

Les Conquérants de l’air

Georges de Lys

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

SUR LA ROUTE BLEUE

La machine, sous pression, haletait, et toute la membrure du navire vibrait de sa respiration profonde. De lourdes volutes sombres, striées d'éclairs rougeâtres, exhalaient, de la cheminée, une haleine de cratère. Les échelles venaient d'être rentrées sur l'exode de ceux venus apporter un dernier adieu aux émigrants, et la coupée s'était close. Le mugissement de la sirène domina alors le brouhaha du départ et le crécellement saccadé des treuils ronflant en formidables tournevires. Du silence qui succéda à cette étourdissante clameur perça le trille aigu d'un sifflet et, de la passerelle, un commandement tomba :

« En haut le monde ! Chacun à son poste pour l'appareillage ! »

De bouche en bouche l'ordre roula sur le pont et, par le portevoix, descendit dans les entrailles du steamer.

De nouveau la voix du capitaine jeta :

« Paré à rentrer les amarres ! »

D'un coup d'œil circulaire le commandant inspecta le bord, vit chacun attentif et prêt à la manœuvre ; alors il commanda :

« Larguez tout ! Machine en avant ! »

Le Taï-Binh, paquebot des Messageries maritimes, s'ébranla lentement, virant sur sa dernière aussière. Derrière lui bouillonnaient

les remous soulevés par l'hélice, tandis que sous sa poussée puissante la mer s'ouvrait, léchant de deux hautes vagues les joues de l'étrave qui labourait les eaux, tel un soc des sillons dociles. Majestueusement le steamer doublait la jetée, sortait du port et prenait son essor vers le large.

Penchés sur la lisse, les passagers cherchaient, d'un dernier regard, les parents ou amis qui leur avaient fait conduite, parmi la foule bruyante dont les mouchoirs au vent peuplaient le môle d'un vol de papillons blancs. Mais bientôt tout s'effaça ; les collines de la côte décrurent, se fondirent dans la brume, et le cercle des eaux, autour du navire, ferma son horizon.

La cigarette aux lèvres, renversé au dossier d'un rocking-chair, Roland Salbris, commissaire des douanes chinoises, avait regardé s'évanouir les rives de France avec une impassibilité qui révélait en lui, tout jeune qu'il fût, un vieux colonial. Certes, il avait eu joie à revivre quelques mois de congé sur le sol de la mère patrie ; mais sa vie était dorénavant liée à cette terre d'Orient où le sort avait fait aborder, voici dix ans, son père ruiné et qui, à cinquante ans, s'était trouvé le courage de s'expatrier pour refaire la fortune des siens et avait eu la satisfaction d'y parvenir. Il dormait maintenant dans le sol de cette Chine qui garde si pieusement le culte des ancêtres, et son fils, entré sur les conseils paternels dans l'administration internationale des douanes chinoises, ne pouvait songer à l'abandon d'une carrière lucrative qui l'enracinait au pays hospitalier à son père et où reposaient ses reliques.

Le séjour en France du jeune homme avait coïncidé avec les manifestations sportives de cette science nouvelle de l'aviation, pour laquelle Roland s'était depuis quelques années passionné. Avec fièvre, il avait assisté aux grandes journées au cours desquelles les hardis pionniers de la locomotion aérienne l'avaient émerveillé par

leurs prouesses. Dès lors il n'avait eu de cesse qu'il ne se fût initié aux données de ce problème, que lui permettaient d'approfondir de fortes études scientifiques. Au moment où son père avait émigré, Roland préparait, à Brest où il résidait, les examens de l'École navale.

Non content d'aller sur les brisées de ses devanciers, Salbris avait tenu à faire œuvre personnelle. Il rapportait, démonté dans plusieurs caisses, un modèle d'aéroplane et de moteur, tous deux conçus par lui, et avec lesquels il comptait bien égaler, sinon dépasser, lui, le premier, devant la colonie européenne de Chang-Haï, sa résidence, les prouesses dont il avait été témoin. Sans cesse son esprit en éveil étudiait des idées de perfectionnement qu'il savait pouvoir réaliser, aussi bien là-bas qu'en France, grâce à l'habileté d'un Chinois qui, sous sa direction, exécuterait tout travail mécanique avec une fidélité et une conscience dont il n'aurait pu trouver les égales chez aucun praticien français. Ce Chinois, nommé Laï-Tou, lui était dévoué corps et âme, pour avoir su lui sauver d'une expropriation l'enclos sacré où dormaient ses aïeux.

Un des principaux inconvénients qui avaient frappé Salbris, malgré son admiration pour les premiers conquérants de l'air, avait été le volume encombrant des appareils employés. Cette raison lui avait fait écarter le biplan pour l'aéroplane qu'il avait construit. C'était donc un monoplan, mais dont les ailes se repliaient au repos pour se tendre sous un puissant et indéfectible ressort à la volonté de son pilote. Ces ailes démontables se reliaient au bâti, sur lequel se fixaient le moteur, le double siège, l'hélice et le gouvernail, au moyen de mortaises dans les quelles les assurait un sérieux boulonnage. De même s'assujettissait une queue qui, elle, conservait une certaine mobilité limitée par une came. L'hélice était intégrale en bois profilés, assemblés par superposition en croisant leurs fibres,

soudés par une colle inaltérable et, dès lors, indéformables, quelle que fût sur eux l'action de la force centrifuge.

L'attention de Salbris s'était portée également sur la détermination rationnelle des surfaces de sustentation, afin d'obtenir un appareil capable de planer longtemps en cas de panne du moteur. De la sorte, il s'assurait une descente ralentie qui lui permettrait de choisir son point d'atterrissage et, peut-être même, quand la cause d'arrêt serait rapidement réparable, de pouvoir reprendre essor avant d'avoir touché terre. Il espérait avoir atteint ce but grâce à des manœuvres de gauchissement, mais qu'il n'avait pu expérimenter encore ; car à peine ce perfectionnement avait-il été apporté à son monoplan, qu'il avait dû l'emballer, sans avoir le temps de procéder à des essais, dans les caisses que le Taï-Binh emportait au fond de sa cale, caisses plus précieuses pour Roland Salbris que toute la cargaison du steamer. Divers autres aménagements de détail se dessinaient dans son esprit et seraient l'objet de ses premiers soins dès son débarquement à Chang-Haï.

Une fierté exaltait le jeune aviateur à la pensée que ce serait lui, Français, qui le premier se montrerait maître de l'espace à la colonie européenne de cette ville cosmopolite, et qu'il remporterait ainsi une victoire nationale, en dépit de la morgue anglaise, hautaine mais polie, et surtout de l'importance allemande, lourde et grossière. Quel prestige, en outre, en retirerait-il aux yeux des lettrés chinois, pour lesquels la plus haute prédominance réside dans la valeur intellectuelle ! L'autorité qu'il en acquerrait auprès des mandarins lui vaudrait, sans doute, un avancement dans sa carrière, car l'administration des Douanes, tout internationale qu'elle soit, tient à l'estime des dignitaires de l'Empire céleste à l'égard de ses mandataires.

Grisé, par avance, des futurs succès qui lui amèneraient des imitateurs, Roland songeait aussi à la création d'un Aéro-Club changhaïen, dont il serait la sommité, sinon nominale, — car il était trop jeune pour en accepter la présidence, — du moins en importance. Et le désir impatient du jeune homme s'élançait du pont du navire, le précédait au port d'arrivée, qu'une fois atteint, il ne tarderait pas à révolutionner de ses envolées.

Tout à ses idées de succès, Roland ne voyait pas, à quelques pas de lui, accoudée à la lisse, une jeune fille, que d'ailleurs masquait à demi la carrure athlétique d'un homme debout près d'elle. L'attitude mutuelle, les propos échangés dénonçaient, dans ce groupe, le père et la fille. Celle-ci, dans toute la fraîcheur de son printemps, jouissait de ce départ vers l'inconnu, en pensionnaire nouvellement émancipée. Et le père souriait, heureux de cette compagne qui, désormais, lui ferait léger l'exil de la terre natale. C'était le colonel Jacques Sauzède, de l'infanterie coloniale, emmenant avec lui au Tonkin son unique enfant, sa chère Jeanne, que, depuis son veuvage prématuré, il avait dû laisser en France tandis qu'il poursuivait la carrière aventureuse qui, à quarante-cinq ans, lui avait valu l'aigrette de colonel. Jusqu'alors il n'avait joui de sa fille qu'aux époques des brefs congés passés en France, toujours prêt à courir où une expédition nouvelle promettait les dangers et la gloire. Aujourd'hui, enfin, l'éducation de Jeanne était terminée, les derniers parents proches de l'enfant disparus ; aussi le colonel s'était-il résolu à emmener avec lui sa fille dans ce Tonkin qui semblait assuré d'une sécurité définitive. Pour elle, il renonçait à réclamer de nouveau un poste de combat.

Jeanne Sauzède venait d'accomplir sa dix-septième année. Brune, svelte, nerveuse, elle était d'une taille que sa sveltesse faisait paraître élancée, bien que réellement elle fût plutôt au-dessous de la moyenne. La sève généreuse de son sang s'épanouissait sur ses

lèvres empourprées et éclatait dans la flamme claire de ses yeux d'un marron pailleté d'or, dont le regard décelait à la fois la franchise, l'énergie et la bonté.

L'heure du dîner approchait. Les passagers de première classe regagnèrent leurs cabines, pour procéder à la toilette obligatoire sur les grands paquebots. Une demi-heure plus tard, le colonel et sa fille se dirigeaient vers la salle à manger. Salbris se trouva les précéder. Correctement Roland s'effaça, front découvert, pour leur céder passage. Le colonel répondit par un salut gracieux à celui du jeune homme, dont la courtoisie et la bonne grâce captèrent sa sympathie.

Entré sur les pas du colonel et de M Sauzède, Salbris se trouva naturellement prendre place à leur suite, près de la jeune fille. Pendant le repas, il se borna, n'étant pas présenté, à se montrer attentionné et serviable à l'égard de sa voisine, dont le charme juvénile ne le trouva pas insensible. De même la mâle physionomie, pétrie d'intelligence et de volonté, du père l'attira. Aussi, au sortir de table, renseigné sur la personnalité des convives par le commissaire du bord, s'approcha-t-il de Sauzède.

« Permettez-moi, mon colonel, puisqu'un heureux hasard nous fait voisins de table, de me présenter à vous. Je me nomme Roland Salbris et fais partie de l'administration des Douanes chinoises. Je rentre de congé et regagne mon poste à Chang-Haï. Nous sommes donc destinés à faire ensemble la presque totalité de la traversée, et je m'en félicite.

— Salbris !... répéta le colonel. J'ai fréquenté jadis, à Brest, M. Claude Salbris, dont la maison était accueillante aux jeunes officiers, et c'est chez lui que j'ai rencontré celle qui devait, trop peu de temps, hélas ! être ma compagne.

— C'était mon père, murmura Roland, une pieuse émotion dans la voix. Il était armateur à Brest. Ruiné par des désastres maritimes, une chance de refaire fortune lui fut offerte. C'était en Chine. Malgré son âge, il n'hésita pas à s'expatrier dans l'intérêt de ses enfants. Au moins est-il mort avec la consolation d'avoir réussi. »

Sauzède tendit sa main large ouverte.

« Je me souviens, en effet, de votre sœur et de vous, qui n'étiez alors qu'un petit garçon souvent pendu après mon sabre et prompt à sauter sur mes genoux. Notre rencontre aujourd'hui n'est donc qu'une reconnaissance dont les souvenirs qu'évoque votre nom me rendent tout ému. »

Il se tourna pour appeler sa fille, qui s'était éloignée de quelques pas.

« Viens, Jeanne, que je te présente un bon compagnon de route, M. Roland Salbris, chez le père duquel j'ai connu ta mère. »

Ainsi nouées, les relations s'acheminèrent vite vers l'intimité, cette intimité que resserre encore le perpétuel contact de la vie à bord, dans l'étroit espace enclos par l'immensité des eaux.

La traversée débutait par un ciel pur et une mer clémente. Les journées s'écoulaient pour les passagers en flâneries sur le pont, en stations sur la dunette. Côte à côte, les deux jeunes gens virent se dérouler devant eux cette terre bouleversée de Sicile et la nouvelle Messine, qui déjà élevait ses maisons neuves sur les ruines masquées de verdure et de fleurs. Puis ce fut Malte, qui dressa son imposante citadelle, sentinelle anglaise posée au cœur de cette Méditerranée, dont Gibraltar, sa sœur, tient les portes. Et de nouveau les terres s'effacèrent, l'infini des eaux les enveloppa jusqu'à l'abord

des rives où l'étroit canal de Suez a séparé l'Afrique de l'ancien continent.

Le colonel, homme chez lequel les conquêtes scientifiques trouvaient un esprit ouvert et intéressé, prêtait une attention très vive aux travaux aéronautiques dont Roland, passionné pour son œuvre, n'avait pas été long à l'entretenir. En dehors des heures consacrées aux causeries enjouées auprès du rocking-chair de M Jeanne Sauzède, les deux hommes s'étaient penchés ensemble sur les épures du monoplan de Salbris et sur les calculs qui avaient présidé à son établissement. Les novations imaginées par le jeune aviateur avaient frappé Sauzède de leur ingéniosité. Dans la discussion, les idées nettes et précises de Salbris avaient achevé de lui gagner la confiance du colonel, qui encourageait son jeune ami par la foi dont il témoignait en sa réussite. Une estime particulière renforçait la sympathie première que Sauzède avait éprouvée pour Roland, à voir en lui un hardi pionnier de la science nouvelle, qui employait les forces vives de sa jeunesse dans une contribution à la solution du grand problème destiné à transformer les relations humaines, et il lui faisait le crédit d'une large part dans les progrès futurs.

Pour Salbris, les résultats remarquables obtenus par les Wright, Blériot, Latham et d'autres encore, n'étaient que l'enfance de l'aviation. Lui-même, qui pensait avoir trouvé la stabilité planante par les surfaces de sustentation de son appareil, songeait au progrès immense qu'apporterait le remplacement du brutal moteur alternatif par un autre moyen de propulsion, telle une turbine à explosions, ou mieux encore la pression directe sur l'air par un détonant discipliné. Pour le moment, il avait dû se contenter d'un moteur à vapeur d'eau produite par un générateur à tubes et chauffé par des brûleurs à pétrole, dont le rendement assurait une vitesse qui pouvait atteindre quatre-vingts kilomètres à l'heure et dont le poids ne dépassait pas une livre et demie par cheval. C'était là une de ses in-

novations ; mais ce qui était mieux encore résidait dans la découverte empirique d'un alliage et d'une trempe qui octroyaient à l'aluminium la résistance de l'acier. Et tout son monoplan avait découlé de la trouvaille de ce métal, ainsi rendu solide, élastique, ductile, sans rien perdre de sa précieuse légèreté. Il lui devait de pouvoir compter sur ses puissants ressorts pour tendre instantanément ses ailes pliantes et déployer leur envergure en gigantesques ailes de chauve-souris, dont le tissu caoutchouté était les membranes. La nacelle, treillis du même alliage, tendue de même étoffe, contenait, en outre du double siège et du moteur, les réservoirs d'eau et d'essence, les leviers de manœuvre du gouvernail et du gauchissement des ailes. Des compartiments mobiles, étanches à l'avant et à l'arrière, pouvaient assurer la flottaison et permettaient à l'appareil de se transformer en hydroplane. Quel avantage, surtout dans un pays comme la Chine, d'être à même de remonter les fleuves en rasant l'eau, prêt à s'envoler au-dessus des rapides… Un seul point noir au tableau : la difficulté de ravitaillement en essence, bien que déjà nombre de cités Célestes commençassent à en être approvisionnées. D'ailleurs, le monoplan de Salbris était susceptible de transporter un viatique suffisant pour trois cents kilomètres, vu qu'il n'employait le pétrole que pour transmuer l'eau en vapeur.

Jeanne ne contemplait pas sans admiration ce jeune homme, si simple auprès d'elle, dont son père vantait la sagacité et la valeur. Déjà Roland lui avait plu par ses qualités naturelles, et maintenant elle ressentait une fierté à voir cet esprit supérieur abandonner ses hautes spéculations, pour se mettre à son unisson dans leurs causeries et l'entourer de prévenances. Aussi ses yeux, en présence du jeune homme, se nuançaient-ils à la fois de déférence et de rêve.

De son côté, Salbris était loin d'être insensible à la grâce de la jeune fille et à l'attention discrète, mais pourtant transparente, qu'elle lui témoignait. Et parfois il évoquait, dans un rêve, combien

douce serait la présence constante d'une compagne de tant de charme décent, de délicatesse naturelle et d'un culte si fervent…

Les journées s'écoulaient en flâneries sur le pont.

II

Durant l'escale d'Aden, le colonel était resté à bord, pour ne pas exposer sa fille aux chaleurs dangereuses de ce pays bridé et aux spectacles répugnants de ce cloaque de toutes les licences. Roland Salbris s'était fait un devoir et un plaisir de partager avec eux la solitude du bord, déserté par la plupart des passagers avides d'un premier contact exotique.

Puis coulèrent les journées accablantes durant la traversée de la mer Rouge. Jeanne demeurait vaillante dans l'atmosphère chargée de souffles embrasés. Et, le soir, c'étaient de longues veillées sur le pont, dans une intimité familiale entre son père et son ami.

Enfin le Taï-Binh s'enfonça au large de l'océan Indien, où les alizés tempéraient l'ardeur du climat de leurs haleines apaisantes. Les nuits conservaient néanmoins leur tiédeur, et, sur la dunette, les yeux au firmament, Roland et Jeanne s'éperdaient ensemble dans la contemplation des constellations antarctiques, parmi lesquelles semblaient planer sur leurs fronts, en signe de bénédiction, les cinq clous d'or de la Croix du sud.

À Colombo, ils prirent terre ensemble pour parcourir les campagnes magiques de l'île enchantée. Le soir était venu quand ils débarquèrent ; une voiture les emmena sur la route de Monte-Lavinia.

D'immenses cocotiers déployaient au-dessus d'eux leurs chevelures luxuriantes ; de subtils parfums s'exhalaient de fleurs étranges et pénétraient de leurs griseries les cerveaux et les cœurs. Là-haut, le ciel fourmillait d'astres, et dans l'air flottaient d'autres essaims d'étoiles vivantes et bruissantes dans le vol des lucioles.

Puis vint la forêt profonde, aux fûts prestigieux, courbant très haut ses arceaux en nefs et versant aux petits êtres errant sous ses voûtes et entre ses piliers l'émotion religieuse d'une incommensurable cathédrale. Et toujours les lucioles éparses complétaient l'illusion de cierges brasillant sur les autels, de lampes suspendues devant le sanctuaire. Dans la ferveur de leurs âmes, Roland et Jeanne se sentirent soudain plus près l'un de l'autre. Leurs yeux se rencontrèrent, et une pudeur fit battre leurs paupières. Le secret de leurs cœurs s'était révélé, et leur être rêvait d'un commun avenir que bénirait Dieu.

Oui ! le sentiment délicat et très pur, germé dans l'étroite intimité du paquebot, épanouissait soudain son calice en fleur précieuse, embaumée de foi et d'espérance parmi cette nature cynghalaise, si enivrante et merveilleuse que la légende a voulu voir dans cette île le paradis terrestre.

De retour à bord, Salbris, incapable de dormir, passa la nuit sur le pont. Ainsi, avait sonné l'heure qui fixait sa vie. Il aimait et avait trouvé la compagne de son existence dans cette enfant dont la droiture et la candeur lui étaient garants de leur futur bonheur. Et ce bonheur lui venait sans heurt, normalement, amené à portée de ses mains par une Providence tutélaire. Aucune barrière ne semblait devoir entraver son cours. Le père de la fiancée élue le favorisait de son estime et de sa bienveillance ; le monde lui-même ne pouvait qu'approuver l'union du jeune commissaire des douanes chinoises avec la fille du colonel Sauzède. Ce qui ailleurs eût été un sérieux

obstacle : l'expatriation, devait être fragile aux yeux d'un officier colonial, habitué aux séparations et aux exodes. D'ailleurs Salbris, comme palliatif à l'exil, n'aurait-il pas, pour les réunions familiales, le congé de semestre que, tous les quatre ans, son administration accorde à ses employés ? Le jeune homme admirait avec quelle simplicité se combinaient les circonstances pour favoriser ses vœux.

Dès le jour même, en toute loyauté, il s'ouvrirait au père de Jeanne. Roland aurait cru manquer à la large confiance que lui avait témoignée le colonel en l'admettant dans son intimité, s'il lui laissait ignorer un sentiment qu'il jugeait partagé par celle qui en était l'objet. Mais cette démarche ne lui créait pas d'anxiété, tant il présageait que ses ouvertures seraient bien accueillies.

L'aube blanchissait. Calme de la décision prise, Roland regagna sa cabine et s'endormit d'un sommeil profond. Il s'éveilla tard et ne rejoignit ses amis qu'au déjeuner. La rose de pudeur qui fleurit, à son approche, sur les joues de Jeanne le confirma dans sa foi. Aussi, après le repas, se ménagea-t-il un aparté avec le père de la jeune fille, sous le prétexte de lui soumettre une idée que le colonel jugea concerner l'aéroplane.

Le soir, c'étaient de longues veillées sur le pont, dans une intimité familiale.

Mais, une fois seuls tous deux, Roland aborda nettement l'entretien.

« Mon colonel, déclara-t-il, votre bienveillance à mon égard m'a déjà prouvé que vous m'honorez de votre estime et de votre sympathie. J'aspire cependant plus haut, à votre affection paternelle. Oui, mon rêve est de devenir votre fils, si M Jeanne, comme j'ose l'espérer, pense trouver le bonheur auprès de moi. Vous avez connu ma famille ; en dehors de ses traditions d'honneur, mon père, par son

labeur, m'a laissé un patrimoine de deux cent cinquante mille francs. Mon état m'en rapporte actuellement vingt mille, et cette situation s'améliorera considérablement dès que je serai pourvu du grade d'inspecteur, ce qui est l'affaire d'un peu de patience, simplement. Je suis donc en position de fonder un foyer en assurant à ma femme, non la fortune, mais une honorable aisance, et je l'aime assez pour espérer lui donner le bonheur. »

Sauzède avait écouté en silence, un peu surpris d'abord, mais sans raideur. Le caractère droit de Salbris lui plaisait, et sa valeur intellectuelle lui était connue. Il ne doutait pas qu'un tel homme ne répondit aux desiderata qu'il pouvait réclamer de celui auquel il donnerait sa fille. Toutefois la pensée de la séparation, au moment même où il venait de reconquérir son enfant, lui était pénible, intolérable même. Mais il se défendit d'obéir à cette révolte égoïste. Il descendit en lui-même, s'absorba dans une méditation profonde qui pesa lourdement sur l'attente de Salbris.

Enfin le colonel parla :

« Mon ami, je ne me crois pas en droit de vous répondre par un refus qui serait immérité, toutefois Jeanne est bien jeune encore, et je n'ai pas le courage de me séparer d'elle, quand, pour la première fois, je vais goûter les joies de l'intimité familiale. Je soumets donc la réalisation de votre désir à une attente de deux ans. Cette exigence de ma part sera l'épreuve de la profondeur de votre sentiment… Oh ! corrigea-t-il sur un geste protestateur de Salbris, je sais que vous n'êtes pas homme à vous engager sans être sûr de vous, et, en réalité, je dois avouer que ce délai imposé est la part de bonheur paternel que je me réserve. N'y ai-je pas droit, mon ami ?… Votre intimité aura toute la vie devant elle ; deux années pour moi, est-ce trop demander ?… »

Roland se taisait, sans argument pour retenir près de lui un bonheur qu'il avait cru proche et qui reculait dans les lointains de l'avenir.

Le colonel reprit :

« Ma foi en vous est entière, et pour vous en donner la preuve, je vous autorise, dès ce jour, à nommer Jeanne votre fiancée.

— Ah ! soupira Salbris, je n'ai pas le droit de m'insurger contre votre décision, que je comprends, mais dont je souffre. Deux ans d'attente et surtout de séparation !...

— Hanoï n'est pas aux antipodes de Chang-Haï, riposta le colonel, heureux de la soumission du jeune homme à son désir. L'an prochain, nous irons vous faire une visite qui atténuera la longueur de l'attente. Et nous espérons bien alors applaudir l'aviateur en plein succès... Allons ! mon ami, bon courage !... Travaillez ! c'est le meilleur moyen de trouver le temps court, et songez que le fruit de vos labeurs vous permettra d'apporter à votre femme, en plus de votre amour, un nom qui l'enorgueillira. »

Salbris redressa un front énergique.

« Je le ferai glorieux, mon colonel, et M Jeanne, en perdant le vôtre, pourra en porter un par lequel elle ne se sentira pas diminuée.

— J'y compte ! dit Sauzède en lui serrant la main, et votre gloire d'inventeur sera plus durable que mon modeste renom de soldat, que ma seule ambition est de laisser sans reproche. »

Tous deux remontèrent sur la dunette, où les attendait la jeune fille. Dès le premier regard, elle pressentit qu'elle n'avait pas été

étrangère à la conférence entre les deux hommes, et son cœur palpita.

Roland s'approcha et s'inclina devant elle :

« Avec l'approbation de votre père, me permettez-vous, Jeanne, — sa voix frémit en prononçant ce nom, — de mettre à votre doigt la bague de fiançailles que ma mère portait au sien ? »

Il avait tiré d'un écrin un saphir enchâssé entre deux perles d'un délicat orient rosé.

La jeune fille tendit une main tremblante ; une rosée scintillait dans ses prunelles, et tout son visage rayonnait d'une joie auréolée de pudeur.

« Vous êtes ma fiancée ! prononça Roland d'une voix profonde, et je vous consacre ma vie. »

Trop troublée pour répondre, la jeune fille masqua son émoi en s'abritant dans les bras de son père.

« Allons ! dit en souriant mélancoliquement le colonel, voici un baiser qui ne m'était pas destiné. Va, nous sommes à l'abri des indiscrets, et je te permets de l'échanger avec celui qui me prend la première place dans ton cœur.

— Oh ! papa ! protesta Jeanne, ne soyez pas jaloux : loin d'y perdre, vous gagnez deux enfants à vous aimer ! »

Le père ne répondit pas ; mais le pli douloureux de ses lèvres dénonçait sa résignation au décret de la Providence, qui veut que, pour la femme, tous soient primés par l'homme auquel elle a donné sa foi.

Dès lors, pour les deux fiancés le voyage continua dans un enchantement. Après l'escale de Singapour, néanmoins, Roland s'assombrit. L'imminence de la séparation glissait un nuage sur l'ensoleillement dont les accordailles avaient ébloui son cœur. Jeanne acceptait plus vaillamment l'épreuve. Sûre de Roland, elle songeait à son père et le sentait si heureux de la posséder encore ces deux années, toute à lui, qu'elle se serait crue coupable d'attrister ce père par la démonstration de son propre chagrin.

« Faites crédit de ces quelques mois à mon pauvre père, disait-elle tendrement à Roland. Après, vous m'aurez pour toute la vie ! »

Et l'accent profond qu'elle mettait dans ces paroles affirmait à Salbris qu'elle s'était donnée pour ne jamais se reprendre.

Et les heures coulaient. Le cap Saint-Jacques fut dépassé. Le Taï-Binh entra dans les mers de Chine ; puis il atteignit l'embouchure du fleuve Rouge. L'heure pénible était arrivée.

Salbris se commanda une attitude stoïque. Il ne voulait pas que le colonel Sauzède pût le juger faible dans l'accomplissement d'une épreuve acceptée. Jeanne, au contraire, au moment de l'adieu, ne put contenir ses larmes. Elles tombèrent en rosée de consolation et d'espérance sur le cœur mal résigné de celui qui l'aimait.

III

PREMIER ESSOR

Une foule bariolée et bruyante, mélange de toutes races, mais parmi laquelle les divers types européens tranchaient et détonnaient sur la population autochtone, se pressait dans l'enceinte du

champ de course de Chang-Haï. Cependant ni jockeys ni chevaux ne se montraient dans le paddock. Une impatience frémissante se manifestait quand même dans les tribunes, toutes papillotantes de claires toilettes et marquées au cachet des dernières modes parisiennes.

Sur la piste, vers le poteau du départ, stationnait un fourgon fermé, auprès duquel une équipe d'artisans chinois montait la garde. Parmi ceux-ci se distinguait l'habile mécanicien Laï-Tou, escorté de ses deux fils.

Le ronflement d'un automobile s'arrêta devant le pesage. Roland Salbris en descendit, accompagné d'Hervé Le Penven, son condisciple et ami du lycée de Brest, nouvellement promu capitaine dans l'artillerie de marine et qui rejoignait son poste en Indo-Chine. Il arrivait de France par le Transsibérien, et de la sorte avait gagné, sur ses délais de route, le loisir de s'arrêter quelques jours à Chang-Haï, pour les consacrer au compagnon de jeunesse pour lequel ni le temps ni la distance n'avaient affaibli son amitié.

Salbris avait accueilli Le Penven avec une double joie. Le brave Hervé tombait à merveille. Justement son aéroplane était au point ; il aurait son ami pour témoin de sa première envolée. C'était un peu de la France qui serait là pour assister à son succès.

Car il ne doutait pas de sa réussite, et se préparait à prendre essor avec une foi absolue dans son flyer.

De plus, la nomination de Le Penven au Tonkin lui ménageait, pour l'avenir, une satisfaction nouvelle. Le jeune capitaine serait là, dans dix-huit mois, pour son mariage, tout désigné comme garçon d'honneur. Et il allait, dès maintenant, pouvoir porter à Jeanne le récit de l'événement du jour et la nouvelle de son triomphe. Tout débordant de son amour et de son invention, Salbris rebattait les

oreilles complaisantes d'Hervé des qualités émérites de sa fiancée et de son aéroplane.

Ce jour-là, M Sauzède aurait eu droit d'être jalouse ; le monoplan semblait primer dans les préoccupations de son fiancé. Si absolue que fût la confiance de l'aviateur dans sa création, il suffisait d'une erreur dans le montage ou d'un caprice chez le moteur, pour prêter flanc aux sarcasmes sournoisement tenus en réserve par l'envie anglaise ou allemande, que initiative d'un Francais suffisait à fomenter. Roland savait qu'un insuccès de sa part ferait chez ces gens-là trop d'heureux ; aussi se promettait-il de surveiller attentivement l'appareillage et de ne se lancer dans les airs qu'après vérification minutieuse de tous les organes.

« Tu m'emmènes, dis ? »

Derrière les deux amis marchait fièrement Gilles Troussequin, dit « Y-a-du-bon », Parigot de la rue Mouffetard, ordonnance du jeune capitaine. À la suite du rengagement du troupier, Le Penven avait obtenu de l'emmener avec lui en assumant ses frais de route. Sûr du dévouement du soldat, Hervé, de fortune aisée, n'avait pas hésité à payer le voyage du brave garçon. Et Troussequin, englobant dans son culte l'ami de son chef, exultait à la pensée de voir un Français faire la nique aux Anglais, figés de morgue, et aux Allemands, ravagés de bile. C'était pour le coup qu'il pourrait crier la phrase dont son surnom lui était venu, quand M. Salbris leur ferait lever en l'air leurs nez allongés ; oui ! c'est pour le coup qu'il « y aurait du bon » !

Parvenu à l'arrière du fourgon, l'aviateur fit former autour de lui un cercle de protection contre les curiosités, dont certaines pouvaient être aggravées d'intentions malveillantes ; puis il fit jouer le secret du cadenas de fermeture, après avoir établi la combinaison

de lettres qui en permettait seule le déclenchement. Par une superstition tendre, les quatre lettres figuraient, écrit à l'anglaise, le nom de l'aimée : Jane.

Laï-Tou et ses aides s'étaient approchés. Le chariot porteur, déposé sur le sol, reçut son moteur et son hélice. Des écrous spéciaux fixèrent les ailes et la queue au bâti de l'appareil. Sous la tension des ressorts, le monoplan déploya son envergure d'oiseau aux ailes jaunes, à la concavité diminuant vers les bords pour se relever tout au bout. Les fils de commande pour le gauchissement des ailes furent soigneusement assujettis. Alors le brûleur fut allumé, et la vapeur donna la pression nécessaire. Roland fit fonctionner le moteur en marche libre ; il ronflait nettement, scandant les détonations à intervalles mathématiquement égaux. De ce côté-là, tout allait bien.

Le Penven, depuis un instant, frémissait d'un désir contenu qui, à la fin, fit irruption :

« Tu m'emmènes, dis ?… »

Salbris sourit devant la mine implorante de son ami, mais secoua négativement la tête.

« Pour ce premier essai, non. Je veux tenter seul mon expérience. Si rien ne cloche, je reviendrai te prendre.

— Bah ! réclama Hervé, puisque tu te risques, pour quoi n'en ferais-je pas autant ?

— Parce que tu paralyserais en partie ma présence d'esprit, justement par la pensée des risques que je te ferais partager. J'ai besoin de confirmer pratiquement ma foi théorique en mon appareil… Sérieusement, mon ami, ne me cause pas la peine de t'infliger un refus. Tout à l'heure tu m'accompagneras, je te le promets. »

Le Penven se résigna, un peu à contre-cœur. Il se soulagea de sa déconvenue par une boutade amicale.

« Égoïste ! qui veut toute la gloire pour lui seul !... Va, mon vieux, je t'aime trop pour être jaloux de l'ovation qui t'attend ; mais j'aurais été heureux d'être avec toi dans le danger.

— Je le sais ! » répondit gravement Salbris en serrant énergiquement la main de son ami.

Le jeune aviateur passa une inspection suprême de son appareil, vérifia les points d'attache et de serrage, le fonctionnement des leviers de manœuvre ; puis, rassuré, il ordonna l'évacuation de la piste devant lui.

Un silence se fit dans la foule quand Salbris apparut assis sur son siège, la main sur le volant. Soudain l'aéroplane s'ébranla, courut sur la piste, dont il se détacha bientôt. D'abord il fila à quelques mètres de terre, puis, sous la commande du gouvernail, piqua vers le ciel.

Tous les assistants étaient debout, tendant le cou comme pour accompagner dans son ascension le monoplan qui s'élevait, sans effort apparent, avec l'aisance d'un épervier suspendu sur sa proie. Puis il s'inclina pour prendre son virage, redescendit à frôler l'herbe, au point que chacun eut l'impression d'une chute ; mais aussitôt il se relevait et reprenait sa course circulaire. Salbris, ivre d'une volupté inconnue, dans laquelle l'orgueil du dompteur avait moins de part que la satisfaction du cavalier qui sent obéir à sa main un animal docile, jouait de sa création, dont il se sentait sûr. Le vent cependant avait fraîchi, et des remous l'assaillaient au passage ; n'importe ! l'oiseau mécanique passait au travers, les coupant de ses ailes tour à tour infléchies. Assuré de son succès, Roland le voulut plus grand encore. Brusquement il coupa l'allumage. Grâce à

sa stabilité, en un long vol plané, l'appareil se rapprocha du sol. Roland descendit ainsi devant les tribunes, et seulement à hauteur des premiers gradins remit son moteur en marche. Aussitôt l'oiseau reprit son essor, aux applaudissenents frénétiques des petites mains féminines, qui déchiraient leurs gants dans leurs battements enthousiastes. Salbris salua, puis monta, monta encore, monta toujours, jusqu'à ne plus être aux yeux des spectateurs que l'apparence d'une mouette perdue dans l'espace. Enfin il redescendit et se posa sur l'herbe, à la place même d'où il avait pris son vol.

L'aviateur passa une inspection suprême de son appareil.

Tant de maëstria et d'audace avait triomphé même des préventions de ceux venus dans l'espoir d'assister à l'avortement de la tentative du jeune aviateur. La foule était debout, hurlante, battant des mains, jetant fleurs, éventails, mouchoirs, dans un délire. Forcée dans son admiration, la colonie anglaise ne se crut plus en droit de marchander ses suffrages au hardi Français, tout comme, quelques années plutôt, les riverains de Douvres avaient acclamé l'exploit de Blériot abordant leur côtes, après son audacieuse traversée de la Manche. Seul, à l'écart, le sieur Hermann Hofer, sujet allemand, établi depuis peu à Chang-Haï, sous le prétexte d'étudier la création d'une compagnie de navigation fluviale, demeurait glacé, la lèvre pincée dans une morsure de dépit.

Hervé Le Penven s'était précipité vers Salbris et l'étreignait d'une chaude accolade. Les paroles se bousculaient à sa gorge, impuissantes à jaillir de ses lèvres. Enfin il put dire :

« Et maintenant, tu m'emmènes ?

— Monte ! » répliqua simplement Roland, sûr maintenant de l'instrument qu'il avait créé et qu'il avait senti si souple sous sa main de pilote.

De nouveau le moteur trépida ; l'envol se fit sans secousse. D'abord l'aéroplane décrivit au-dessus de l'hippodrome de gracieux méandres, puis tout à coup il piqua droit au nord, désertant Chang-Haï, pour descendre le cours de la rivière, vers la mer.

« Où me mènes-tu ? » demanda Le Penven intrigué.

Salbris sourit :

« Ce matin, une division de l'escadre française d'Extrême-Orient a mouillé, dans les eaux chinoises, près de la pointe des Faisans. Nous allons saluer nos compatriotes et les associer au triomphe de nos couleurs… Tiens ! dans le coffre devant toi, tu dois trouver un pavillon… Tu l'as ?… Amarre-le au montant de gauche et sois prêt à le dérouler à mon signal… D'ailleurs, tu peux y aller, nous y voici. »

L'aéroplane, en un quart d'heure, avait franchi les vingt kilomètres qui séparent la ville de l'estuaire du Yang-Tsé, et maintenant planait juste au-dessus de nos navires. La longue flamme tricolore qu'il déploya soudain, tandis qu'il s'abaissait, sembla caresser le pavillon national qui flottait à la misaine du premier croiseur, et l'oiseau, d'une courbe souple, vint ainsi saluer les trois drapeaux français qui claquaient fièrement dans la limpidité du ciel.

Des cris enthousiastes acclamèrent les aviateurs ; en un clin d'œil, les ponts et les agrès de nos bâtiments s'étaient couverts d'un fourmillement de marins agitant leurs bérets, et par trois fois, en souffle d'ouragan, monta le cri : « Vive la France ! »

Satisfait d'avoir eu ceux de son pays comme témoins de ses prouesses, Salbris remit le cap sur Chang-Haï. Une agitation fébrile régnait sur l'hippodrome, depuis la fugue inopinée du monoplan. En vain les meilleures lorgnettes fouillaient-elles l'atmosphère, elles avaient cessé de le découvrir. L'anxiété d'un accident survenu aux

téméraires aviateurs opprimait les poitrines. Enfin un point parut à l'horizon, grandit ; les ailes jaunes du monoplan brillèrent au soleil, en même temps que la flamme tricolore arborée pour saluer la flotte et conservée pour consacrer le triomphe. Moins de trois quarts d'heure après avoir abandonné la pelouse, Salbris atterrissait de nouveau avec son passager, non moins ivre que lui de sa victoire.

Toutefois, sitôt sur la terre ferme, Roland avait repris tout son calme. Au premier qui le questionna sur le but de sa randonnée, il tépondit simplement :

« Je suis allé saluer les camarades de France, dont les bateaux ont mouillé ce matin dans les eaux chinoises. »

Mais en même temps il relevait fièrement la tête, comme pour témoigner qu'il lui avait fallu les suffrages de ses compatriotes, pour que son succès eût sa consécration complète.

Presque aussitôt il se déroba aux félicitations qui l'assaillaient, pour donner toute son attention à la surveillance et à la protection de son flyer victorieux, sa Frégate, ainsi qu'il la baptisait du nom de l'oiseau du large qui défie les tempêtes, et de celui de ces hardis et légers bâtiments, écumeurs de mer, que montaient si héroïquement ceux de sa race, aux temps où dans chaque Breton était un corsaire.

L'appareil démonté, empaqueté et remisé dans le fourgon soigneusement cadenassé, Salbris distribua une munifique gratification à Laï-Tou, le bon Chinois qui lui avait été un ouvrier précieux, et à ses aides. Il le chargea, en outre, d'escorter le fourgon jusqu'au garage, dont il lui confiait la garde, sûr de sa vigilance et de sa fidélité. Alors il reprit le bras de Le Penven pour regagner son automobile et aller se ragaillardir dans la fraîcheur tonifiante de la douche, avant de se rendre au club sabler le coktail d'honneur qui lui était offert.

En grimpant près du chauffeur, Gilles Troussequin, l'ordonnance d'Hervé, la face épanouie d'une jubilation intense, ne put s'empêcher de proférer sa locution favorite : « Y a du bon ! »

La longue flamme tricolore se déploya soudain.

IV

Dans la grande salle à manger du club, fleurie de gerbes merveilleuses, étincelante de lumières que multipliaient les facettes des cristaux et le poli de la vaisselle d'argent, le président, la coupe en main, portait son toast aux deux aviateurs, Salbris assis à sa droite, Le Penven à sa gauche, et, après avoir loué le génie de l'inventeur, célébrait la crânerie des deux amis, qui avaient émerveillé les spectateurs de leur superbe envolée.

Devant lui s'amoncelaient les télégrammes de félicitations qui, déjà, arrivaient de toutes parts. Le président en citait les phrases les plus élogieuses et les signatures les plus marquantes. L'un d'eux émanait du directeur général des douanes chinoises et apportait à son jeune subordonné le témoignage de l'estime de son chef.

Mais une autre dépêche, adressée, celle-ci, au président du club, lui fut présentée par un valet. L'orateur l'ouvrit, convaincu que sa teneur avait égard à l'hôte en l'honneur duquel était donnée la fête. Soudain il pâlit, balbutia, bouleversé par la nouvelle inattendue qu'elle révélait.

Reçue par le poste de télégraphie sans fil, elle était libellée en ces termes :

« Flotte japonaise, parue subitement devant fleuve Rouge, a forcé entrée delta, débarqué corps invasion Haï-Phong. Garnisons françaises en retraite vers intérieur. »

Ainsi, en pleine paix, le Japon osait renouveler l'agression qui lui avait réussi à Port-Arthur ! Sa convoitise de possessions continentales le jetait sur la grande colonie française qui, à la suite de la pacification générale, avait été dégarnie et se trouvait, dès lors, incapable d'une résistance sérieuse. Même parmi les étrangers qui garnissaient la table du banquet, une telle violation des garanties internationales suscitait une indignation profonde et soulevait une réprobation unanime.

Roland Salbris avait blêmi. Qu'allaient devenir, dans ce désastre, le colonel Sauzède et Jeanne ? L'insulte faite à la France, certes, révoltait son âme patriote ; mais de quelle angoisse le péril de sa fiancée torturait-il son cœur ? Brusquement, il se leva de table et renversa son verre déjà soulevé pour répondre au toast du président du club. La voix âpre, il déclara :

« L'injuste agression du Japon contre la France ne me permet plus de trouver des paroles pour vous remercier, messieurs, de l'honneur que vous m'avez fait ce soir. Ma pensée, en deuil, est toute à ma mère patrie assaillie, au mépris de tout droit, par un peuple que ses procédés perfides mettent au ban de l'humanité. »

En même temps que son ami, le capitaine Le Penven s'était levé. Quelques secondes plus tard, ils roulaient de toute la vitesse de leur automobile vers le consulat de France.

Là, une simple confirmation de la fatale dépêche les attendait. Le consul affolé perdait la tête. Hervé songea alors aux bâtiments de guerre en rade de Chang-Haï.

« S'ils sortent des eaux chinoises, ils tomberont infailliblement aux mains des escadres nipponnes ! »

Sur les instances du capitaine, le consul se décida à dépêcher un exprès officiel, conseillant au commandant de la division de rester dans les eaux neutres, jusqu'au jour où l'arrivée de la flotte française lui permettrait de tenter de la rallier et de participer à ses luttes.

« Mais moi, que dois-je faire ? s'écria Le Penven, désespéré de n'être pas à son poste à l'heure des dangers.

— Attendre ! » déclara le consul.

Le jeune officier se rongeait les poings. Roland lui saisit le bras.

« Rentrons ! dit-il. J'ai mon idée ! »

Seuls tous deux, Salbris parla.

« Écoute ! À toi comme à moi il est intolérable de rester témoins impassibles des malheurs qui menacent la patrie et ceux que j'aime. Aujourd'hui, ma « frégate » a fait ses preuves. Elle peut nous aider à apporter le réconfort de notre présence et des nouvelles du dehors au colonel Sauzède, quand nous saurons dans quelle place il s'est réfugié. De la sorte, tu pourras être à ton poste de soldat et moi à ma place, près de ma fiancée.

— Mais, objecta Hervé, tu ne comptes pas nous porter d'une envolée d'ici au Tonkin.

— Non, certes ! C'est irréalisable. Mais j'ai conçu les grandes lignes d'un plan que nous allons étudier ensemble. Voici : tout d'abord nous pouvons descendre la côte, sous pavillon chinois, par un caboteur et ainsi gagner Canton. Là, une route naturelle s'ouvre à nous : le Si-Kiang. Nous le remonterons aussi loin que possible en

sampans, que Laï-Tou va partir m'acheter à Canton et munir de moteur et d'hélice. J'espère parvenir ainsi, par le You-Kiang, jusqu'aux environs de Long-Tchéou. Cette ville touche à la frontière tonkinoise.

— La frontière septentrionale, oui ! observa Hervé. Mais si le colonel Sauzède est au centre, à Tuyen-Quang, par exemple, nous aurons toute une région occupée par l'ennemi entre lui et nous. »

Roland secoua le front.

« II ne peut être dans cette direction, voici pourquoi. Les troupes françaises ont évacué le delta, nous annonce la dépêche ; Hanoï doit être à cette heure sous le feu des avisos et de torpilleurs japonais. Nos forces, pour se replier rapidement, avaient à leur disposition les voies ferrées de Yie-try et de Lang-Son. Or le régiment du colonel Sauzède occupait, en dehors du bataillon d'Hanoï, Bac-Ninh et Lang-Son. Fatalement, il a fait retraite de façon à rallier ses troupes au passage. À l'heure actuelle, il doit être concentré dans la dernière de ces villes et tiendra là, à moins qu'il ne cherche un refuge plus sûr, dans la montagne, et alors il ne peut choisir d'autre place de résistance que Cao-Bang. À Long-Tchéou, nous serons à environ égale distance des deux villes où je viens de te dire que le colonel peut s'enfermer, et la centaine de kilomètres qui nous en séparera ne sera qu'un jeu pour ma « frégate ». Nous nous serons donc avancés, en pays neutre, aussi près que possible de notre but. Mon titre dans les douanes, en outre, favorise ma libre circulation en terres impériales. Toutefois je ne me dissimule pas qu'en approchant de la frontière, nous trouverons un pays troublé, où les autorités célestes seront débordées par les bandes de pirates ou Pavillons-Noirs, que l'espoir de la curée va attirer sur notre pauvre colonie. Ces gens-là seront évidemment favorisés dans leurs déprédations et leurs exactions par les Japonais, qui les traiteront en alliés. Malheur à qui

tombera dans leurs mains, surtout s'il est de race blanche ! Sache bien, avant de te joindre à moi, que nous risquerons pis que la mort, mon ami ; car si ces bandits nous prennent vivants, nous aurons à subir les plus effroyables tortures, celles que peuvent imaginer seuls des tortionnaires en délire. Je te dois cet avertissement et t'adjure de ne pas le prendre à la légère…

— Et tu t'exposes pourtant à ce péril ? posa Le Penven.

— Oui, j'y suis décidé.

— Et moi donc ! riposta Hervé. Tu en cours les risques sans y être forcé, et j'hésiterais, moi soldat ?

— Ma témérité est moins désintéressée que la tienne, observa Salbris. Ma tentative est peut-être une folie d'amoureux.

— La mienne sera une folie de patriote, voilà tout, conclut le capitaine, et tu me permettras d'ajouter aussi : un témoignage de mon amitié ! »

Les deux jeunes hommes tombèrent aux bras l'un de l'autre. Ils sortirent de cette étreinte fortifiés et prêts à la mort ou à la victoire.

V

SUR LE SOL ENVAHI

Une stupeur, suivie d'affolement, s'était abattue sur la colonie européenne d'Hanoï, le matin où les sémaphores de la côte dénoncèrent l'entrée de la flotte niponne dans les eaux tonkinoises et la remontée offensive de ses destroyers par les bras navigables du delta. Cette communication, subitement interrompue, évidemment à

la suite de l'occupation des postes d'émission par les troupes d'invasion, avait déchaîné la panique. Heureusement le colonel Sauzède était là. En l'absence du général chef du territoire, momentanément absent, il remplissait les fonctions de commandant supérieur. Son sang-froid, son énergie, surent imposer l'ordre et rétablir un calme relatif.

Une défense efficace était irréalisable, vu les faibles effectifs du corps d'occupation et surtout son éparpillement dans les diverses places de la colonie. D'une prompte décision, Sauzède avait ordonné et organisé la retraite. Le matériel roulant réquisitionné emportait les munitions et approvisionnements disponibles, pour ravitailler les points sur lesquels devait se concentrer la résistance. Des convois par route étaient dirigés sur les lignes que ne desservait pas la voie ferrée. Des ordres détaillés enjoignaient aux chefs de corps de rallier leurs troupes et divers postes épars, pour se retrancher dans la région montagneuse, sur des points solides, tel Tuyen-Quang, en vue d'une résistance longue et opiniâtre. Personnellement, il ramasserait, au passage, la garnison de Bac-Ninh, les postes épars le long du chemin de fer, et occuperait tout d'abord Lang-Son, quitte, dans le cas où cette ville lui paraîtrait encore trop exposée, à se replier sur Cao-Bang, pour y tenir jusqu'à la mort.

Le colonel ne dissimulait pas le critique de la situation. Toutes mesures devraient être prises en vue d'une résistance à outrance et prolongée, capable de tenir de longues semaines. Deux mois au moins seraient nécessaires à la métropole pour embarquer un corps de secours, le transporter et le débarquer, en admettant que les escadres françaises parvinssent à forcer le blocus organisé le long des côtes indo-chinoises par la formidable flotte nipponne.

La télégraphie sans fil avait transmis, dans diverses directions, la nouvelle de l'inqualifiable agression des Japonais. Sauzède avait ac-

quis la certitude qu'elle était bien parvenue à Saïgon, et immédiatement avait été transmise à Paris.

L'arsenal d'Hanoï contenait en réserve quelques mines flottantes. Le colonel les avait fait immerger et abandonner au fil du courant, dans le but de rendre la navigation périlleuse et de retarder ainsi l'arrivée de la flottille légère ennemie. De fait, deux destroyers nippons, heurtés au passage, disparurent dans leur explosion. Ce désastre suspendit la marche offensive des bâtiments, qui n'osèrent plus s'avancer sans se faire précéder de dragues et d'autres précautions contre semblable aventure. Par malchance pour nous, ces engins destructeurs n'étaient qu'en petit nombre, et plusieurs d'entre eux s'échouèrent, inutiles, sur les rives, ou s'enlisèrent dans les vases. Toutefois, l'élan foudroyant de l'invasion s'en trouva subitement ralenti.

Sauzède évacua Hanoï avec le dernier convoi. Préalablement, il fit incendier les arsenaux et les magasins, puis s'embarqua, déchiré dans son âme de soldat et dans son cœur de père. Si vaillante que fût, en cette heure solennelle, l'attitude de Jeanne dans son impressionnante simplicité, car elle s'était modelée sur l'exemple de dignité et de calme dont faisait montre le colonel, la jeune fille était consciente et du péril, et des responsabilités qui pesaient sur son père ; mais elle se sentait aussi la force de les affronter dans sa foi en lui. Sauzède, par contre, s'alarmait pour Jeanne et ne se pardonnait pas l'imprudence dont il s'estimait coupable en ayant voulu son enfant près de lui. Certes, rien ne pouvait faire prévoir le forfait de lèse-nation dont se souillaient les envahisseurs par leur injuste invasion. Toutefois, si Sauzède n'eût pas écouté son désir, — bien naturel après tant d'années d'isolement, — de jouir enfin de la présence de son enfant, il ne l'aurait pas exposée aux terribles dangers de l'heure présente.

N'était-ce point aussi un sentiment d'égoïsme qui l'avait induit à différer de deux ans le mariage de Jeanne ? Sans doute, l'argument sur lequel il s'était appuyé avait sa raison : elle était si jeune encore ! Mais était-ce le seul qui avait décidé de sa résolution ? n'avait-il pas songé davantage à lui-même et écouté surtout sa jalousie paternelle ? Dans tous les cas, de sa décision découlaient des conséquences terribles. Son consentement à une union immédiate aurait mis sa fille à l'abri, lui aurait assuré un sûr protecteur, loin des affreuses menaces suspendues à cette heure sur sa tête… peut-être, hélas ! de victime…

En vain, pour le réconforter, Jeanne, à laquelle il ne parvenait point à dissimuler ses scrupules, lui affirmait-elle que, séparée de lui, elle eût connu de pires angoisses ; qu'elle était heureuse, au contraire, d'être à ce moment à ses côtés, partageant les mêmes périls, mais en revanche libérée des affres que lui auraient infligées l'anxiété, l'incertitude où elle eût été de son sort, durant les longues semaines sans nouvelles, car le blocus ennemi allait les mettre en dehors de toutes communications avec le monde civilisé. Oui, elle bénissait Dieu d'avoir inspiré à son père une résolution grâce à laquelle ils n'étaient pas séparés.

Le père, ému de cette vaillante tendresse, remerciait son enfant d'un sourire, mais si fugitif et si vague, qu'il n'arrivait pas à détendre le pli soucieux de sa bouche, à éclaircir l'ombre appesantie sur son front. Ses transes étaient si profondes !… Si, déjà, au cours d'une guerre européenne, il eût redouté pour sa fille les excès possibles d'une soldatesque victorieuse, combien plus devait-il craindre ceux de cette race jaune, aux haines si féroces contre le blanc, aux cruautés et à l'imagination si raffinées ! Alors Jeanne levait la main d'un geste confiant et montrait le ciel, à la voûte duquel ne pouvait s'éteindre, pour ses yeux de chrétienne, l'étoile d'espérance !

Et pourtant un secret tourment hantait l'âme de la jeune fille. Elle oubliait sa propre détresse pour songer aux alarmes qui devaient torturer son fiancé, ce Roland, que la volonté paternelle avait éloigné d'elle, — momentanément, pensait-on alors, — et cette séparation serait peut-être éternelle !... Pauvre exilé ! ce serait lui qui connaîtrait les angoisses qu'elle-même eût éprouvées si cruelles loin de son père... Oh ! le péril de ceux que nous aimons, que nous ne pouvons secourir de notre présence, et dont nous sommes condamnés à ignorer les tristes péripéties et le sort peut-être funeste !... Telle était la lourde part de Roland, et Jeanne se sentait préférer les menaces de sa situation si précaire à la sécurité impuissante, torturée d'incertitude, que les événements infligeaient à son fiancé. Elle ne doutait pas que, s'il l'eût pu, Roland aurait voulu être avec eux, prêt à triompher ou à succomber ensemble. Aussi était-ce pour l'absent d'abord que la prière de la jeune fille demandait à Dieu la force et la foi.

La retraite s'opérait lentement, méthodiquement ordonnée, accomplie avec une précision absolue des moindres détails. Chaque ouvrage d'art une fois franchi, le train faisait halte et ne reprenait route qu'une fois sa destruction exécutée. Au passage étaient recueillis les divers postes échelonnés sur la voie. Grâce à la précision des ordres envoyés, aucun d'eux ne manqua au rendez-vous. Aussi, à son arrivée à Lang-Son, le colonel Sauzède se trouva-t-il à la tête de deux bataillons d'infanterie coloniale, d'un autre de tirailleurs tonkinois, de batteries d'artillerie de campagne, qu'il distribua en deux groupes, de deux autres de montagne, d'un détachement du génie commandé par un adjudant, enfin de postes de miliciens dont il forma des compagnies de réserve. Il atteignait, en ajoutant à ces forces les quelques hommes des services auxiliaires, un effectif de deux mille six cents et quelques combattants, commandés par une cinquantaine d'officiers, et vingt-six bouches à feu.

La retraite s'opérait lentement, méthodiquement ordonnée, accomplie avec une précision absolue des moindres détails.

Ce petit corps lui parut insuffisant pour tenir Lang-Son et arrêter longtemps la marche envahissante de l'ennemi. Il préféra entraîner celui-ci plus loin de sa base d'opérations, sans les ressources que lui offrirait la voie ferrée une fois rétablie, et se décida à rétrograder sur Cao-Bang, en plein pays montagneux, qui lui offrirait de plus solides moyens de résistance, tout en créant des difficultés supérieures à l'assaillant. Sa décision prise, il dirigea immédiatement le bataillon annamite, l'artillerie, sauf une batterie, et les sapeurs sur la place choisie, avec mission d'en commencer la mise en état de défense d'après les données générales qu'il en traça sur un plan de cette ville. Sous la protection de cette première colonne, il évacua tous les approvisionnements en munitions et en vivres, et renforça ceux-ci de réquisitions opérées sur le pays.

L'invasion japonaise progressait, enfonçant ses colonnes dans l'intérieur comme les tentacules d'une gigantesque pieuvre. Le Delta occupé, le corps d'occupation avait aussitôt dirigé des expéditions, à la poursuite des troupes françaises en retraite. Déjà une avant-garde, précédant une brigade d'investissement, s'était heurtée à Tuyen-Quang. Une division remontait au nord vers Lang-Son, et, derrière elle, le génie japonais réparait la voie ferrée.

Sauzède se garda bien d'attendre l'ennemi ; il ne voulait pas risquer des combats d'arrière-garde, qui eussent affaibli ses forces déjà si minimes. Sitôt l'agresseur signalé à deux journées de marche, il se mit en route sur Cao-Bang. Son arrêt à Lang-Son lui avait permis d'organiser et d'encadrer solidement son monde et de le mettre bien dans sa main.

Sa retraite sur Cao-Bang lui procurait encore l'avantage d'affaiblir la colonne lancée à sa poursuite ; car celle-ci assurait ses derrières par un égrènement de postes, sans compter les garnisons qu'elle laisserait à Bac-Ninh et surtout à Lang-Son, qu'elle devrait occuper fortement avant de s'enfoncer dans l'intérieur, vers les hauts plateaux. Ce serait autant d'ennemis de moins qu'aurait à combattre la petite troupe française dans son poste suprême.

Jeanne chevauchait à côté de son père, émerveillant de sa grâce enjouée et de sa crânerie les petits troupiers de la colonne, pour la plupart têtes brûlées du pays de France, mais dont le cœur non moins chaud gardait un coin immaculé pour le souvenir d'une promise ou d'une sœur laissée là-bas, et qui s'incarnait soudain dans la jeune compatriote dont la présence semblait leur rendre la patrie moins lointaine. La blonde enfant, qu'ils sentaient sous leur sauvegarde, leur chauffait l'âme d'un désir de dévouement, concentrait en elle le culte que chacun d'eux gardait à celle qu'il avait emportée vivante dans son cœur. En retour, Jeanne répondait aux regards amis levés vers elle par un bon sourire qui allégeait les fatigues de l'étape et réconfortait chacun de confiance. Qui avait le droit de se décourager, quand une enfant lui donnait l'exemple de sa vaillance et de son indéfectible foi ?... La demoiselle du colonel devenait, pour le petit troupier, la fée des légendes qui avait bercé son enfance, la puissance tutélaire qui guide ses protégés au travers des embûches et les amène au bonheur, après les avoir trempés dans l'épreuve et éprouvés dans leur valeur. Ainsi, pour tous, la présence de Jeanne semblait-elle le gage du salut.

Le colonel pénétrait la bienfaisante influence de sa fille sur le moral de ses soldats. Il en éprouvait une fierté et aussi une compensation à ses regrets de la voir engagée dans si périlleuse aventure. La satisfaction du chef venait ainsi au secours des anxiétés et des scrupules paternels.

La lune, dans son plein, favorisait la marche aux heures nocturnes. Le colonel avait mis à profit cette heureuse connivence des astres pour lever le camp vers minuit et parcourir l'étape avant que la chaleur, si dangereuse, ne fit des victimes parmi ses hommes. Sous ce ciel tonkinois, le soleil, sitôt levé, se voile d'une vapeur grise et lourde, qui pèse sur l'atmosphère que ne vivifie pas un souffle, et plus perfide sous cette brume que l'ardente lumière des Saharas. Alors il est nécessaire de faire halte, dans un endroit ombreux, à l'abri des réverbérations qui, sournoisement, assomment les hommes, les terrassent sous le coup de chaleur presque toujours fatal.

Jeanne avait coiffé un casque colonial qu'un voile vert différenciait seul de celui des hommes. Sa blonde chevelure dénouée mantait ses épaules et abritait sa nuque délicate. Ainsi, elle avait l'air d'une jeune guerrière, agitant des rayons dans les reflets d'une héroïque crinière, et, à la remarque que lui en fit un chef de bataillon, elle répliqua qu'elle était fière de ressembler, au moins sur ce point, à la vierge guerrière, à l'auguste Lorraine, libératrice du sol envahi, dont elle portait le nom. C'était, ajoutait-elle, de favorable augure ; car sa patronne l'entendrait mieux, du haut du ciel, réclamer sa protection pour les petits soldats de France, qui, dans Cao-Bang, allaient défendre le suprême rempart de la puissance nationale, et soutenir un siège aussi opiniâtre que celui dans lequel elle avait fait triompher Orléans.

Sa constante bonne humeur dans les moments les plus pénibles raffermissait les énergies prêtes à défaillir. Qui eût osé se plaindre quand une femme, une enfant acceptait épreuves et fatigues, le front serein, le sourire aux lèvres ? Le colonel lui-même, nonobstant les responsabilités écrasantes amoncelées sur lui, au contact de sa fille, se reprenait à l'espérance.

Et cependant, bien faibles étaient les chances d'une issue heureuse. En outre de la distance qui rendrait forcément tardifs les secours de la mère patrie, étions-nous en droit d'espérer qu'ils parviendraient au sol envahi ? Sauzède n'ignorait pas combien étaient formidables, sur mer, les forces japonaises. Nos escadres, composées d'éléments moins homogènes, parviendraient-elles à vaincre les triomphateurs de Tsou-Shima, ou subiraient-elles, hélas ! le sort funeste de la flotte russe ? Problème douloureux, et que son amour-propre de Français n'osait résoudre... Les débats parlementaires n'avaient-ils pas révélé les causes de notre infériorité maritime, et, malgré les bonnes volontés, depuis, trop peu d'années s'étaient écoulés, pour que les remèdes apportés au mal eussent pu réparer les fautes du passé, l'impéritie de l'homme néfaste que, du haut de la tribune, un consciencieux Français, ancien gouverneur de la colonie envahie, avait nommé : un péril national !

Qu'importe ! son devoir était d'agir de même que s'il eût été certain du succès final. L'honneur du drapeau voulait qu'il tînt jusqu'au bout et qu'il tombât sur la brèche plutôt que d'abandonner la lutte, tant qu'il lui resterait des hommes valides dont ne serait pas brûlée la dernière cartouche. Si la France devait succomber, il serait digne de ces héroïques marins de notre histoire qui sombraient, le pavillon haut cloué au mât, plutôt que de se rendre.

Mais Jeanne ?... Pauvre victime ! il lui faudrait donc aussi l'immoler à la patrie ? Le bras d'un ange ne viendrait-il pas empêcher ce nouveau sacrifice d'Abraham ?

Àl'approche de Cao-Bang, un autre péril surgit. Instruites de l'invasion victorieuse des Japonais, des bandes de Pavillons-Noirs se levaient, débordaient de la frontière chinoise, dressaient leurs embuscades sur les flancs de la colonne. Des coups de feu, tantôt isolés, tantôt en salves nourries, jaillissaient de positions presque inac-

cessibles, et d'où le colonel ne pouvait songer à débusquer les pirates, sans s'exposer à des pertes sérieuses. Or le sang de ses hommes était trop précieux pour le répandre dans des combats sans résultats positifs. Heureusement, vu l'éloignement, l'incertitude du tir dans les ombres de la nuit ou les pâleurs de l'aube, le feu des Chinois était peu efficace. Sauzède se bornait donc à forcer l'allure et prenait position, dès le jour venu, sur des points où ses adversaires ne pouvaient songer à venir l'attaquer.

La marche avait été ralentie par les difficultés de la route et le harcèlement des pirates. Le sixième jour, on leva le camp avec l'espoir d'atteindre enfin Cao-Bang. Sauzède se doutait que les Pavillons-Noirs, avant de voir la proie leur échapper, momentanément tout au moins, harcèleraient plus vigoureusement la colonne et tenteraient peut-être un coup de main sur le convoi, dans l'espoir de satisfaire leurs appétits de rapine. Il prit ses dispositions en conséquence : l'avant-garde fut formée par les compagnies de milice, et les voitures, précédées par la batterie, encadrées entre les deux bataillons de marsouins.

La route à suivre était couverte, sur la droite, par la rivière, qui formait un bon fossé protecteur. Un point dangereux se présentait, celui où un coude du cours d'eau, détourné par un escarpement presque inaccessible et couvert d'une brousse épaisse, venait buter contre la chaussée et roulait, dans un lit encaissé, en torrent tumultueux et infranchissable.

L'avant-garde avait franchi ce défilé sans encombre ; mais lorsque la tête de la colonne l'aborda, elle fut accueillie par une fusillade nourrie et, hélas ! meurtrière. Frappé en plein poitrail, le cheval du colonel s'abattit, et une balle transperça de part en part, près du sommet, le casque de la jeune amazone.

Sans souci personnel de la commotion ressentie, Jeanne avait eu un cri d'angoisse en voyant tomber son père. Mais déjà Sauzède s'était dégagé et se relevait, un peu froissé de sa chute, toutefois sans blessure.

Sautée hors de selle, la jeune fille présentait sa monture à son père. Au geste de dénégation de Sauzède, elle riposta impérieusement, ne songeant qu'à l'intérêt général :

« Vous êtes le chef !... Il faut que les nôtres vous voient.

— Mais,... tenta d'objecter le colonel.

— Vous êtes comptable de leur vie à tous ! Sans vous, sans votre présence évidente, que deviendraient-ils ? »

Sauzède ne se défendit plus. Il enfourcha le cheval de sa fille.

La troupe s'était jetée dans les rizières qui bordaient la chaussée à gauche et ripostait au feu des pirates, derrière le talus du remblai. Une section d'artillerie, sans attendre d'ordre, s'était mise en batterie, et son tir inondait de projectiles l'escarpement occupé par les Pavillons-Noirs.

L'effet de cette grêle de mitraille fut irrésistible ; l'ennemi décimé cessa de riposter et battit précipitamment en retraite.

La route était libre. Mais déjà le jour venait, et deux heures de marche étaient nécessaires pour atteindre Cao-Bang. Sauzède cependant n'hésita pas ; il fallait rallier au plus tôt le refuge. Il ordonna donc la reprise de l'étape.

Avant de remonter sur un cheval d'artillerie, il remettait sa fille en selle, quand il aperçut les deux trous qui traversaient son casque.

« Ah ! s'exclama-t-il blêmissant, au moins tu n'es pas blessée ?

— Une mèche de cheveux coupée, répliqua gaiement Jeanne. Je vous la donnerai comme souvenir de l'heure qui m'a réellement sacrée soldat en me conférant le baptême du feu. »

Le père l'étreignit ardemment sur son cœur. C'était bien son sang qui battait dans ses veines héroïques.

Les projectiles ennemis avaient été moins cléments pour d'autres. Si le colonel se tirait de l'échauffourée avec la simple perte de son cheval, et Jeanne avec les déchirures de balles qui faisaient de son casque un trophée, par contre, cinq morts et un mourant gisaient sur le terrain du combat. D'autres étaient blessés, mais la plupart restés debout et dont les plaies ne paraissaient pas dangereuses.

Le colonel ne voulut pas abandonner les corps, même hâtivement ensevelis, aux profanations des Chinois. Il connaissait assez les mœurs féroces de ces bandits pour ne pas ignorer qu'une fois la colonne éloignée, les cadavres seraient déterrés, mutilés, mis en pièces et que, fichées au bout de piques, les têtes coupées serviraient aux pirates de trophées de haine et de prétendu triomphe. Faute de place dans les voitures déjà encombrées par les blessés, les morts furent placés sur les caissons d'artillerie, pour être inhumés, en terre encore française, à l'ombre du drapeau tricolore, qui jusqu'à la mort du dernier défenseur flotterait sur Cao-Bang.

Une civière d'ambulance, portée par quatre infirmiers, reçut le moribond. C'était un pauvre petit gars de Bretagne, engagé volontaire qui n'avait pas encore vu fleurir sa vingtième année. Originaire de l'intérieur des terres, du côté de ce Carhaix qui a donné à la France le premier de ses grenadiers en La Tour d'Auvergne, comme les siens étaient sur le coup de la saisie et qu'il ne pouvait se procurer d'argent par un enrôlement sur un navire, puisqu'il ne figurait

pas dans le contingent que fournissent les inscrits maritimes, il s'était enrôlé dans l'armée coloniale pour la maigre prime d'engagement qui suffisait à parfaire la dette paternelle. Grâce à lui, le père, la mère, les petits frères et sœurs ne seraient pas chassés de la chaumière qui, depuis des générations, abritait sous ses ardoises moussues la famille Le Bivic. Ah ! il avait eu le cœur gros, le gars Corentin, à quitter ses landes et, surtout, la compagne de ses jeux d'enfance, la Léna Briand, dont les seize ans parlaient plus tendrement encore que par le passé à son cœur en éveil. En lui faisant ses adieux, au pied du calvaire, jusqu'où elle l'avait accompagné sur la route, le jour de son départ, pour s'unir dans leur dernière prière bretonne, le gars s'était mentalement promis de revenir au pays les galons d'or du sous-officier sur les manches, digne de celle dont la pensée constante le soutiendrait dans son exil.

Et voici qu'il allait mourir, le pauvre Corentin Le Bivic, loin du toit qu'il avait conservé à ses vieux, loin de sa douce Léna… Il ne dormirait même pas à l'ombre de son clocher natal, dans le petit cimetière où, au sortir des offices du dimanche, les parents et les amis viennent s'agenouiller sur les tombes et se rapprocher, par la prière, de leurs chers disparus. Il s'en irait, tout seul, sans une main amie à presser dans ses doigts défaillants, dont le geste errant semblait vouloir s'accrocher à un appui suprême.

Mais, ô surprise ! voici qu'ils rencontraient la douce étreinte d'une main secourable, délicate, fraîche, fine, telle qu'il rêvait naguère trouver au retour celle qui s'ouvrirait prête à s'unir à la sienne pour toute une vie de joies et de peines communes. Il entr'ouvrit ses yeux déjà embus de l'ombre éternelle, distingua vaguement penché sur lui un visage tendre de jeune fille…

« Ma douce ! » murmura-t-il.

La présence de Jeanne lui était comme une vision surnaturelle ; en elle il incarnait sa Léna. Ses traits, convulsés de souffrance, se détendirent ; un sourire illumina sa face, ses lèvres palpitèrent, retenant encore sur leur seuil, prête à prendre essor, son âme consolée.

Jeanne avait détaché de son cou la chaînette d'or où pendait une petite croix et l'approchait de la bouche expirante. L'or se ternit de la buée du dernier souffle. Le petit Breton s'en était allé vers son Dieu dans un baiser.

Pieusement, la jeune fille abaissa les paupières du mort, joignit ses doigts, puis détacha le voile de son casque, en abrita le visage du pauvre soldat, empreint soudain de la majesté sereine que dispense la paix céleste.

Et jusqu'au bout de la route, elle marcha près du corps, égrenant son rosaire pour appeler sur cette âme de dévouement et de martyre la bénédiction de la Vierge, patronne si chère aux cœurs bretons.

Le soir, dans Cao-Bang enfin atteint, le colonel Sauzède, à défaut d'aumônier, prononça, devant les tombes ouvertes, les prières des morts auxquelles il joignit les paroles dues aux héros ; puis son geste traça largement, sur les corps de ses premiers soldats tombés pour la patrie, le signe du salut.

Le cheval du colonel s'abattit.

VI

EN ACTION

Dès le lendemain de l'agression japonaise, sous le couvert d'une mission dont le chargea, pour la forme, l'inspecteur des douanes ému par l'angoisse de son subordonné, Roland Salbris était libre de ses mouvements et possédait un prétexte officiel pour gagner Canton, et de là remonter dans l'intérieur de la Chine. Quant à ses actes au delà de la frontière, l'administration tâcherait de les pouvoir ignorer.

C'était pour le jeune homme un point important acquis de pouvoir s'abriter, en territoire céleste, sous son mandat de fonctionnaire. Sans ce palladium, l'expédition aurait risqué de se heurter à des difficultés à peu près insurmontables et n'eût abouti qu'à un échec presque certain. Aussi Roland témoigna-t-il à son chef une profonde gratitude. Sur son refus, il était décidé à donner sa démission pour être libre d'agir, mais se rendait compte combien sa tâche en eût été entravée.

Aussitôt il s'occupa d'organiser l'expédition et de recruter un personnel peu nombreux, mais alerte, plein d'endurance, d'une fidélité assurée. Aux premiers mots, l'ordonnance de Le Penven, gars de ressources, fertile en expédients, en vrai fils du quartier Mouffetard, avait bondi d'allégresse, et un « Y a du bon ! » sonore et communicatif avait jailli de ses lèvres. D'ailleurs, à quoi bon le consulter ? Son capitaine marchait ; il aurait fait beau de voir qu'après l'avoir amené de Paris à travers l'Europe, la Sibérie et la Chine, il le plantât là en plein pays de magots.

Laï-Tou, sollicité, s'était contenté de s'incliner ; le désir de son bienfaiteur suffisait pour qu'il se dévouât corps et âme. Et il ne se borna pas au don de sa personne, il y adjoignit celui de ses deux fils : ne devaient-ils pas aussi leur vie à l'homme grâce auquel la sépulture des ancêtres n'avait pas été profanée ?

Ainsi était déjà constitué un noyau de six hommes résolus, dont la moitié alliait à la fougue française des autres la sagacité, l'adresse et la prudence de la race jaune. Laï-Tou et ses fils assuraient Salbris de posséder en eux une excellente équipe d'ouvriers industrieux et d'intermédiaires utiles pour les rapports courants avec les populations des provinces traversées.

Il restait à grouper, autour de cette élite, un petit contingent comme escorte, capable de fournir nautoniers sur la rivière, porteurs dans les terres, combattants en cas de nécessité. Une fois la navigation terminée, l'expédition ne pouvait se mettre en campagne sans assurer le transport des divers fragments de l'aéroplane, de l'essence nécessaire au moteur, des munitions et des vivres. Pendant la remontée du fleuve, tout ce matériel serait dissimulé soigneusement dans la cale des sampans, car Salbris jugeait important de se soustraire aux curiosités des Chinois et plus encore aux enquêtes des espions. Et ceux-ci étaient à redouter même dans la population autochtone, mais plus encore parmi les Allemands, qui commencent à pulluler dans l'empire, et que leur hostilité sourde envers la France faisait les alliés tacites des Japonais.

Les fils de Laï-Tou, O-Taï-Binh et Pi-Tou-Laï, se chargèrent de recruter cette troupe d'élite et garantirent sa fidélité. Ils ne demandèrent qu'une chose, c'est que la solde allouée leur fût régulièrement payée. La foi dans les engagements pris mieux que tout assurerait la leur. Salbris les chargea, en outre, de promettre une prime importante si le but, — ignoré par ces auxiliaires, — était atteint.

Le jour même, Henri Le Penven profita d'un caboteur pour s'embarquer à destination de Canton avec O-Taï-Binh, dont le joyeux « Y-a-du-bon » eut vite transformé le nom chinois en la locution inspirée par sa face comique de jaune, de « Oh ! ta binette ! » qui devint bien vite « Binette » tout court.

Ils étaient chargés d'acquérir deux sampans, de les munir d'hélices et de moteurs pour activer la remontée du Si-Kiang, et aussi d'embarquer mystérieusement à bord fusils à répétition, revolvers, coupe-coupe et munitions, afin d'en armer chacun au moment opportun.

Cinq jours plus tard, — qui avaient paru interminables à Salbris, — dix Chinois enrôlés par Pi-Tou-Laï, — Pistolet, disait l'incorrigible Troussequin, — s'embarquaient pour Canton. Ils avaient pour consigne de paraître étrangers les uns aux autres, et, une fois à terre, de se diriger individuellement sur Sam-Chouï, où ils seraient rejoints par l'un des fils de Laï-Tou, pour être prêts à s'embarquer au passage sur les sampans. Ceux-ci calculeraient leur route de façon à ce que cette opération se passât inaperçue, à la faveur de la nuit.

Quant à Roland, il partirait officiellement par le bateau suivant, accompagné d'un secrétaire dont il saurait se défaire en le renvoyant à Chang-Haï, sous le prétexte de pièces à remettre en mains propres au chef, dont la bienveillance occulte favorisait le coup de main tenté par son sous-ordre.

Gilles Troussequin voyagerait par le même caboteur, mais vêtu en ouvrier, sans laisser soupçonner la moindre accointance avec Salbris.

La fièvre de la mise en œuvre avait à peine suffi à rendre tolérable au jeune aventurier la venue du jour du départ. Une semaine s'était écoulée depuis l'invasion du Tonkin, lorsqu'il prit la mer pour sa prétendue mission officielle. Cependant cette longue attente lui avait permis de recueillir des renseignements importants. Il savait que, selon ses prévisions, le colonel Sauzède, après s'être

replié sur Lang-Son, évacuait cette place pour battre de nouveau en retraite au profond des terres et se fortifier dans Cao-Bang.

Sur le pont du navire, Salbris eut la désagréable surprise d'apercevoir, se défilant le long d'une coursive, Hermann Hofer, le prétendu courtier allemand, dont les allures louches l'avaient depuis quelque temps mis en éveil. Sans cesse il l'avait trouvé sur ses talons, au cours de ses démarches, qu'il enveloppait pourtant d'une prudence extrême. Il jugea qu'il avait à se défier de cet homme et à se dérober à sa surveillance probable, sur tout à l'heure de son embarquement sur le Si-Kiang. Mais par quelle ruse lui échapper ?

Adossé à la lisse, la cigarette aux lèvres, le Parigot avait surpris le regard inquiet jeté par l'ami de son officier sur le mangeur de choucroute. Il roula une autre cigarette et promena un regard interrogateur, comme pour découvrir un autre fumeur. Comme Roland avait allumé un cigare, il s'approcha de lui sous le prétexte de lui demander du feu.

Et il profita de ce rapprochement pour murmurer, en ayant l'air de tirer avec peine sur sa cigarette longue à s'allumer :

« L'Allemand vous gêne ? »

Un clignement d'yeux lui apporta une discrète mais affirmative réponse. Troussequin salua poliment, comme un inconnu complaisant, le passager qui lui avait rendu un petit service, et s'éloigna en fumant avec béatitude. Laï-Tou voyageait à l'avant, avec les passagers de dernière classe. Le Parigot s'était déjà aperçu que le brave Chinois avait le double vice de ceux de sa race et de sa génération : l'opium et le choum-choum. S'il pouvait encore librement s'offrir des libations de ce dernier, il était obligé de se cacher pour se livrer à l'autre depuis l'édit impérial contre le divin poison. Troussequin ne doutait pas qu'il ne se fût pourvu avant son départ d'une provi-

sion de la fameuse drogue dont, à bord des sampans, il pourrait s'enivrer en toute sécurité et à loisir. Quant au choum-choum, les cabarets ne l'en laisseraient pas chômer.

Gilles Troussequin, qui avait son idée, invita le Chinois à goûter au whisky de la cantine du bord. Notre homme accepta joyeusement la politesse de celui qu'il savait associé à la même œuvre que lui au profit de son bienfaiteur. Le Parigot versa de si copieuses rations au pauvre Laï-Tou, que ce dernier sortit du bar le cerveau alourdi. Complaisamment, le Parigot aida son compagnon à s'étendre sur une natte et se coucha près de lui.

Dès qu'un ronflement sonore l'eut convaincu du sommeil du Chinois, Gilles le fouilla dextrement et le soulagea de la substance interdite. Il vint ensuite rôder sur le pont.

Canton était en vue. Les passagers s'affairaient. Dans le remous, Troussequin frôla Hermann Hofer. Le tour était joué.

Il passa alors derrière Salbris et lui souffla :

« Faites arrêter l'Allemand. Il a sur lui de l'opium. »

Roland tressaillit de joie. Vu la prohibition sévère, la découverte de la drogue sur lui occasionnerait évidemment de sérieux ennuis au délinquant. Il ne s'en tirerait pas sans prison d'abord, car tel est le premier geste des agents célestes, et une forte amende ensuite. Pendant qu'il serait incarcéré, Salbris espérait avoir le temps de disparaître. Le renseignement du Parigot était précieux. Aussi, quand la douane monta à bord, se fit-il reconnaître de l'agent et signala-t-il le sieur Hofer.

« De l'opium !... Votre cas est bon. »

« Sans que cela paraisse provenir de ma source, fouillez cet homme au débarquement et remettez-le aux autorités chinoises. Il a de l'opium. »

Enchanté de cette révélation qui lui permettrait de se signaler par son zèle et par sa perspicacité, qui pourrait même lui valoir une gratification, l'employé sourit joyeusement.

Le bateau était à quai, et la santé avait déclaré libre pratique. Hermann Hofer débarqua. Le douanier, qui ne le perdait pas du regard, toucha le quai sur ses talons et l'appréhenda brusquement.

« Entrez au poste ! » ordonna-t-il.

Un peu surpris, mais ne se jugeant nullement en contravention, l'Allemand obtempéra à l'ordre de l'autorité en fidèle esclave de toute discipline. Quelle ne fut pas sa stupeur, en se voyant encadré d'hommes de police, lorsque le douanier retira de ses poches le pot délictueux !

« De l'opium !... Votre cas est bon. »

Hermann Hofer bondit... Lui ! de l'opium ? C'était impossible ! Jamais il n'avait tâté de la drogue maudite et encore moins en avait possédé. Mais en dépit de ses protestations, de sa réclamation du consul allemand, de sa révolte, le pauvre sire se vit entouré, bousculé, enlevé et finalement verouillé dans un cachot dont il ne devait sortir que pour être jugé par les tribunaux chinois. Perspective peu rassurante.

Àdistance respectueuse, le Parigot avait suivi les péripéties de la scène. Il suivit Hofer jusqu'à la prison et, quand il fut sûr qu'il était bel et bien cadenassé, revint seulement trouver Salbris.

« Y a du bon ! déclara-t-il ; le gars est à l'ombre !

— Mais, dit Roland, comment avez-vous su qu'il portait de l'opium sur lui ? »

Troussequin eut un gros sourire.

« Pas malin ! C'est moi qui l'y ai mis ! »

Et il raconta le larcin fait à Laï-Tou pour en passer le produit compromettant dans la poche du gêneur.

Roland eut pour le Parigot une chaude poignée de main.

« Un vrai service que vous nous rendez, mon garçon ! Hervé n'avait pas tort de vous présenter en homme de ressources.

— Bah ! répliqua l'ordonnance, l'idée m'est venue de mettre ce brave Laï-Tou à l'abri des lois de son pays ; l'Allemand payera pour lui. Mais notre pauvre Chinois, va-t-il regretter sa drogue !... Peuh !... pour le consoler, je lui prêterai mon caporal et ma pipe ! »

Une importante nouvelle accueillit Salbris dès son arrivée à Canton. Irritée des procédés du Japon, de son mépris du droit des gens et des lois internationales, inquiète en même temps d'un sort semblable pour ses colonies le jour où un nouveau triomphe aurait rendu trop audacieux et trop avide l'empire du Levant, l'Angleterre, confirmant l'entente cordiale, venait de joindre ses escadres à celles de la France, et les forces navales combinées des deux nations s'étaient mises en route pour se concentrer à Singapour. Avant un mois, elles seraient donc en présence des cuirassés nippons, et, en cas d'un succès que l'on pouvait présager, débarqueraient au Tonkin un corps de secours.

Par contre, Roland éprouva une déception. Malgré leur diligence, Le Penven et O-Taï-Binh n'avaient pu installer encore hélices et moteurs sur les sampans acquis. La présencede Laï-Tou et son

habileté leur étaient indispensables pour l'ajustage et la mise au point des divers organes. Le brave Chinois se mit immédiatement à l'œuvre.

Mais il paraissait chagrin. Le Parigot en devinait bien la cause. Laï-Tou déplorait amèrement la perte de sa drogue chérie ; toutefois il n'osait s'en plaindre, de peur d'attirer sur sa tête les châtiments dont étaient passibles les détenteurs de la substance proscrite. En vain Troussequin lui avait-il offert son vieux « Jacob », culotté et bourré de tabac frais. Notre inoffensif petun ne pouvait lui faire oublier la saveur du divin poison !

Salbris s'énervait du retard d'abord, d'inquiétudes nouvelles ensuite. La présence d'Hermann Hofer à bord du caboteur lui faisait obscurément pressentir un danger. Que cet Allemand fût tiré du guet-apens tendu par le déluré Parisien, sur l'intervention de son consul, avant que l'expédition eût quitté Canton, n'aurait-il pas en cet homme un ennemi plus acharné ? car l'individu était trop intelligent pour ne pas soupçonner tout au moins qu'un piège lui avait été tendu, et que l'opium s'était trouvé glissé dans sa poche dans une intention intéressée. Ainsi l'habile stratagème de Troussequin aurait un résultat contraire à son but, et l'espion, que Salbris redoutait dans Hofer, ne serait que plus incité à dépister ceux qui avaient tenté de se débarrasser de lui.

Enfin le séjour à Canton prolongeait, d'une façon insolite, l'attente de la petite troupe, qui s'était groupée à Sam-Chouï pour y attendre le passage des sampans, et sa présence pouvait susciter des curiosités gênantes.

Enfin les embarcations furent parées, et le matériel, tant de guerre que d'aviation, habilement dissimulé dans les cales. Le départ fut décidé pour le milieu de la nuit. On se mettrait en route à

l'aviron, et les moteurs ne feraient leur office qu'une fois en dehors de la ville. En moins de trois heures pouvaient être franchis les cinquante kilomètres qui séparent Canton de Sam-Chouï. Pi-Tou-Laï partit à cheval pour prévenir ses recrues d'être prêtes à embarquer à un mille en amont de Sam-Chouï, vers 3 heures du matin. Deux feux, l'un rouge sur le sampan de tête, bleu sur celui de queue, leur désigneraient nettement leurs embarcations, entre lesquelles il les partagea. Il resterait d'ailleurs avec eux pour éviter toute erreur ; son frère et son père suffiraient chacun à la conduite d'un sampan.

Douze jours s'étaient alors écoulés depuis la perfide agression des Japonais. Les dernières dépêches annon çaient que la flotte française, accompagnée d'une puis sante escadre britannique, allait franchir le canal de Suez.

D'autre part, sur le territoire envahi, l'armée nipponne opérait son invasion avec, pour base d'opérations, la voie ferrée d'Hanoï à Lang-Son. Partout, les troupes françaises s'étaient retirées dans les régions montagneuses, où déjà les talonnaient les avant-gardes des audacieuses colonnes ennemies. Taï-Nguyen, Tuyen-Quang étaient investies ; le colonel Sauzède, fortifié dans Cao-Bang, en outre du corps japonais qui s'avançait pour l'assiéger, avait vu se lever tout autour de la ville des bandes de pirates appâtées par l'imminente curée. Et la pensée de savoir sa fiancée exposée aux férocités de ces hideux bandits torturait Roland d'une indicible angoisse.

Et près de deux cents lieues le séparaient encore du point où il pourrait utilement prendre son vol, afin d'apporter le réconfort de sa présence à la pauvre assiégée !

D'ici là, quelles difficultés l'attendaient ?... Certes, les premiers jours de navigation devaient se passer sans encombre, et, tant qu'il ne serait pas enfoncé au profond des terres, sa qualité de fonction-

naire des douanes du Céleste Empire lui aplanirait bien des obstacles. En revanche, il pressentait quelle anarchie devait déborder près des frontières aux heures périlleuses que traversait notre pauvre Tonkin. Si officiellement la Chine était en paix avec la France, nul doute que ses mandarins ne favorisassent subrepticement les menées des pirates contre notre pays. En outre, à mesure qu'il remonterait le Si-Kiang, et surtout son affluent le You-Kiang, dans lequel il s'engagerait après avoir traversé Siun-Tchéou-Fou, il aurait à lutter contre les obstacles de la nature, les rapides de la rivière, ses bancs dangereux que déplace chaque crue et qui obligent les navigateurs à de constants sondages. Ce trajet, qui normalement n'eût demandé que quelques jours sur un cours d'eau d'Europe, risquait de se prolonger au delà de ses prévisions. Mais il espérait en la ténacité et en l'habileté du colonel Sauzède pour prolonger la résistance de Cao-Bang au delà du temps qu'il lui faudrait, à lui, pour l'atteindre. D'ici un mois, le drame militaire serait près de son dénouement. La rencontre des flottes alliées et des escadres nipponnes déciderait certainement de l'issue de la guerre. Vaincus sur mer, les Japonais débarqués seraient coupés de leurs bases de ravitaillement et n'au raient plus qu'à se rendre à merci. Vainqueurs ? — mais Salbris se défendait d'y croire, — ce serait à nos malheureuses garnisons d'amener leur drapeau, à moins qu'elles n'eussent déjà succombé sous l'attaque de vive force de leurs ennemis et de leurs épouvantables alliés : les pirates !... Oh ! il fallait que lui, au moins, arrivât à temps pour ranimer le courage des assiégés, les galvaniser par l'annonce qu'ils n'étaient pas abandonnés, que les forces navales de France et d'Angleterre allaient faire sonner l'heure des revanches et qu'ils devaient hausser les cœurs vers l'espérance !

Enfin les embarcations furent parées, et le matériel, tant de guerre que d'aviation, habilement dissimulé dans les cales.

VII

Àminuit, le canot d'un des sampans se rangeait silencieusement au bord du quai. Salbris et Le Penven avaient attendu l'heure dans la petite salle d'une taverne, où ils avaient dîné en tête à tête et située face à l'endroit même où ils devaient embarquer, en deux enjambées, sitôt le signal convenu : un grattement particulier contre le volet fait par Gilles Troussequin, qui, à bord depuis le matin, accompagnerait O-Taï-Binh à terre et viendrait quérir, au dernier moment, les deux amis.

« Attends-moi en silence, ma vieille Binette ! » avait-il soufflé à l'oreille du pagayeur en sautant sur le quai.

Il regarda autour de lui, tout en tendant l'oreille. Aux alentours régnait la solitude et le silence. Le moment était propice. Alors il traversa la chaussée, et ses doigts tambourinèrent sur le volet le roulement du réveil.

Aussitôt Salbris et Le Penven sortirent. Soudain le soldat les arrêta et les rejeta dans le couloir.

De la masse sombre que projetait, géométrique, un amas de madriers, Troussequin avait vu se détacher une ombre. Il la désigna du doigt qui glissait le long de ce qui lui semblait sans doute un abri, sans se douter que sa silhouette émergeante et mobile trahissait sa présence.

« Est-ce nous que l'on guetterait ? murmura Roland.

— Il faut en avoir le cœur net ! » déclara le capitaine.

Le Parigot proposa :

« Rentrez dans la salle. Entr'ouvrez le volet de façon à projeter une ligne de lumière entre le tas de madriers et le bord du quai. Je vais tourner l'obstacle en le rasant. L'individu devra bien sortir de sa cachette, et vous tâcherez de le reconnaître pendant qu'il traversera la bande éclairée.

— Mais toi aussi il te reconnaîtra, observa Hervé, si c'est un espion à nos trousses.

— Pas de danger ! risposta le Parigot ; on connaît l'art de la camoufle. Vous ne m'avez donc pas regardé ? »

Troussequin, pour venir chercher ses chefs, s'était vêtu d'une robe chinoise, coiffé d'une calotte dont s'échappait une queue postiche, jauni la peau et bridé les yeux par d'habiles coups de crayon. Il était évidemment méconnaissable. Sa voix seule avait désigné aux deux amis son identité.

Sitôt le volet disposé de façon à laisser filtrer le rais de lumière dans la direction voulue, le Parigot se dirigea vers les stocks de marchandises accumulées çà et là, de façon à se rapprocher progressivement des madriers qui dissimulaient l'intrus et, en même temps, à lui couper la retraite s'il voulait s'évader dans une direction opposée au triangle éclairé. Gilles, d'une forte trique dont il s'était pourvu, fouillait les trous sombres et semblait un veilleur de nuit opérant sa ronde. Il arriva ainsi vers le lieu suspect. À son approche, des pas étouffés lui parvinrent ; aussitôt il courut sus, mais l'autre ne l'entendit pas et détala de toutes ses jambes, traversa le quai, puis se jeta dans les inextricables ruelles qui aboutissent au port.

Mais il avait dû couper la ligne lumineuse, et Roland avait en lui reconnu Hermann Hofer.

Salbris se commanda le sang-froid. Que signifiait l'espionnage acharné de cet Allemand ? Il éluciderait cette question plus tard. Il fallait d'abord profiter de sa mise en fuite pour s'embarquer aussitôt. Il prit la main d'Hervé et l'entraîna rapidement par la fenêtre, après avoir éteint la lumière et refermé le volet derrière eux. Une fois au canot, ils se couchèrent au fond, de sorte que le Parigot et Binette semblaient être seuls à son bord ; puis ils firent diriger l'embarcation sur l'autre rive, qu'ils redescendirent ensuite obliquement, pour aborder les sampans par le côté opposé au quai.

Du temps avait été perdu dans ces manœuvres. Laï-Tou mit en marche le sampan de tête, où il demeura seul.

Sur l'autre, gouverné par O-Taï-Binh, les trois Français s'enfermèrent pour tenir conseil. Troussequin était de trop précieuse ressource pour n'y être pas admis.

« Mes amis, posa Salbris, il serait puéril de nous leurrer. À moins d'être aveugle, il est évident que nous sommes épiés par l'Allemand Hofer. Dans quel but ? Voici le problème. Se doute-t-il que nous allons au secours de nos compatriotes, et juge-t-il notre intervention assez importante pour tenter de l'entraver ? Agit-il comme allié de nos ennemis, comme espion militaire, en un mot ?... Peut-être encore n'est-il qu'un courtier d'affaires, jaloux de posséder les secrets de mon aéroplane, et ne songe-t-il qu'à s'emparer de mon appareil ?... Dans tous les cas, c'est un adversaire dangereux. Je n'ose espérer que nous ayons réussi à lui faire perdre notre piste. Il a des moyens d'action que nous ignorons, mais assez puissants, puisqu'il a passé à travers les mailles de la police chinoise et s'est retrouvé, ce soir, assez instruit de nos faits et gestes afin d'être, à l'heure voulue, au point secret fixé pour notre embarquement.

— Voici nos moteurs qu'on embraye, dit Le Penven ; il aura de la peine à nous rejoindre désormais.

— Peut-être, répliqua Salbris ; il peut aussi employer à nous poursuivre des moyens de locomotion rapide. La route qui suit le cours du fleuve est praticable aux automobiles ; d'autre part, s'il emprunte la même voie que nous, les canots à pétrole ne sont pas introuvables à Canton. Il est indispensable de nous tenir constamment sur nos gardes. Comme sur nn navire nous allons nous répartir les quarts de surveillance entre toi, Troussequin et moi. Je vais commencer le service. Tu me remplaceras, Hervé, après l'embarquement de nos auxiliaires et remettras ensuite le quart à ton ordonnance. Reposez-vous donc maintenant, pour être dispos votre tour venu. »

Et Roland monta sur le pont.

Rien de suspect ne lui apparut jusqu'à Sam-Chouï. La ville dépassée, il fit allumer les fanaux convenus. Un quart d'heure plus tard, une jonque se détachait du bord et déposait un contingent de cinq Chinois dans chaque sampan. Puis Pi-Tou-Laï, prenant un canot à la remorque, reconduisait la jonque sur la rive et regagnait le bord. Les signaux éteints, les hélices furent remises en mouvement, et Le Penven vint remplacer Salbris, qui, à son tour, avait à prendre un repos nécessaire à ses nerfs surexcités.

Enroulé dans une couverture, il s'était étendu à plat ventre sur le pont, le buste un peu surélevé sur les coudes, face à l'arrière, épiant la rive droite, que longeait la route entre Sam-Chouï et Chao-King-Fou, où elle passait sur l'autre berge ; et en même temps ses regards sondaient la nappe des eaux parcourues pour défier toute surprise d'une poursuite, aussi bien par terre que par le fleuve. Un point le rassurait : il était sûr d'être prévenu de toute approche menaçante.

Vu la vitesse de leur propre course, seuls des véhicules mus par moyens mécaniques pouvaient les rejoindre, et ceux-ci dénoncent fatalement leur présence par les explosions de leurs moteurs. Il est vrai, en revanche, que, pour la même cause, la proximité du but serait indiquée par les sampans à ceux lancés à leur chasse.

Une heure se passa. La nuit était obscure, vaguement éclairée sur les eaux par le reflet des étoiles que tamisait une brume légère, annonciatrice de l'aube. Soudain Hervé crut percevoir, très lointain, le battement égal et rapide d'un moteur. Immédiatement, il donna l'ordre aux mécaniciens de stopper ; alors, dans le silence, le bruit lui parvint plus net. Ils avaient l'Allemand à leurs trousses.

De grands arbres, manguiers et palétuviers, projetaient sur les eaux une masse d'ombre vers un coude voisin du fleuve. Sans bruit, à l'aviron, il fit ranger les sampans dans cette obscurité, où il était malaisé de les découvrir. Toutefois, ce serait vers ce promontoire que passerait évidemment Hofer, afin de couper au court en prenant la corde de la courbe décrite par la rivière. Mais ce fait même servait le projet qu'il avait conçu.

Il s'approcha de Pi-Tou-Laï qui était le mécanicien de son embarcation, et lui donna ses ordres. Le jeune Chinois, élève de nos missions, parlait le français. Il sourit et se tint prêt.

Dans le silence universel de la campagne endormie, seules bruissaient doucement les eaux et la trépidation de plus en plus distincte du canot ennemi. Déjà, sur le miroir uni du fleuve, Le Penven distinguait la frange d'écume blanchissante que soulevait l'étrave. Elle venait droit à eux, d'une ligne qui, selon les prévisions du capitaine, tendait à raser le promontoire, dont la masse d'ombre dissimulait les sampans.

Àcoups amortis, Pi-Tou-Lai maintenait l'avant perpendiculaire à la route que suivrait le canot en passant devant eux, et ce n'était pas trop de toute son habileté pour résister au courant qui assaillait le sampan par le travers. Heureusement que la langue de terre, comme une digue, brisait déjà au-dessus d'eux la force des eaux.

Le canot, coupé en deux, s'abîmait dans les eaux.

Quelques brasses seulement séparaient les deux embarcations. Hervé leva la main. Pi-Tou-Laï ouvrit tout large le régulateur, et le lourd bateau s'ébranla d'un bond, juste à temps pour heurter de sa masse le frêle obstacle qui se trouva devant lui.

Un cri de rage et d'effroi perça la nuit, tandis que le canot, coupé en deux, s'abîmait dans les eaux. Une déflagration violente souleva une gerbe d'eau : le moteur avait sauté…

Réveillés par le choc de l'abordage, Roland et Gilles s'étaient brusquement levés. Au bruit de l'explosion, ils se précipitèrent sur le pont.

Sans perdre son sang-froid, Salbris avait pris au passage son projecteur à acétylène. Quand il arriva près d'Hervé, la rivière s'était refermée sur le sinistre, et seul le remous des eaux trahissait encore l'engloutissement. Le projecteur allumé fouilla la surface du fleuve. Quelques débris flottants apparurent. Soudain Troussequin allongea le bras.

« Là, dit-il, ça bouge !… C'est notre homme ! »

Attentivement, les deux jeunes gens tendaient leurs regards dans la direction indiquée par le geste. Vaguement ils crurent distinguer, à leur tour, une forme qui s'éloignait. Était-ce un homme ou une épave ? ils ne pouvaient préciser. Elle approchait du bord. Alors, à tout hasard, Hervé visa de son revolver et tira. Tout disparut.

« Si c'est l'Alboche, il en tient ! ricana le Parigot. Allons ! il y a du bon encore !... C'est-y ajusté, cela !... Mais aussi était-il obstiné, ce Prusco ! En tous cas, s'il n'a pas son compte, faut espérer que le bain le calmera pour le restant de ses jours..., qui pourraient bien être finis à cette heure !

— Je crois effectivement que nous voilà débarrassés de ce gêneur, déclara Le Penven.

— Dieu le veuille ! répondit Roland. Je ne souhaitais pourtant pas la mort de cet homme... Mais c'est la loi de la guerre. Le salut commun exigeait qu'il n'entravât pas notre œuvre. En tout cas, mon brave Hervé, je te félicite de ta présence d'esprit et de ton audacieuse manœuvre, qui nous a affranchis d'une véritable épée de Damoclès... Allons ! jusqu'ici Dieu nous a protégés. Ayons foi, il nous conduira au port ! »

VIII

LE PAS DANS LA VASE

Le grand jour était venu, quand la caravane fluviale approcha de Chao-King-Fou. Les hommes d'équipage s'attelèrent aux avirons, et les sampans traversèrent la ville en honnêtes embarcations indigènes, sans laisser soupçonner leurs moyens mécaniques de propulsion, momentanément endormis. Salbris tenait à ce que son passage ne pût être remarqué et fût pris pour celui de simples barques marchandes. Les hélices seraient remises en marche seulement hors des vues indiscrètes. Pour la même raison, Le Penven, Troussequin et lui se tinrent enfermés dans l'intérieur et profitèrent de

cette réunion pour prendre un repas auquel leurs estomacs creusés par les émotions de la nuit firent largement honneur.

Les journées suivantes se passèrent sans grand encombre. Par deux fois, le sampan de tête échoua sur des bancs de vase ; mais la remorque de l'autre bateau parvint, sans trop de peine, à remettre à flot son co-équipier. Les rapides rencontrés jusqu'alors furent remontés, tant par le halage des équipages débarqués, que par la poussée des hélices. Tout allait bien.

Mais on atteindrait bientôt Siun-Tchéou-Fou, et, là, l'expédition abandonnerait le Si-Kiang pour remonter le You-Kiang, son affluent. Sur cette rivière, moins large et plus torrentueuse, les difficultés se multiplieraient en nombre et en grandeur, sans cependant être insurmontables pour les moyens dont on disposait.

À Siun-Tchéou-Fou, il serait nécessaire de se ravitailler en pétrole, et ceci pour tout le reste de la traversée, en comprenant la réserve destinée ultérieurement à l'aéroplane. Il fallait compter sur une consommation supérieure à celle de la première partie du voyage, vu la dépense des moteurs, lors des déséchouages et de la remontée des rapides, qui seraient, sans doute, plus fréquents et plus ardus à surmonter.

Le lendemain Siun-Tchéou-Fou serait donc atteint, et la moitié de la traversée effectuée. À mesure qu'il se rapprochait du but, Salbris sentait croître sa fièvre d'impatience. Il arpentait donc, ce jour-là, le pont d'un pas nerveux, quand il surprit une inquiétude sur le front de Laï-Tou.

« Qu'y a-t-il, mon ami ? » interrogea-t-il.

Le Chinois leva le doigt vers l'orient violâtre et un ciel plombé, pommelé de nuées livides, tordues en spirales et en volutes, comme

les tourbillons jaunâtres de la fumée qui couronne les cratères à l'éruption imminente. Ils se déplaçaient rapides, en mouvements giratoires, qui gagnaient le zénith et menaçaient d'emplir l'horizon.

« Tornade ! » murmura Laï-Tou.

Salbris, d'un coup d'œil rapide, inspecta les rives, à la recherche d'un abri. Elles se découpaient, abruptes, bordées de roches dangereuses, sur lesquelles les embarcations se broieraient comme des coquilles sèches. Une angoisse lui étreignit le cœur. Soudain, au revers d'un promontoire qu'ils doublaient, se creusa l'estuaire d'un petit affluent qui débouchait d'une étroite vallée enfoncée sous une forêt profonde. Là peut-être était le salut. Déjà les premières rafales écrêtaient les eaux de petites vagues courtes frangées d'écume. Sur l'ordre de Salbris, les sampans forcèrent de vitesse vers l'abri entrevu. Le virage fut pénible, et les deux embarcations crurent chavirer ; elles en furent quittes pour embarquer un peu ; mais un des canots de remorque, son amarre brisée, fut emporté à la dérive.

Enfin elles atteignirent l'étroit goulet et le trouvèrent heureusement assez profond pour s'enfoncer à quelque distance entre les épais rideaux des arbres. La tornade déjà tordait leurs cimes et jonchait le sol des débris arrachés. Les troncs eux-mêmes vacillaient sous l'effort de la tourmente. La chute d'un de ces géants eût suffi pour broyer les embarcations, mais c'était un risque à courir, moins certain en tout cas que l'inévitable engloutissement qui les attendait en pleine eau. Solidement amarrés de bout en bout aux troncs des deux rives, les sampans ne craignaient plus le naufrage, et leurs hôtes s'en remettaient à la Providence pour qu'elle leur épargnât l'écrasement sous la tombée d'un arbre fracassé.

Plus d'un déjà s'était abattu dans un effroyable tumulte. Deux ensemble croulèrent, vis-à-vis l'un de l'autre, sur les deux rives.

Leurs ramures enlacées les entraînèrent dans une même chute, dont trembla la terre dans laquelle s'ancrèrent profondément d'énormes branches rompues. Ainsi ils formaient une arche, calée par de hautes roches, fixés chacun, tel un vaisseau, dans l'étau de deux brisants, et qui jetaient sur le torrent une voûte inébranlable.

Salbris vit instantanément le parti à tirer de cette arcature. À grand renfort de bras les sampans furent remorqués sous cette voussure, qui défiait désormais les chocs d'une catapulte. À peine les embarcations étaient-elles embossées sous ce refuge, qu'un arbre déraciné entraîna une roche qui rebondit dans la rivière juste à l'endroit qu'elles occupaient lors de leur premier mouillage.

Le Penven s'était signé. Salbris, pâle d'émoi, s'agenouilla :

« Rendons grâces à Dieu, qui nous a protégés ! »

Àl'exception du vieux Laï-Tou, tous les Chinois de l'escorte se prosternèrent et répétèrent le signe du salut.

Sur l'interrogation muette de Roland, O-Taï-Binh déclara :

« Mon frère et moi sommes élèves de la mission catholique française. Nous avons choisi vos auxiliaires parmi nos condisciples, qui, par vos prêtres, ont appris à aimer la France. En dehors d'eux, nous n'aurions pu trouver de cœurs prêts au sacrifice pour une cause étrangère. »

Hervé et Roland se regardèrent avec une émotion virile dans les yeux. Désormais ils étaient sûrs du dévouement de leurs hommes.

Ah ! nos missionnaires ! Combien sublimement ils se vengeaient en propageant l'amour de cette France où leur foi était persécutée !

Déjà s'éloignait la tornade, portant plus loin ses ravages. Mais le jour était trop avancé pour atteindre Siun-Tchéou-Fou avant la nuit

close et pouvoir se ravitailler le soir même. De plus, le fleuve charriait mille épaves dangereuses pour la navigation. Il fut donc décidé de ne se remettre en route que vers le milieu de la nuit, après minuit, heure à laquelle se lèverait la lune, dont la clarté permettrait aux bateaux d'éviter le heurt des troncs d'arbres entraînés dans le cours du Si-Kiang. Le principal était d'atteindre la ville au début du jour, et d'opérer rapidement le réapprovisionnement avant que la curiosité publique ne fût attirée du côté des sampans. Les Européens resteraient à bord et ne se montreraient qu'en cas de nécessité absolue. Encore le rôle d'intervention serait limité au seul Salbris, couvert par sa dignité de fonctionnaire de l'empire. Mais il préférait que sa présence fût ignorée. Laï-Tou était tout désigné pour faire marché avec un de ses compatriotes.

Toutefois les embarcations furent ramenées à l'embouchure du torrent. Cette disposition faciliterait l'appareillage nocturne ; de plus, la proximité des rives, dans leur retraite précédente, aurait pu leur valoir la visite intempestive d'un fauve attiré par l'odeur humaine. Deux carabines à répétition furent tirées de la cale, et un factionnaire commis pour veiller à la sécurité de chaque embarcation, que le grossissement des eaux avait dû faire amarrer près de la berge.

Peu avant l'heure fixée pour l'appareillage, un coup de feu donna l'alerte. Interrogée, la sentinelle déclara avoir tiré sur une ombre suspecte, qu'il avait vue tapie près du palétuvier aux racines duquel était amarré le bateau dont il avait la garde.

Le phare à réflecteur de Salbris fouilla en vain la rive. Que discerner dans le fouillis de lianes et de broussailles qui foisonnaient dans le sous-bois ? Roland se décida alors à prendre terre, pour explorer la place signalée et reconnaître si des traces étaient empreintes dans le sol détrempé par la pluie torrentielle qui avait ac-

compagné la tempête. Gilles Troussequin s'offrit à l'accompagner. Ils s'adjoignirent deux hommes qui conduiraient et garderaient le canot. Puis, revolver au poing, ils débarquèrent.

Roland marcha droit au palétuvier dont les racines s'enfonçaient dans l'eau. Une stupeur le saisit à reconnaître sur le câble une coupure fraîche qui l'entamait jusqu'à son centre. En reculant vers le tronc de l'arbre, dans la vase, lui apparurent les empreintes de deux larges semelles. Elles ne pouvaient provenir que des chaussures habituelles à un Européen… Or, seuls les Chinois de l'équipage avaient abordé cet endroit de la rive, pour amariner le sampan, et encore n'avaient-ils pas eu besoin de quitter leur canot, puisque le point d'attaque était à une racine saillant hors de l'eau. Que signifiait la présence d'un blanc dans ce pays perdu ?… Le soupçon qu'ils eussent eu affaire encore à Hermann Hofer effleura la pensée de Roland ; mais, en admettant que l'Allemand eût échappé à la noyade et à la balle d'Hervé, comment pourrait-il les avoir rejoints après le coulage de son bateau, et surtout comment aurait-il découvert le refuge où les avait jetés la tornade ?

Quoi qu'il en fût, la présence d'un Européen en ces lieux déserts était suspecte. Salbris, un doigt sur les lèvres, recommanda le silence au Parigot et regagna le bord. Là, il ordonna le départ immédiat. On marcherait à moyenne allure, pour n'atteindre la ville qu'au lever du jour. Surpris de la hâte un peu fébrile de son ami, Le Penven voulut l'interroger. D'un signe, Roland l'arrêta ; mais dès que les bateaux eurent repris leur marche en plein fleuve, il entraîna le capitaine dans le poste, tandis que le quart était laissé à l'ordonnance.

Alors il lui confia son inquiétante découverte.

L'officier réfléchit, puis déclara :

« Mon cher, envisageons les choses au pire, c'est le meilleur procédé pour nous mettre en mesure de parer aux événements. Si la trace que tu as relevée provient du sieur Hermann Hofer, c'est qu'il nous a échappé, et alors sa haine, décuplée par l'insuccès et le danger de mort où nous l'avons mis, s'est ingéniée pour découvrir un moyen de nous devancer. Comme, à part le tien, il n'existe pas d'aéroplane en Chine, notre homme n'a pu user que de l'automobile. Si mal entretenues que soient les routes du Céleste Empire, celle qui longe les berges du Si-Kiang ne me paraît pas impraticable pour une voiture solide. Mais il faut aussi qu'elle soit assez légère pour s'embarquer, sans trop de difficultés, sur radeau, aux points où la voie passe d'une rive à l'autre.

« Donne-moi la carte et examinons ensemble ces points de traversée et les difficultés qu'ils présentent. D'abord Sam-Chouï, lieu de la collision dans laquelle nous l'avons coulé. Une fois revenu dans cette localité, — car il lui a fallu assurément retourner à Canton pour se procurer un automobile, — il s'est facilement fait transborder sur la rive droite, qu'il a remontée jusqu'à Chao-Kiang-Fou. Cette ville importante lui a procuré toutes les facilités de passage sur l'autre berge, que la route longe jusqu'à Ou-Tchéou-Fou. Même transbordement aisé à cet endroit, pour les mêmes causes. Plus loin, à Teng-Hsien, cela a dû être plus pénible, mais non encore rebutant. Ce point dépassé, il n'a plus à s'inquiéter que du suivant, Ta-Houng-Kiang-Ssé, dont nous approchons, et où il devra encore changer de rive, s'il nous poursuit, avant d'arriver à notre prochaine escale. Mais Ta-Houng-Kiang-Ssé est un point important, puisque c'est là que se réunissent les deux rivières dont la jonction forme le Si-Kiang. Il traversera donc encore sans peine, et pourra nous précéder à Siun-Tchéou-Fou. Ce sera le moment alors de nous défier d'un tour de sa façon, car il est homme entêté et muni de références

influentes, d'après l'aisance de sa marche, cet herr Hermann Hofer, si toutefois c'est lui que nous avons à nos trousses.

— Bah ! répliqua Salbris, ce n'est pas en pleine nuit qu'il se fera transborder à Ta-Houng-Kiang-Ssé. Nous serons donc à notre point de ravitaillement avant lui.

— Je le souhaite. En tout cas, prenons nos précautions pour agir comme s'il était parvenu à nous distancer. De toute façon, il faudra découvrir un moyen pour entraver la chasse que nous donne ce monsieur. »

Il se frappa le front et sortit du rouff pour ramener avec lui Gilles Troussequin.

« Pi-Tou-Laï prend le quart à sa place. Mets mon troupier au courant ; il dénichera peut-être quelque bon tour dans son sac.

— Il est d'ailleurs coutumier du fait, répliqua Salbris. Je n'ai pas oublié comment il a imaginé et exécuté le coup de l'opium d'abord, la façon de nous faire reconnaître qui nous épiait sur le quai de Canton ensuite. Voici donc la situation. »

Quand Roland lui eut expliqué les faits, Gilles demanda :

« Montrez-moi la route que nous avons à faire et aussi la sienne. »

Salbris étala la carte sous ses yeux et lui traça les deux itinéraires par terre et par eau. Troussequin s'absorba dans un examen minutieux, puis, le front rasséréné, déclara :

« Voilà mon idée. Pendant que vous vous arrêterez avec un sampan dans la ville, je continuerai à remonter la rivière avec l'autre. Aux environs de Ki-Fong, je me ferai mettre à terre avec un dégourdi. Vous voyez, dans cette partie où, par une large boucle, la rivière

s'écarte de la route et ne la rejoint qu'après un grand détour, assez près cependant du point où elle l'a laissée. Ce sera là, d'ailleurs, que l'embarcation m'attendra. Si l'auto dépasse la place où je serai descendu à terre, je vous réponds qu'il n'atteindra pas celui où je remonterai à bord.

— Sur quoi te bases-tu pour être si affirmatif ? insista Le Penven.

— Sur ceci : d'abord le particulier ne quittera pas la ville avant vous, puisqu'il vous espionne. Cela me donnera le temps de truquer un endroit, qu'il aura à franchir s'il vous poursuit en auto. Donnez-moi carte blanche, et je vous promets que, si demain nous avons encore le gars à nos trousses, je veux perdre mon surnom d'Y-a-du-Bon ? ... Mais, n'ayez crainte, y en aura. »

La presque totalité de la réserve de pétrole fut donnée au sampan conduit par O-Taï-Binh, qui devait continuer la route avec Troussequin. L'autre se ravitaillerait pour deux à Siun-Tchéou-Fou.

Àgrand renfort de bras les sampans furent remorqués sous cette voussure.

IX

TROUSSEQUIN RÉCIDIVISTE

L'aube naissait, quand la caravane fut en vue de la ville. L'une des embarcations, qui déjà avait pris l'avance, afin de paraître indépendante de la seconde, continua sa route en rangeant la rive du côté opposé au port. L'autre mouilla vers l'extrémité sud de ce dernier, et son canot, le seul échappé à la tornade, mena sur le quai Laï-Tou, accompagné de son fils Pi-Tou-Laï et de deux hommes

d'équipage, dont l'un chargé de la garde du canot, tandis que le vieux Chinois, son fils et l'autre iraient aux approvisionnements.

Une heure, deux heures se passèrent. Enfermés dans l'intérieur du rouff, Salbris et Le Penven sentaient leur impatience s'aggraver d'anxiété. Par le hublot, Hervé braquait sa lorgnette et ne voyait contre le quai que le canot toujours immobile.

Et les bords de la rivière se peuplaient ; une curiosité s'éveillait à l'aspect de l'embarcation inconnue mouillée en pleine eau. Des jonques vinrent rôder à ses abords, l'enveloppant de leurs inquisitions indiscrètes. Heureusement les autorités chinoises ne jugeaient pas à propos de la visiter. Sans doute, elles supposaient que le sampan devait porter à la frontière quelque contrebande de guerre, et leurs occultes sentiments xénophobes leur faisaient favoriser un trafic au détriment de la France ; car, pour elles, cette contrebande ne pouvait être destinée qu'aux Japonais ou aux pirates.

Quelle raison attardait donc ainsi Laï-Tou et son fils ?... Étaient-ils en difficultés avec la police indigène ?... L'Allemand leur avait-il suscité des entraves ou un péril ?... Pourtant, connaissant la prudence avisée de son mandataire, Salbris se disait que Laï-Tou avait dû prendre ses mesures telles, qu'en cas d'ennui grave son fils pût battre en retraite et regagner le bord pour le prévenir et chercher secours. En ce cas, il arguerait de sa situation officielle auprès des mandarins, qu'il intimiderait et de ses menaces et de la présence de son escorte armée. Mais il attendait encore avant de se résoudre à cette intervention qui trahirait sa présence et pourrait faire soupçonner ses projets ultérieurs.

En débarquant, Laï-Tou s'était renseigné sur les marchands susceptibles de posséder des approvisionnements d'essence. Deux seulement existaient dans la ville. Chez le premier, il apprit que le

stock en magasin venait d'être acquis par un étranger. Alarmé par ce dernier mot, il avait couru chez l'autre. Même réponse l'y attendait. Cet étranger ne pouvait être que l'homme qui, depuis le départ, les harcelait et usait de tout moyen pour entraver leur marche. La manœuvre dans laquelle son canot avait été coulé lui avait appris que les sampans étaient actionnés par des moteurs à pétrole. Il avait donc réussi à précéder la caravane et, en accaparant le stock, comptait l'empêcher de continuer sa route.

Les bidons furent rapidement empilés et filèrent dans la direction du port.

Sans succès, le Chinois offrit à son compatriote une forte surenchère. Nonobstant son dépit de manquer pareille aubaine, le marchand se retrancha dans sa probité commerciale. En vain Laï-Tou, exaspéré de voir devant lui, intangible, l'approvisionnement nécessaire, tourmentait-il le vendeur, celui-ci s'obstinait à lui refuser ce qui ne lui appartenait plus, étant vendu à un autre.

Machinalement, dans son désespoir, Laï-Tou exécuta le grand geste de détresse de la société secrète à laquelle, en vieux Chinois, il était affilié et par l'intermédiaire de laquelle il se procurait le cher opium, dont la privation lui était si cruelle depuis le larcin du Parigot. Devant cette démonstration le marchand s'émut, et esquissa un autre signe cabalistique auquel aussitôt Laï-Tou répondit. Ô bonheur ! il était tombé sur un des adhérents de sa secte.

« Frère ! s'écria le commerçant, il ne m'est permis ni de te laisser dans l'embarras, ni de transgresser mes engagements. Je sors de mon magasin et te laisse le champ libre. Prends à ta convenance sans que j'en sois témoin. Je déclarerai à mon client que j'ai été volé, et ceci sans lui mentir,... et lui rembourserai son argent, acheva-t-il sur un gros soupir.

— Combien ? s'écria Laï-Tou ; je vais te le rendre au double.

— Vingt taëls ! déclara le marchand ; mais je ne puis les accepter sans être complice de ton acte. Ne me les offre donc pas… Tu pourras, si tu le veux, les déposer au fond de cette potiche, ajouta-t-il à l'oreille de son coreligionnaire ; mais n'oublie pas que je ne te les aurai pas demandés.

— Tu en trouveras trente, » répondit sur le même mode Laï-Tou.

Le marchand sourit et s'esquiva.

« Allons ! dit le père à son fils, fais avancer les coolies, charge-moi ça lestement, et hâtons-nous vers le canot. »

Les bidons furent rapidement empilés et filèrent dans la direction du port, sous la conduite de Pi-Tou-Laï.

Àpeine achevait-on de les transporter sur le canot, qu'à grandes enjambées accourait Hermann Hofer. À sa vue, l'embarcation se détacha du quai et s'éloigna sous une vive poussée des avirons.

L'Allemand, furieux, cherchait déjà à ameuter les riverains, le poing tendu vers les fuyards, et criait : « Au voleur !… »

Averti par les clameurs, Salbris mit aussitôt son sampan en route et manœuvra vers le canot. Une amarre jetée par Le Penven fut saisie de Pi-Tou-Laï. Aussitôt le moteur força l'allure, et le sampan, suivi de sa remorque, fila, en se rapprochant de la rive opposée.

Sur la berge, l'Allemand se démenait et réquisitionnait des hommes de police. Il portait plainte contre le vol, que dénonçait lui-même le marchand soucieux de se mettre à couvert, certain, d'ailleurs, qu'il n'en résulterait aucun dommage pour son généreux coreligionnaire, qu'il voyait s'éloigner avec une vitesse telle, qu'il lui semblait à l'abri de toute poursuite. Il ignorait la machine infernale

dont était détenteur son premier client. Grâce à une grosse offre d'argent, Hermann Hofer obtint d'emmener sur son automobile cinq hommes de police armés, pour arrêter les délinquants, qu'il comptait devancer au point où la courbe de la rivière, après son détour dans les terres, vient de nouveau buter contre la route. Alors, à toute vitesse, pour regagner le retard occasionné par ces démarches, l'automobile de l'Allemand démarra.

Malgré le mauvais état de la route, une heure plus tard elle atteignait le point où commence la corde sous-jacente du large circuit que décrit la rivière. Le sampan poursuivi avait déjà dépassé cet endroit, mais Hofer était sûr de le précéder à l'extrémité de la boucle. Il augmenta sa vitesse.

Au bas d'une descente, une véritable fondrière de boue liquide coupait la voie. L'Allemand comptait la franchir sans encombre, en vertu de la vitesse acquise. Il entra délibérément dans la fange, soulevant de chaque côté une nappe limoneuse.

Soudain une double détonation éclata : les deux pneus déchirés sautèrent, l'automobile culbuta en un effrayant panache. Lancé en avant, Hermann dut son salut à l'épaisse couche vaseuse dans laquelle il fut projeté, tandis que sous la voiture en feu, à la suite de la rupture du réservoir d'essence, les magots de la police, à demi écrasés, hurlaient en flambant comme des torches.

Si le Parigot n'avait pas encore réussi à se défaire de l'Allemand, toujours est-il qu'il le laissait sans moyens de persévérer dans sa poursuite.

Lorsque Troussequin avait, sur le premier sampan, atteint le point où la rivière se détachait de la route, il s'était fait mettre à terre avec un Chinois de son choix. Ils débarquèrent avec eux des

outils, une grande scie passe-partout, des fils de fer trouvés dans la cale. Puis ils s'acheminèrent rapidement à pied par le chemin.

Arrivé à la fondrière, le Parigot jugea l'endroit propice. La mare boueuse ne garderait pas l'empreinte des piétinements et recouvrirait le piège d'une couche insondable. À l'aide de piquets, il assujettit fortement la scie au fond du cloaque, ses dents inclinées dans la direction d'où viendrait la poursuite. Puis, sans plus tarder, il se hâta, avec son compagnon, de marcher vers l'autre extrémité de la boucle où l'attendait le sampan.

Mais, avant qu'il l'eût gagnée, le formidable bruit de la catastrophe retentit derrière lui. Du sommet d'une crête, il aperçut l'auto culbutée et en feu. Et, joyeux de sa réussite, il pressa davantage l'allure pour informer plus tôt ses amis du succès de son embûche.

« Ah ! disait, quelques heures plus tard, le brave ordonnance, lorsque la caravane fut de nouveau réunie, si vous aviez vu ça ! Quelle crevaison ! quel panache !... Cela me faisait de la peine de n'être pas là pour le spectacle ; et j'ai eu la chance de le reluquer tout de même, d'un peu loin, c'est vrai ; mais c'était quand même un joli coup d'œil : l'auto flambait comme un feu de Saint-Jean... Pour le coup, y en avait du bon ! »

Salbris et Le Penven le félicitèrent chaudement. Désormais, ils étaient rassurés quant aux dangers à venir de l'arrière. Leur poursuivant était, sinon mort, tout au moins sérieusement blessé et hors d'état désormais de les rejoindre. Ils n'avaient plus qu'à ouvrir les yeux sur les périls en avant, et ceux-ci étaient assez redoutables pour absorber toute leur attention.

Àmesure que l'expédition remontait la rivière, les difficultés de la navigation s'accroissaient. Les rocs épars dans le courant torrentueux, les rapides plus fréquents et plus ardus interdirent bientôt

toute marche nocturne. À diverses reprises des écueils insoupçonnés ouvrirent des voies d'eau dans les coques ; de longues heures s'usèrent à les aveugler et à réparer les avaries. L'adresse de Laï-Tou et de ses fils fut précieuse dans ces malencontres.

Nan-Ning-Foudé passé, il fallut se tenir en garde constante contre la malveillance des populations, qui, surexcitées dans leurs passions xénophobes par les succès voisins des jaunes contre les blancs, étaient dans un état d'anarchie qui favorisait les instincts pillards des nombreuses bandes éparses dans la campagne. Les armes furent extraites de la cale et distribuées à l'équipage avec un sérieux approvisionnement de cartouches. À chaque agglomération en vue, au moindre groupe signalé, Salbris, Le Penven et son ordonnance se dissimulaient afin de laisser croire que les sampans n'étaient montés que par des Chinois. Mais cette précaution ne suffisait pas à éloigner les convoitises des bandits, pour lesquels toute prise, de quelque nature qu'elle fût, était bonne à s'adjuger.

Vers Taï-Ping-Fou, il fallut renoncer à remonter plus avant par voie fluviale. Le Tso-Kiang, rétréci et encombré d'obstacles, n'était plus accessible aux sampans. Le moment était venu d'entreprendre la campagne sur terre et de se procurer les porteurs suffisants pour le poids de l'aéroplane, de ses accessoires, de l'essence et des provisions indispensables. À prix d'or, O-Taï-Bing et Pi-Tou-Laï réussirent à acquérir quatre forts mulets, qui provenaient certainement des convois français, traqués et capturés par les pillards. L'aéroplane démonté exigea trois d'entre eux pour son transport ; le quatrième fut affecté à la réserve de pétrole. Les autres approvisionnements, vivres, munitions, outils, furent répartis entre les membres de la petite troupe.

Les sampans, qu'il fallait abandonner, seraient coulés dans un endroit désert, afin de ne pas laisser de trace du point où l'expédi-

tion prenait terre, et de ne pas devenir la proie des pirates. Seul le canot devait continuer à accompagner l'expédition, tant qu'elle longerait un cours d'eau.

Pour se dérober aux curiosités gênantes, ce plan ne fut mis à exécution qu'après avoir dépassé la ville. Le point choisi fut le confluent du Kou-Youn. Là, attendaient les mulets conduits de nuit par O-Taï-Binh et un homme de l'équipage.

Le transbordement eut lieu également pendant les heures nocturnes ; puis la hache éventra les sampans et les fit couler en eau profonde. En attendant le jour, l'expédition se mit à couvert dans une forêt voisine, avant d'adopter le plan d'action définitif parmi ceux étudiés.

Deux itinéraires principaux s'offraient pour approcher de Cao-Bang. L'un continuait à remonter la vallée du Tso-Kiang, en contournant Long-Tchéou, dangereux à aborder, puis celle du Bang-Kiang sur lequel Cao-Bang est assis. Cette route présentait l'inconvénient d'avoir à traverser, une fois la frontière franchie, toutes les troupes japonaises qui assiégeaient la ville. L'autre voie d'accès s'élevait au nord, par la rive droite du Kou-Youn, longeait la frontière franco-chinoise et la coupait à environ cinquante kilomètres de la place investie. Des plateaux qui couronnent la chaîne montagneuse, l'aéroplane pourrait facilement et utilement prendre son envolée.

Las de toutes les temporisations exigées depuis son départ, Salbris était violemment sollicité de tenter son essor sans plus attendre. La vue de son appareil, au moment où il était sorti de la prison qui le lui avait dérobé depuis le commencement du voyage, avait attisé en lui un désir plus intense de lui voir déployer ses ailes et partir, l'emportant au but. Les trente lieues à franchir n'étaient

qu'un jeu pour sa « frégate ». Il la savait capable de couvrir cet espace en moins de deux heures… Oui ! deux heures de vol, et il serait près de Jeanne ! Il renseignerait le colonel Sauzède, bloqué dans la place et privé de toutes nouvelles sur l'extérieur. Et l'obsession fut si aiguë, qu'il s'ouvrit de sa résolution auprès d'Hervé.

Le capitaine Le Penven lui représenta l'entreprise soumise à trop de risques. Or son échec réduirait à néant, non seulement toute chance de succès ultérieur, mais laisserait encore dans un abandon coupable leur petite troupe, dont le dévouement méritait qu'elle ne fût pas inutilement sacrifiée.

— Au contraire, une fois près de Cao-Bang, l'entrée dans cette ville de l'aéroplane coopérerait au salut général. Leur escorte pourrait alors se glisser entre les bandes de pirates, ramas d'hommes levés de tous côtés, et sans cohésion entre elles. La qualité de Chinois de leurs auxiliaires rendrait la chose praticable, car ils pourraient passer pour un groupe ennemi des Français. Alors, munie d'un signe de reconnaissance et d'un mot de passe transmis aux assiégés par Roland, lors de son entrée à Cao-Bang, la petite troupe pourrait se réfugier à son tour dans la place, dès qu'elle aurait pris contact avec les avancées de la défense. Ce plan était le seul sage, raisonnable, et présentait le maximum de chances de succès.

D'autre part, en prenant son vol du fond de la vallée où ils se trouvaient actuellement, Roland aurait à franchir une succession de montagnes et de ravins, dans lesquels les vents contraires formaient de dangereux remous. S'il tombait, qu'adviendrait-il ? Le Penven considérait donc une telle tentative comme une imprudence blâmable, à laquelle il était de son devoir de s'opposer, tant comme ami que comme Français. Car il fallait réussir pour que la garnison connût la rencontre imminente des deux flottes, et que l'assurance

d'un prompt secours relevât les forces morales que l'angoisse de son isolement et de son abandon devait fatalement déprimer.

La valeur des arguments de son ami ne pouvait échapper à Salbris ; mais la pensée du danger de sa fiancée lui fit jeter cette objection suprême :

« Et si, par suite de cette nouvelle temporisation, nous arrivons trop tard ? »

Le Penven branla le front.

« Non ! le colonel Sauzède n'est pas homme à succomber sans une défense poussée aux limites des forces humaines. Les Japonais n'ont pour réduire la place que leur artillerie de campagne, insuffisante contre une ville bien défendue. Cao-Bang ne sera pas non plus enlevée de vive force, vu la valeur de sa position. Seule, la famine la pourrait réduire. Mais, avant d'évacuer Lang-Son, le commandement n'a pas manqué de faire diriger tous les approvisionnements en vivres et en munitions sur la suprême place de refuge. Donc Cao-Bang tiendra assez pour que notre intervention ne soit pas trop tardive. Si deux tentatives pouvaient se succéder, je pourrais te laisser entreprendre celle que tu désires, si folle soit-elle ; mais, toi et ton appareil perdus, c'est les assiégés et nous que tu abandonnes sans ressources et sans espérance. Fais ce que tu voudras. En tout cas, je te déclare que je considère de mon honneur de ne pas déserter le poste le plus périlleux ; je resterai avec nos hommes.

— Oh ! s'écria douloureusement Salbris, tu n'avais pas à faire valoir ce cruel argument. Va, je me rends. Nous ne nous séparerons pas. Tu as l'expérience du chef : prends le commandement. Je ne veux être désormais que l'un de tes soldats. »

La marche vers la frontière ainsi décidée, le canot fut mis au sec et caché dans un fourré inextricable, comme ressource possible en cas de retraite. Puis la petite troupe, précédée d'éclaireurs, se dirigea vers le nord-ouest par l'étroite vallée d'un torrent, affluent du Kou-Youn. Hervé prit le commandement de la tête. Roland devait se tenir avec le convoi et le gros. Gilles Troussequin fermait la marche.

L'automobile culbuta en un effrayant panache.

X

Les débuts de l'étape furent pénibles, surtout pour les Européens, peu accoutumés à la marche à travers les rizières qui bordaient le cours de l'affluent suivi. Aussi, au bout de vingt kilomètres, Le Penven, qui tenait à ne pas exténuer sa troupe, ordonna-t-il le bivouac. Deux journées seraient encore nécessaires pour atteindre les plateaux d'où Salbris pourrait s'élancer d'un essor victorieux sur Cao-Bang.

Le campement de l'expédition se trouvait établi au pied des premières pentes, à l'extrémité nord de la vaste plaine marécageuse qui s'étend jusqu'à ce Long-Tchéou, devenu le centre de ravitaillement des bandes de brigands, et dont les autorités célestes, d'un œil volontairement aveugle, semblaient ignorer les déprédations et tolérer les menées. Et dire que Salbris s'était fait l'illusion que cette ville, poste consulaire où les grandes puissances coloniales avaient leurs représentants, pourrait lui être une base d'opérations favorables et un endroit où ils trouveraient des renseignements précis sur la situation actuelle des belligérants ! Cette absence de nouvelles, cette ignorance des faits, lui étaient intolérables. À diverses reprises il en

avait exprimé sa désolation devant Hervé et Troussequin. Mais pénétrer dans Long-Tchéou eût été d'une imprudence capitale, dont le résultat risquait d'être plus néfaste que l'anxiété même qui torturait le fiancé de Jeanne.

Le bivouac établi et sa sécurité assurée par un service de sentinelles, Hervé Le Penven s'étonna de ne pas voir son ordonnance. Il s'enquit de lui. Personne ne put le renseigner à ce sujet. Durant la route, il avait pris l'extrême pointe d'arrière-garde, et à l'arrivée il n'avait pas rejoint.

« Cette absence me tourmente, dit Hervé à Salbris, car elle se prolonge. Tout d'abord je pensais que mon lascar ne s'était que légèrement écarté, peut-être à l'affût d'un gibier ou de quelque maraude. Rusé comme il l'est, je ne redoutais point qu'il fût victime de quelque piège ou malencontre ; mais son retard prend des proportions inquiétantes… Peut-être s'est-il aussi simplement égaré.

— Comment nous retrouvera-t-il en ce cas ? s'alarma Salbris ; nos traces sont difficiles à retrouver dans les rizières. Quel indice aura-t-il pour le guider à nous ?

— Si nous hissions un signal ? proposa Hervé.

— Pourra-t-il le voir, enfoncé comme il sera dans cette mer de verdure qui, à deux pas, bouche tout horizon ?… Non !… Il faut trouver autre chose… Et, s'écria-t-il en se frappant le front, voici le cas ou jamais de m'assurer du bon fonctionnement de mon appareil après les heurts qu'il a supportés dans le voyage… Je vais gagner ce petit tertre découvert, là-bas, avec les mulets, Laï-Tou et ses fils. En un quart d'heure ma « frégate » sera prête. Je m'élèverai, et ce bon Troussequin me verra dans l'air.

— D'autres aussi peut-être, dont il vaudrait mieux ne pas attirer l'attention, objecta Hervé.

— Qu'importe ! décida Salbris ; nous ne pouvons abandonner ce brave garçon, qui, lui, n'a pas craint de s'exposer pour nous. D'ailleurs, ne m'as-tu pas dit que nos éclaireurs n'ont relevé aucune trace de bandes suspectes dans les environs ? Qu'y feraient-elles d'ailleurs ? Elles sont toutes évidemment aux abords de Cao-Bang, appâtées par la curée.

— Hâte-toi alors, dit Hervé, car la nuit est proche.

— J'emporterai mon phare à acétylène. Tu hisseras le tien au sommet d'un bambou pour me servir de repère. Il te suffira de l'allumer quand tu verras le mien briller dans l'air, car je n'aurai besoin de ton signal que pour l'atterrissage à mon retour… Allons ! assez discuté : il faut agir ! »

Le bivouac fut levé, et la troupe profita des dernières clartés du jour pour gagner les premières assises des collines. Le Penven s'occupa de trouver une retraite favorable au campement, tandis que Roland, Laï-Tou, ses fils et les mulets gagnaient l'éminence d'où l'aviateur comptait s'élever. Durant le montage, Salbris alluma les brûleurs pour obtenir la pression nécessaire. Vingt minutes plus tard, la « frégate », lancée sur la pente, roulait quelques mètres, puis prenait essor.

Tout d'abord, Roland gagna en hauteur afin d'embrasser un plus vaste horizon avant que la nuit englobât la campagne. Celle-ci venait rapide et tomba brusquement, comme il est courant dans les régions tropicales. Alors l'aviateur se décida à faire jaillir la lumière de son phare et se rapprocha du sol pour fouiller les accidents du terrain de son réflecteur incliné vers la terre. Il décrivait de vastes

cercles, entrecroisant leurs anneaux, afin que nulle partie ne restât inexplorée.

Le Penven suivait le sillage lumineux du phare qui transformait l'aéroplane en une gigantesque luciole, vrombissant dans le silence de la nuit. Si Gilles Troussequin était libre et sans blessure, il était impossible qu'il n'aperçût pas l'oiseau errant à sa recherche ; mais, hélas ! l'infortuné garçon peut-être était-il impuissant à marcher, à appeler du secours, ou, supposition plus terrible, tombé aux mains des pirates.

Une heure entière, Salbris circula sur la plaine ; il parcourut, presque au ras des rizières, le chemin suivi dans la journée, puis reprit ses circuits entrecroisés. Découragé, craignant d'être à la limite de sa provision d'essence, incomplètement faite dans la hâte du départ, il allait se résigner, la mort dans l'âme, à rallier le camp. Soudain un cri lointain dans la plaine :

« À moi !... À moi !... »

Salbris orienta le faisceau lumineux dans la direction d'où lui venait cet appel désespéré. Le cône éclairé lui montra, tout d'abord, un essaim égaillé de coureurs à la poursuite d'un fugitif ; puis, en fouillant en avant d'eux, il distingua un homme courant avec des bonds d'animal traqué. Il ne douta pas que ce fût là le malheureux Troussequin. Le pauvre garçon semblait épuisé, et chaque seconde diminuait la distance entre lui et ceux qui le pourchassaient.

Roland descendit presque à raser le sol. Mais il ne pouvait ralentir sensiblement son allure sans risquer la chute. De sa main libre, il chercha sous lui les cordes d'arrimage que, par précaution, il gardait dans la nacelle pour le brêlage de l'aéroplane en cas d'atterrissage hors du point de départ. Chacune d'elles se terminait par une boucle. Rapidement il engagea la corde de façon à former un nœud

coulant qu'il glissa le long de sa jambe et arrêta à sa cuisse droite, puis opéra de même pour la gauche. Alors il rejeta au dehors les deux extrémités flottantes, qui traînèrent sur le sol.

Il approchait alors du fugitif, allait le dépasser.

« Attention, Troussequin ! cria-t-il. Aux cordes, et tiens-toi ferme ! »

Il passa…

Gilles avait levé la tête à l'appel de Salbris ; il vit les cordes flottantes, mais trop tard…

« Raté ! » clama-t-il avec désespoir.

Mais aussitôt la « frégate » infléchit son vol, décrivit un prompt virage, pour renouveler l'aventure.

Cette fois, une secousse avertit l'aviateur du succès de la manœuvre. Instantanément son phare s'éteignit, tandis que remontait l'aéroplane.

Quelques secondes plus tard, presque à son niveau, une voix grasseyait, joyeuse :

« Y a du bon ! »

D'un prompt gauchissement de l'aile, Roland redressa sa « frégate », un peu déséquilibrée par le rétablissement sur les poignets dont le Parigot s'enlevait pour s'installer, à ses côtés, sur le siège vide.

« Là ! déclara-t-il, vous pouvez y aller ; on est paré… Vrai ! vous êtes arrivé à temps ! »

Le grand oiseau filait droit au signal de Le Penven qui brillait au pied des collines. Il s'abaissa de nouveau et vint se poser sur le tertre, à quelques pas d'Hervé, qui attendait anxieux.

« Ah ! s'exclama-t-il, te voilà !... J'ai eu peur !... Je te craignais tombé quand je n'ai plus vu ton phare !

— Éteins le tien ! ordonna Roland, et viens tancer cet animal que je te ramène ! »

Il poussa Troussequin vers son lieutenant.

« Toi ! tu en fais de belles !... Que signifie cette escapade ? »

Mais en même temps il lui étreignait les mains, dans sa joie de le retrouver sauf.

Le troupier s'excusa :

« Faut pas m'en vouloir. C'est rapport à M. Roland, qui se faisait trop de bile... Oui, d'être sans nouvelles. Alors, j'ai été lui en chercher.

— Où ça ?

— À Long-Tchéou, parbleu !... Et, ma foi, j'en rapporte !

— Parle !... Mais parle donc !... s'exclama Salbris.

— Voilà la chose en gros : Cao-Bang tient ferme, et aujourd'hui les flottes alliées ont quitté Singapour.

— Et celle des Japonais ?

— Partie à leur rencontre pour leur barrer chemin... Mais elle n'est pas de force... Ayez confiance ! y aura du bon !

— De qui tiens-tu ces choses ?

— D'un digne homme de missionnaire. Je vous dirai tout ça en détail, quand j'aurai bu un bon coup et cassé une croûte. J'ai la pépie d'avoir tant couru, et aussi l'estomac dans les talons. »

Salbris le serra dans ses bras.

« Brave garçon ! Et c'est pour moi que tu as risqué ta vie !

— Vous me l'avez sauvée, vous !... On est quitte.

— Non pas ! repartit gravement Roland, ému de ce dévouement et de cette simplicité. Ma dette reste entière. Mais ce sera pour plus tard. »

Déjà la « frégate », démontée et empaquetée, était hissée sur les bâts. L'abri choisi par Le Penven fut rallié. C'était au fond d'une anfractuosité rocheuse, dont les parois surplombantes masquaient à l'extérieur les reflets du foyer allumé. Le riz était préparé, et un chevreuil capturé grésillait devant les braises.

Après un repas auquel chacun fit honneur, et le Parigot plus royalement que personne, le brave garçon bourra sa pipe de tabac frais rapporté de son expédition et en narra les péripéties.

« Donc, commença-t-il, M. Roland se faisait du mauvais sang, hier, quand il dut renoncer à pénétrer dans Long-Tchéou, pour s'informer de ce qui se passe ailleurs qu'ici, où, il faut bien le dire, ça manque de transparents lumineux et de salles de dépêches pour renseigner le pauvre monde. Alors, je me dis que si on ne pouvait aller en bande à ce Long-Tchéou de malheur, un gars bien camouflé et dégourdi saurait peut-être s'y glisser sans casse, en dépit de MM. les Pavillons noirs ou jaunes. Ce qui vous explique la peinture de ma peau, mon chignon et ma robe d'Annamite, un peu courte à cette heure, car j'en ai déchiré le bas au retour pour mieux jouer des jambes. J'avais mon idée au départ, et c'est pourquoi je me suis mis

à l'arrière-garde. À l'entrée des rizières, je vous ai faussé compagnie, pour voir si celles qui longent le Tso-Kiang étaient plus praticables. Je ne crois pas qu'il y ait grande préférence à faire entre les deux ; en tout cas, j'ai pataugé pour ma part. Enfin je suis arrivé en vue du patelin, et j'y suis entré tranquillement, comme un bon Annamite qui va à ses affaires sans se soucier de celles des autres. Tout de même j'évitais de me faire regarder sous le nez ou d'entrer en conversation avec les naturels, dont le baragouin m'est moins familier que l'argot de Pantin. J'allais donc, l'œil aux aguets, furetant par les rues pour dénicher la plaque du consulat, quand j'avisai une croix au-dessus d'une porte. La maison d'un curé, me dis-je, voilà mon affaire ; le digne homme me renseignera aussi bien que ce diable de consul que je ne peux pas dénicher… Et de fait je l'aurais cherché longtemps, car il a décampé sitôt les Japonais débarqués en Indo-Chine. Le curé, lui, est resté.

« J'entrai donc tranquillement comme chez moi, et je ne fus pas long à me trouver en face du chapelain… Un drôle de curé, habillé en Chinois, mais qui au moins n'avait pas une tête jaune de magot et qui, en place de queue, portait une tonsure.

« À ma vue, il prit un air tout ahuri. Malgré le badigeon de ma peau, il ne me trouvait pas une binette d'indigène. Tout de go, je lui ai expliqué que j'étais un troupier français déguisé, venu en reconnaissance.

« Le digne homme a levé des bras, comme s'il criait miséricorde.

« — Quelle témérité, mon fils ! Si vous étiez pris ici, quelle mort subiriez-vous ! »

« Je lui répondis :

« — Tiens ! vous y êtes bien, vous ! »

« Il eut un sourire, qui m'est resté dans les yeux, pour me dire :

« — Oh ! moi, c'est mon devoir de prêtre d'être prêt à mourir pour le bon Dieu. »

« Je ne voulus pas être en reste et répliquai :

« — Et moi, soldat, pour la patrie ! »

« II me prit alors les mains et me les serra.

« — Bon ! vous êtes bien gentil, monsieur le curé ; mais je n'ai pas le temps de bavarder. Je suis venu quérir des nouvelles sur ce qui se passe dans le monde. Tâchez de me dire ça en cinq sec, que je m'esbigne pour rejoindre les miens. »

« II m'apprit alors ce que je vous ai rapporté, et, l'ayant bien remercié, je lui tirai ma révérence. Il voulait me garder caché jusqu'à la nuit. Mais alors comment vous aurais-je retrouvés ? Même qu'il était déjà tard et que je n'avais qu'à allonger mes guiboles. J'acceptai un coup à boire, puis me voilà parti. J'allais bon pas, quand je tombe tout à coup sur des particuliers de mauvaise mine qui m'interpellent dans leur baragouin. Je fais la sourde oreille. Merci, les gars ! nous ne causons pas la même langue, et je ne tiens pas à me faire raser par vos coupe-coupe. Je file donc plus vite. Ils me font signe de m'arrêter ! Moi j'oblique et me jette dans une rizière. Des balles sifflent, mais trop haut… Ils ne savent pas tirer… Toutefois je prends ma course avec mes diables aux trousses.

À ma vue, il prit un air tout ahuri.

« Ils courent, ils ne tireront plus, me dis-je, et quand à me rattraper, ils ne savent pas qu'ils ont devant eux un lapin qui s'est classé troisième dans le Marathon. Donc, y a du bon !

« J'allais d'une allure soutenue, comptant bien les semer en route. Par malheur, je n'y voyais plus guère et courais un peu au hasard. Mes sacripants s'étaient égaillés avec l'espoir de me repincer au demi-cercle. Pour comble de guigne, je bute sur un pieu de bambou qui m'écorche le pied. Du coup je commence à reperdre du terrain. Je ne voyais plus rien ; mais j'entendais les autres venir derrière moi, et j'enrageais à la pensée que j'avais les nouvelles et que je ne pourrais pas les rapporter à M. Roland. Je m'en voulais de ma maladresse, qui allait lui faire perdre le bénéfice de ma promenade. Mais un bruit soudain me fait lever le nez ; j'aperçois une grosse lumière virant dans le ciel. Du coup je me dis :

« C'est l'oiseau de M. Roland ! » et je crie de tous mes poumons :

« — À moi ! »

« Mais je secouai déjà la tête ; il ne pouvait pas s'arrêter pour me prendre avec lui ; comment serait-il reparti ensuite ?... Cependant j'entendais son vol se rapprocher, près, toujours plus près, puis la voix qui me jetait :

« — Attention, Troussequin ! Aux cordes, et tiens-toi bien ! »

« Je compris qu'il traînait une remorque et haussai les bras. Mais je manquai mon coup... Alors je le vis retourner en arrière et recommencer la manœuvre. Ces diables de cordes se tordaient dans l'air comme des serpents ; l'une d'elles, par veine, s'enroula à mon poignet. J'eus vite fait de la harponner de l'autre main, et je me sentis partir dans l'air. Comme aussitôt la lumière s'éteignit, je me mis à rire en m'imaginant la tête de mes chasseurs qui me voyaient, — ou plutôt ne me voyaient pas, — enlevé à leur barbe quand ils croyaient déjà me tenir. En quelques brasses je grimpai jusqu'à la nacelle ; un rétablissement m'y logea, mais je crus bien alors que j'allais faire basculer la mécanique. Seulement M. Roland avait l'œil

à la chose, et il remit son oiseau d'aplomb… Et nous voilà tous les deux !… Tout de même, pour mes débuts en aéroplane, l'aventure n'est pas ordinaire ! »

Il se faisait tard. Après avoir félicité Troussequin de l'heureuse issue finale de son odyssée, avec un regard de profonde reconnaissance du péril auquel le vaillant soldat s'était exposé pour calmer ses inquiétudes, Salbris déclara :

« Ne juges-tu pas, Hervé, qu'il serait prudent de nous mettre en route dès l'aube, dans le cas où les pour suivants de Gilles s'obstineraient à leur chasse ? Puis, il est bon de nous hâter, avant que soit dénoncée dans la région la présence de ma frégate. »

Le Penven répliqua :

« Trop de prudence ne peut nuire. Toutefois, rassuretoi. Je ne pense pas que les Chinois de Long-Tchéou aient vu, dans ton intervention, celle d'un homme. L'apparition de ton météore, l'enlèvement de celui qu'ils traquaient ont dû paraître, à leur esprit superstitieux et ignorant de la science nouvelle, un prodige surnaturel, une manifestation des dieux ou des esprits. Pour la première fois, à travers la nuit, s'est montré à leurs yeux un monstre volant, aux souffles rauques, dardant une insoutenable lumière. Mais agissons comme si leurs soupçons étaient éveillés. Nous partirons donc dès la première lueur du matin.

— Et nous marcherons plus au frais, conclut le Parigot. Mais si le réveil est avancé, m'est avis de ne pas tarder davantage à sonner l'extinction des feux. Je pioncerai de bon cœur. »

XI

DANS LA JUNGLE

La petite troupe s'était échelonnée sous le commandement militaire de Le Penven. Ce jour-là, son ordonnance marchait en pointe avancée, escorté de deux éclaireurs. Le convoi suivait ; Laï-Tou et ses fils, spécialement chargés de la surveillance des mulets et appuyés, d'ailleurs, par Salbris et le gros de la troupe. Quant à lui, il s'était réservé l'arrière, plus menacé si l'aventure de la veille avait des suites. Deux tireurs choisis l'accompagnaient.

La piste suivie se tordait au flanc abrupt de la vallée, s'élevant pour replonger parfois en des marécages produits par les débordements des petits torrents qui dévalaient vers le ravin principal. De hautes broussailles emmêlées de lianes, des touffes épaisses de bambous, obstruaient souvent le chemin qu'il fallait ouvrir à larges coups de coupe-coupe. Ailleurs c'étaient des ponceaux de fascines à jeter sur les cloaques pour le passage des mulets. Plus haut, les montagnes dressaient leurs flancs dénudés, lisses, inaccessibles.

Dix kilomètres seulement avaient été franchis quand Hervé donna le signal d'une halte nécessaire, pour procurer à la troupe la réfection d'un repos et d'un repas. Les reliefs du chevreuil et quelques biscuits en firent les frais. Puis la montée recommença.

Ils cheminaient alors dans une forêt obscure, fourrée, semée d'embûches. Elle se continuait interminablement, et la nuit approcha sans que l'on eût connaissance de la lisière. Une clairière assez vaste s'offrit. Le Penven décida d'y établir le bivouac.

Les réflecteurs à acétylène furent suspendus à des potences de bambous, pour écarter, l'invasion redoutable des fauves que devait attirer l'odeur humaine. À plus d'une reprise, durant la nuit, le

rauque et guttural miaulement du tigre troubla les partisans dans leur sommeil. La carabine approvisionnée, deux sentinelles veillaient. À tour de rôle, les trois Européens s'occupaient de leur relève et de leur surveillance. De lointains coups de feu, vers 2 heures du matin, traversèrent les ténèbres. Ils révélaient la présence de bandes armées, campées aussi dans ces parages, et qui, sans doute, repoussaient la visite du tigre dont la petite troupe avait entendu les kop, kop menaçants.

Aussi, le matin, avant d'ordonner le départ, Le Penven poussa-t-il en avant des éclaireurs pour reconnaître si la voie à suivre était libre. Puis, sous les armes, l'expédition attendit, anxieuse.

De longues minutes s'usèrent. Enfin Troussequin, parti en patrouille, reparut. Une bande de pirates descendait et semblait, d'après sa direction, devoir traverser la clairière. Déjà Hervé avait fait disparaître, autant que possible, les traces du campement. Il résolut de ne pas s'exposer à une rencontre dangereuse et fit gravir à sa troupe un versant ardu, mais accessible. Après une demi-heure d'escalade, elle déboucha sur un petit plateau dénudé, au fond duquel la forêt dressait de nouveau sa palissade.

Le capitaine laissa un homme en observation sur la crête franchie et, rapidement, porta tout son monde derrière la lisière apparue. Il le posta là où, en cas d'attaque, se déploierait devant lui un champ de tir lisse d'obstacles, qu'un assaillant ne pourrait franchir sans subir d'effroyables pertes.

Àpeine ces dispositions étaient-elles prises, qu'au-dessous d'eux de furieuses clameurs éclatèrent. Malgré les précautions du capitaine, les traces de son campement n'avaient pu échapper à la subtilité des pirates. Mais, espéra Hervé, ne pouvaient-ils les croire

celles d'un autre parti de leurs congénères ?... Ou bien allaient-ils aussi relever les indices de la retraite et monter à l'assaut ?

Certes, ils seraient reçus par une fusillade meurtrière. Toutefois, malgré son désir de leur infliger une leçon sanglante, le capitaine songeait qu'il n'était pas là pour combattre, ni même pour vaincre ; que sa mission était d'arriver à Cao-Bang, et que le meilleur moyen d'y parvenir était de passer insoupçonné.

Il se décida donc à chercher une ligne de retraite. De nouveaux patrouilleurs se glissèrent dans la jungle. Roland Salbris, trépidant d'impatience, contemplait fiévreusement la ligne des crêtes d'où il devait s'élancer sur Cao-Bang. Elles se dressaient à deux ou trois lieues et ne le dominaient plus que d'une centaine de mètres d'altitude. Du plateau dénudé étalé devant lui, il pourrait prendre son essor pour les franchir et atteindre son but. Mais il se souvenait de l'engagement pris envers son ami et ne se croyait pas le droit d'abandonner les siens dans la phase critique qu'ils traversaient.

LE CAMPEMENT DANS LA JUNGLE.

Les éclaireurs rentrèrent, porteurs d'une nouvelle source d'alarmes. Sur le seul sentier accessible aux mulets, une autre bande de pirates avait établi son repaire, à un carrefour qui commandait les voies d'accès vers les hauts plateaux et la frontière indo-chinoise. La petite troupe était bloquée, dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer sans être aux prises avec l'ennemi. Seuls, peut-être, les hommes eussent pu se frayer un passage par la forêt entre les deux rassemblements de pirates ; mais les obstacles étaient si rudes et si pressés, que tenter d'y faire passer les mulets chargés était de toute impossibilité.

Le Penven prit une décision immédiate :

« Écoute, dit-il à Hervé, les conditions présentes sont toutes différentes. Ce que je combattais naguère, je l'approuve aujourd'hui. Sans ta « frégate », l'entrée dans Cao-Bang est presque illusoire. Une unique résolution s'impose. Fais monter ton appareil et pars. Nous abandonnerons alors les mulets et continuerons notre route à travers bois. Si nous parvenons aux lignes françaises et que tu aies réussi, comme j'y compte, à les franchir, nous entrerons à notre tour, grâce au signal et au mot de passe convenus dont tu auras instruit nos amis. Allons ! agis sans tarder, et à la grâce de Dieu ! »

Il serra frénétiquement Salbris sur son cœur pour un adieu suprême, car l'espérance en lui était presque éteinte ; mais sa figure ne trahit pas sa foi défaillante.

Déjà Laï-Tou et ses deux fils étaient à l'œuvre. Bientôt l'aéroplane fut paré pour le départ. Le plein d'essence fut fait au réservoir ; n'allait-on pas être forcé d'abandonner le reste de l'approvisionnement, si difficilement obtenu ? Roland voulut serrer la main à tous ses compagnons et les réconforter d'un « au revoir » dont l'incertain poignait son âme.

Comme il allait monter sur son siège, Hervé se frappa le front.

« S'il te survenait une avarie, que tu tombasses !... Tu serais seul !...

— Ma foi ! dit Troussequin, mon pied n'est guère vaillant depuis son écorchure. Si M. Roland veut de moi ? Nous avons l'habitude de voler ensemble.

— Parfait ! s'écria le capitaine, prends cet écloppé, qui malgré cela n'est pas manchot et de plus homme de ressources. J'en serai heureux pour lui et plus rassuré pour toi.

— Venez, Troussequin ! dit Salbris, et à Dieu vat !... »

Le moteur ronflait. La « frégate » glissa sur le sol, s'envola légère. Comme elle dépassait le rebord du plateau, des coups de feu retentirent ; mais elle continua vers les cimes.

Le Penven respira. Tranquillisé quant à la décharge dirigée sur les aviateurs, il ne fut plus qu'au danger des siens.

« Dans la jungle, et chacun pour soi. Rendez-vous à ce col, là-haut, entre ces deux pitons. Jusqu'à demain soir nous nous attendrons les uns les autres. »

En un clin d'œil le plateau fut désert ; seuls les mulets demeurèrent abandonnés aux assaillants.

XII

LE FAUVE ET L'HOMME

Au sifflement des balles, Salbris avait énergiquement agi sur le gouvernail de profondeur et pris du large. La « frégate » ne semblait pas avoir souffert, bien que l'aviateur eût perçu le bruit d'un choc sur une pièce métallique. Lorsqu'il se fut assuré que son compagnon était comme lui sans blessure, il examina plus attentivement son appareil. Quelques trous sans importance dans la toile de ses ailes étaient le seul dommage qu'il constatât. D'où provenait alors le son métallique entendu ? Il se pencha au dehors, puis se détourna vers l'arrière. Alors il aperçut comme une pluie dans son sillage… Le réservoir à essence avait été atteint, et le précieux liquide s'écoulait par la déchirure de la balle.

Il eut un cri de désespoir :

« Notre pétrole fuit… Nous n'arriverons pas !… »

Déjà le Parigot avait arraché sa ceinture et d'un tampon s'efforçait d'aveugler le trou du métal. Effroyablement penché au dehors, les pieds arc-boutés au banc pour se maintenir, il y parvint enfin à peu près. Cependant la plaie suintait toujours, et la perte subie depuis l'accident ne laissait plus de combustible que pour quelques kilomètres.

« Allons toujours le plus loin possible, dit amèrement Salbris. Franchissons au moins les crêtes, et après nous chercherons un point accessible d'atterrissage. »

Roland se dirigea sur une coupure entre deux cimes, de façon à ménager le plus possible les gouttes d'essence qui pouvaient lui rester, au lieu de s'élever pour passer au-dessus des crêtes, manœuvre qui eût exigé une consommation plus considérable. Il atteignit le col, quand les détonations irrégulières de son moteur lui annoncèrent la panne imminente. La « frégate » baissa, s'abattit, toucha le sol… Grâce à l'adresse du pilote, cet abordage parmi un terrain inégal et semé de roches ne fut pas trop rude. Seule l'une des roues se faussa dans le choc… Mais qu'importait ! Sans combustible, le rôle de la pauvre « frégate » était terminé.

Anéanti, Salbris demeurait sur son siège. Déjà le Parigot avait sauté à terre.

« Allons ! monsieur Roland, dit-il, rien n'est perdu quand on est encore deux hommes debout et armés, qui ont du cœur au ventre. Vous verrez, on s'en tirera… On s'en tire toujours ! »

La crânerie du troupier réconforta un peu Salbris. Il eut l'amour-propre de ne pas se montrer moins brave dans l'adversité que son compagnon et le remercia d'un bon sourire.

« Y a du bon ! s'écria Gilles, vous voilà redevenu vous-même. Pour l'instant, il faut se grouiller. D'abord on va démonter l'oiseau, lui dénicher une bonne cachette, puis on s'ingéniera soit pour aller de l'avant ou mieux encore pour retrouver les camarades. »

Déjà il était à l'œuvre. Salbris s'étonnait de son adresse. Trousse-quin expliqua :

« Je n'ai pas les yeux dans ma poche. J'ai vu opérer les Chinois, et j'en ai fait mon profit. Maintenant je vais me mettre en quête d'un bon coin, où personne n'aura l'idée d'aller voir quand nous y aurons mis l'oiseau. »

Il revint bientôt. Parmi les éboulis rocheux, il avait découvert une caverne, à l'entrée étroite et facile à boucher par quelques blocs. Pièce à pièce, ils transportèrent la pauvre « frégate ». Puis ils roulèrent des roches contre l'issue et la murèrent ainsi aux deux tiers de sa hauteur.

Mais le travail avait exigé de longues heures et une dépense considérable de forces. Le jour baissait. Les deux compagnons résolurent de passer la nuit dans la grotte ; ils se hissèrent par-dessus le rempart qu'ils venaient d'édifier et se laissèrent couler dans cet insoupçonnable abri.

Si le sommeil ne tarda pas à clore les paupières du Parigot, recru des émotions et des fatigues aussi bien de la journée que de la veille, l'insomnie tint longtemps Salbris assis, l'âme en deuil, près de sa chère « frégate » aux ailes repliées, au cœur éteint, puisqu'il était impossible de lui infuser cette essence, véritable sang de sa vie, à défaut duquel ne pouvaient battre ses artères.

Le malheureux aviateur se rongeait les poings à la constatation de son impuissance subite, alors qu'il était si près du but, ce but qui

serait atteint à cette heure sans la fatale blessure de son réservoir… Et maintenant, quelle chance sérieuse lui restait-il de pénétrer dans Cao-Bang, dont l'isolaient d'abord les Japonais et les pirates, puis la surveillance même de ses défenseurs, qui ne laisseraient pas approcher de son enceinte les suspects ? Et Troussequin et lui en seraient forcément à leurs yeux, de même que tous ceux qui pouvaient venir de l'extérieur, puisque les assiégés ignoraient toute tentative faite pour les secourir, et qu'ils pouvaient encore moins soupçonner celle qui leur arrivait.

Et Jeanne ! sa Jeanne si proche qu'il ne reverrait pas !… Car c'eût été folie d'espérer sortir vivant du guêpier dans lequel le laissait le malencontreux projectile qui, tel un grain de sable dans un puissant engrenage, avait suffi à annihiler, au moment suprême, les longs efforts et les obstacles vaincus en vain pour venir expirer au pied du but… Jeanne ! en danger aussi, et dans quel danger ! Si elle tombait aux mains des pirates ? La barbarie raffinée des supplices chinois affolait pour elle son infortuné fiancé.

Enfin l'excès de ses tourments le terrassa, le plongea dans un sommeil d'anéantissement…

Une main lui secoua l'épaule, l'éveilla… La voix étouffée du Parigot souffla à son oreille :

« Écoutez ! »

« Notre pétrole fuit, nous n'arriverons pas ! »

Très nettement un bruit se percevait, à l'extérieur, de l'autre côté du rempart de roches amassées à l'orée de leur refuge. Il semblait que l'on tentât d'en ébranler les blocs ou de gravir leur éboulis oscillant. À mieux écouter, ils se convainquirent d'une ascension, lente,

lourde, prudente à assurer ses pas, à se défier d'un piège. Quelqu'un venait,... ils en étaient sûrs...

Tapis l'un contre l'autre, les deux Français se tassaient dans un retrait de la caverne, le coupe-coupe dans la main droite, la gauche crispée sur la crosse du revolver. Mais ils étaient convenus de ne se servir de cette dernière arme qu'en cas extrême, afin de ne pas dénoncer leur présence par les détonations.

Des pierres roulèrent dans l'intérieur. L'ennemi avait donc franchi le sommet du barrage et maintenant descendait vers eux. Ils demeurèrent, le souffle suspendu...

Soudain deux lueurs phosphorèrent dans les ténèbres, qui semblaient devenir moins denses.

« Le tigre ! » souffla Salbris.

Entre l'arcature de la grotte et le sommet de l'amas rocheux filtraient les premières pâleurs de l'aube. Le félin se détacha en silhouette sombre et puissante. Il avait fait halte, reniflant l'odeur humaine, comme défiant et indécis. Sans doute sa chasse nocturne lui avait fourni large provende, et la faim ne le poussait plus à la recherche de la proie. La barrière haussée devant l'entrée de son gîte coutumier l'avait mis en défiance ; aussi, avant de pénétrer plus avant dans la caverne, en scrutait-il les profondeurs afin d'en découvrir les pièges que lui dénonçait son flair.

Il se décida enfin et d'un élan toucha le sol de la grotte ; puis il se rassembla pour bondir de nouveau sur les audacieux qui avaient usurpé son repaire et que son regard venait de découvrir.

Deux éclairs d'acier jaillirent, et le fauve roula sur le sable, emportant les lames meurtrières tordues entre ses côtes et que ses griffes tentaient d'arracher. Un rugissement de fureur et de douleur

ébranla les sonorités de la caverne ; mais les terribles blessures, toutes mortelles qu'elles fussent, n'avaient pas instantanément tari les sources de la vie. Le tigre se releva, terrible, pour un suprême assaut.

Alors une double détonation éclata… Cette fois, le monstre oscilla, s'abattit, raidi dans une convulsion d'agonie. Les deux balles l'avaient frappé, l'une dans l'œil gauche, l'autre au fond même de sa gueule ouverte, et avait brisé les vertèbres près de leur soudure cervicale.

« Y a du bon ! s'exclama Troussequin en esquissant un pas de gigue autour du cadavre de l'animal.

— Oui ! répliqua Salbris, à moins que les coups de revolver, qui nous ont délivrés de cet ennemi, ne nous en attirent un autre plus redoutable.

— Bah ! répliqua Troussequin, pourquoi ne s'en tirerait-on pas encore ?… Nous n'avons toujours pas à nous plaindre jusqu'ici. »

Il s'était penché sur le fauve pour dégager les coupe-coupe ; puis il coupa une griffe des formidables pattes désormais impuissantes.

« Tenez !… cela fera une breloque pour M Jeanne ! »

Salbris ne put s'empêcher de sourire de cette insouciance, qui dénotait tant de sang-froid et de bravoure. Il prit la griffe et répondit :

« Dieu t'entende ! Si je puis lui donner ce souvenir, elle saura qu'il vient de toi et que tu n'as jamais désespéré aux heures les plus noires. »

Comme il parlait, un nouveau bruit d'escalade lui parvint du dehors.

« La femelle de notre gibier, sans doute, » murmura Gilles.

Un geste impérieux de Salbris lui ordonna le silence. Non, ce n'était plus la marche pesante et sûre du félin, mais un piétinement qui désagrégeait des fragments de la paroi de pierre et se hissait péniblement vers son faîte. Anxieux, les deux Français épiaient.

Enfin, dans la baie supérieure, maintenant éclairée par la lumière du grand jour, une tête se montra. Déjà le Parigot levait son arme.

Roland l'arrêta d'une main fébrile. Dans la face qui scrutait les profondeurs sombres de la caverne, il avait reconnu celle d'Hermann Hofer…

Àla suite du panache terrible dans lequel s'était fracassé son automobile, lors de l'éclatement des pneus déchirés par la scie passepartout enfouie dans la fondrière et de l'incendie qui en avait dévoré les débris, l'Allemand, par une chance infernale, s'était relevé sauf du matelas de boue dans lequel il avait été projeté. En hâte, il avait regagné Siun-Tchéou-Fou, ruminant des projets de vengeance, car la découverte des causes de son accident avait attisé sa haine. Grâce à un rescrit de hauts dignitaires célestes qui, secrètement, favorisaient l'espion dans ses agissements gallophobes, il obtint les facilités de continuer sa route par les moyens les plus rapides jusqu'à Nan-Ning-Fou. Là, le chemin de fer, bien qu'ayant suspendu son exploitation depuis que le pays troublé ne permettait plus d'assurer la sécurité des transports, dut, sur la réquisition du mandarin, mettre une locomotive à la disposition de l'Allemand, qui gagna ainsi Long-Tchéou. Au delà, la voie était occupée par les Japonais.

Tandis que, dans cette ville, il recherchait les traces de ceux qu'il poursuivait, il apprit la chasse donnée vainement à un pseudo-An-

namite qui avait été enlevé, sous les yeux des Chinois, par un monstre volant, tel un dragon vomissant du feu. Il reconnut sans peine, dans cette image, l'aéroplane du Français maudit et embaucha une bande pour se jeter de nouveau sur la piste retrouvée.

Il gagna d'abord la place où les chasseurs avaient vu leur proie disparaître dans les airs, et ne douta pas que l'expédition ne se fût dirigée vers la frontière par le ravin qui se détache du col, d'où elle pouvait redescendre presque directement sur Cao-Bang. Parvenu à ce point, aucun indice ne fut relevé du récent passage d'une troupe. Il rétrograda donc et trouva l'emplacement du bivouac, malgré les précautions prises par Hervé. Ses hommes eurent vite découvert la piste de la retraite, aux empreintes des mulets. L'Allemand les lança alors à la poursuite. Tout à coup, le bruit du moteur lui parvint il ordonna une salve sur l'oiseau monstrueux qui émergeait du plateau, et ce fut sa balle funeste qui creva le réservoir de la « frégate ». Sa jumelle lui permit de constater la blessure à la pluie que semait l'aéroplane dans son sillage. Sans attendre les siens, il se précipita dans la direction de la catastrophe prochaine qui lui livrerait ses ennemis, brisés par la chute sur ce sol tourmenté.

Ainsi il avait relevé la place de l'atterrissage. Surpris de ne pas trouver les épaves de l'appareil, il se mit en quête. La nuit le surprit, seul, dans ces parages. Il chercha refuge dans la fourche d'un manguier énorme. Au matin, le tigre passa sous lui et se dirigea vers son habituel refuge. C'est alors que les coups de revolver, tirés quelques instants plus tard sur le fauve, lui révélèrent la retraite des aviateurs.

Bien qu'il fût seul, il se résolut à ne pas laisser échapper sa proie. Il supposait d'ailleurs ses ennemis mal en point à la suite de leur chute et incapables d'une résistance sérieuse. Peut-être même le tigre lui aurait-il épargné une partie de la besogne.

Il s'avança donc, mais prudemment, de façon à être en garde aussi bien contre la bête que contre les hommes, et, avant de franchir le sommet du talus, tenta d'habituer ses yeux aux ténèbres de la caverne.

« Ne bouge pas, avait soufflé Salbris au Parigot ; il me le faut vivant ! »

Les regards de l'Allemand fouillaient les profondeurs de la grotte. Il ne distinguait rien. Il jeta quelques pierres pour s'assurer si le tigre n'était pas aux aguets, prêt à bondir sur la nouvelle proie offerte. Rien ne bougea. Il en conclut l'animal mortellement blessé, mais après avoir mis ses adversaires dans l'impuissance de l'achever, et alors se décida à descendre. Mais la paroi presque verticale l'obligea à lui faire face pour engager à tâtons les pieds dans les interstices, tandis que ses mains s'accrochaient aux aspérités. Deux ou trois fois il s'interrompit pour regarder sous lui et écouter. Il ne vit rien. Cependant Salbris et Troussequin rampaient vers le bas du talus, n'avançant que lorsque Hermann ne pouvait distinguer le faible bruit de leur marche de celui que lui-même éveillait dans sa descente. Quand il s'arrêtait, les Français se collaient à la muraille, anxieux d'être découverts. Ils arrivèrent enfin contre les roches.

Comme l'Allemand touchait le sol, deux bras de fer l'étreignirent. Avant que sa bouche pût proférer un cri, un épais bâillon lui enveloppait la tête. En même temps la pointe acérée d'une arme se posait sur sa poitrine et le froid d'un canon de revolver sur sa tempe.

Dans un désarroi, il s'abandonna. En un clin d'œil il gisait à terre, ligoté, réduit à la plus complète impuissance. Des mains le fouillèrent, expertes, sondant les doublures. Avec rage, Hofer sentit passer aux mains de ses vainqueurs ses papiers secrets et le fameux

rescrit signé du plus haut dignitaire de l'empire, connu pour ses sentiments xénophobes, et grâce auquel toutes difficultés s'aplanissaient devant lui.

Salbris se pencha sur son prisonnier.

« Je vais écarter votre bâillon pour que vous me puissiez répondre ; mais au moindre appel vous êtes mort. »

Il desserra l'étoffe et interrogea :

« Où sont vos hommes ? »

L'Allemand garda le silence.

Sur un signe de Roland, Troussequin appuya sur le coupe-coupe, dont la lame entama la chair… Le captif alors avoua :

« Je ne sais au juste. J'ai pris les devants quand, hier, j'ai vu baisser votre appareil.

— Mais vous leur avez fixé un rendez-vous ?

— Oui.

— Où cela ?

— À Thuy-Can, à deux ou trois milles d'ici. »

Tout en questionnant son prisonnier, Roland parcourait les papiers saisis.

« Vous êtes le lieutenant Albrecht von Sonberg, de l'armée prussienne, en mission sous le nom d'Hermann Hofer. Prenez-vous l'engagement, sur l'honneur, dans le cas où je vous laisserais la vie sauve, de vous retirer avec votre bande, et de vous abstenir de tout acte, de tout propos, de toutes manœuvres à mon égard et à celui des armes françaises ? »

L'Allemand ne répondit pas.

« Nous tenons votre vie entre nos mains, menaça Salbris.

— Un soldat ne craint pas la mort, riposta fièrement von Sonberg ; et si je meurs, vous n'échapperez pas non plus au sort qui vous attend.

— Peut-être ! répliqua Roland. Il n'est pas certain que les bandits à votre solde découvrent notre retraite, et, las de vous attendre, ils se retireront. Quant à nous, une fois hors d'ici, nous possédons le sauf-conduit chinois qui vous servait de sauvegarde. Vous disparu, il peut nous protéger à notre tour. »

Les traits de l'espion se crispèrent de dépit. Son adversaire disait vrai. Sa bande, recrutée à Long-Tchéou, au moyen de réguliers chinois mis à sa disposition par le mandarin, n'oserait agir contre un homme porteur d'un écrit qui le rendait inviolable.

« Qu'importe ! se défendit-il encore, je n'aurai pas failli à mon devoir.

— Quel devoir, se récria Salbris, vous contraint à empêcher l'entrée à Cao-Bang d'un homme qui n'y veut être que pour protéger sa fiancée ? »

Une émotion transparut sur les traits du prisonnier.

« Vous dites ? questionna-t-il à son tour anxieusement.

— Que la fille du colonel Sauzède, enfermée avec son père dans la ville assiégée, est ma fiancée et que je veux la rejoindre pour la défendre et l'empêcher de tomber vivante aux mains des pirates…

— Moi aussi j'ai une fiancée qui m'attend et ne me reverra pas, murmura Albrecht von Sonberg.

— Hé bien ! s'exclama Salbris dans une inspiration subite, il ne sera pas dit que, moi, j'aurai privé une jeune fille de celui qu'elle aime, dussé-je être victime de mon acte. Allez, monsieur ! vous êtes libre, sans conditions. »

Déjà il avait coupé les liens qui garrottaient l'espion. Celui-ci se leva, puis salua militairement.

« Je vous suivais pour m'emparer de votre aéroplane, vous empêcher de procurer aux assiégés français ce merveilleux élément de reconnaissance et de communication avec l'extérieur et pour en doter définitivement notre armée, déclara-t-il ; mais je ne puis supporter l'idée que l'Allemagne soit, en ma personne, vaincue en générosité par la France. Vous aussi, monsieur, vous êtes libre et n'avez plus rien à craindre de moi ni de ma troupe. Ayant deux heures les abords de ce lieu seront évacués et votre route dégagée.

— Allez ! dit Salbris, je crois en votre parole. »

L'Allemand salua de nouveau militairement, fit un demi-tour de parade, escalada les roches et disparut.

Troussequin se grattait la tête.

« Vous avez foi en ce coco ? dit-il enfin.

— Oui, dit Roland. Et d'ailleurs c'est notre seule chance de salut que j'ai jouée. Lui mort, nous restions toujours dans la souricière. Mais je crois en la parole de cet homme, car il n'a pas été lâche devant la mort.

— M'est avis quand même de nous chercher un autre abri, insista le Parigot.

— Si tu veux, condescendit en souriant Salbris, mais sans trop nous écarter. Peut-être pourrons-nous rallier quelqu'un des nôtres

en surveillant le col, chemin naturel pour passer de la vallée du Kou-Youn dans celle du Bang-Giang. »

Après un dernier regard à sa « frégate » abandonnée, Roland se hissa, à la suite du soldat, hors de la caverne, et tous deux se mirent à la recherche d'un observatoire qui leur permît de voir sans s'exposer eux-mêmes aux vues.

Le manguier qui avait servi au faux Hermann Hofer les reçut à son tour dans sa ramure touffue.

Les fruits de l'arbre leur procurèrent un repas que réclamait leur estomac à jeun, puis ils se postèrent chacun dans une fourche des branches, l'œil aux aguets.

Soudain un pas furtif froissa les herbes, une tête s'entrevit dans l'écartement de la brousse… Le Prussien se serait-il parjuré ? Mais un cri joyeux jaillit alors de la bouche de Roland, en même temps qu'il se laissait glisser à terre.

« O-Taï-Binh !

— Oh ! s'exclama le Chinois, je vous retrouve…, et juste là où nous a donné rendez-vous le capitaine. »

Et d'autres bientôt, un à un, surgirent. Hervé enfin parut. La petite troupe, quelques heures disséminée à l'aventure, était de nouveau réunie.

« Le tigre ! » souffla Salbris.

XIII

RÉQUISITION CHEZ L'ENNEMI

Après les expansions de leur joie en se retrouvant tous saufs, les deux amis se confièrent les péripéties des heures de leur séparation. Le Penven ignorait l'accident de la « frégate » et espérait les aviateurs entrés dans Cao-Bang. Il connut ensuite les détails de la rencontre avec l'Allemand.

« Jusqu'ici il a tenu parole, déclara-t-il. J'ai vu sa bande redescendre vers le bas Kou-Youn. »

L'avarie subie par l'aéroplane lui fut d'un souci plus obsédant.

« Nous ne pouvons guère espérer traverser les lignes françaises tant que tu ne nous auras pas précédés pour nous les ouvrir. Nous serions pris entre deux feux. Il est donc indispensable de nous ingénier pour nous procurer l'essence nécessaire à ton nouveau vol. Avec Laï-Tou et l'un de ses fils, tu vas rester à réparer ton réservoir, et avec les autres je me mets en campagne pour te procurer ton viatique.

— Où et comment ? s'étonna Salbris… Tu crois pouvoir me trouver de l'essence ?… Oh ! ce serait trop beau ! ajouta-t-il, déjà transporté d'espérance.

— Nous sommes très rapprochés de l'extrême droite japonaise, expliqua Le Penven. L'ennemi possède un dirigeable que, du haut des crêtes, j'ai vu manœuvrer, et bien mieux atterrir. Son parc est justement à cette aile droite, bien choisie ; car les contreforts montagneux mettent l'aéronat à couvert des coups de vent. Ce dirigeable ne marche pas sans un approvisionnement de pétrole. C'est là qu'il faut donc aller chercher le tien.

— Mais pour parvenir jusque-là ?

— J'ai mon idée. Laisse-moi agir à ma guise.

— Soit ! dit Roland ; mais Laï-Tou restera avec ses Lis, et moi, cette fois, je marche avec toi.

— Non ! déclara Hervé. Seul, tu connais le pilotage de ton aéroplane, et ta sécurité assure le salut général. Tu n'as donc pas le droit de t'exposer actuellement. D'ailleurs, ne t'inquiète pas à notre sujet. Notre coup de main sera facilité par le fait que les Japonais, maîtres du pays, ne doivent que sommairement garder leurs derrières où sont parqués les convois. J'espère donc arriver à mes fins aisément, peut-être même sans coup férir… Passe-moi seulement le sauf-conduit et les papiers de l'Allemand. Bien qu'il me répugne de me donner pour un de ces gens-là, cela peut me servir dans un de ces cas où nécessité fait loi ! »

Il se tourna vers la troupe.

« Vous autres, repos jusqu'à 3 heures, pour être alertes en vue d'une expédition qui peut durer toute la nuit. Notre salut à tous dépend de son succès. »

Et, payant d'exemple, il s'étendit sur le sol, où l'instant d'après il dormait de tout cœur.

Salbris avait immédiatement mené Laï-Tou et O-Taï-Binh à la caverne pour passer l'examen minutieux de la « frégate », réparer la roue faussée et aviser aux moyens d'assurer l'étanchéité du réservoir crevé.

Àl'heure dite, la petite expédition se mettait en marche et parvenait, aux approches du soir, en vue du camp japonais.

Hervé arrêta son monde et, avec Troussequin, opéra une reconnaissance des abords. Il étudia principalement le point le plus favorable pour pénétrer dans les lignes, aux environs des convois, et surtout le plus propre à lui assurer la retraite. La corne d'un bois

qui s'avançait à l'arrière du camp et touchait presque à un parc d'approvisionnements lui parut répondre le mieux à la réussite de sa fuite après le succès. Il donna l'ordre à son ordonnance d'occuper ce saillant avec tout son monde, une fois la nuit venue, d'attendre là son retour jusqu'à l'aube, et après de rallier Salbris. Résolu à ne pas exposer inutilement sa troupe à des pertes, sans être certain de les compenser par le succès, il se décidait à mettre à exécution un plan auquel il suffirait seul.

Par un long détour, il gagna un chemin et marcha vers une grand'garde nipponne, son mouchoir flottant, en guise de fanion, à l'extrémité d'un bambou.

Conduit au poste, il exhiba les papiers du lieutenant Albrecht von Sonberg. Mis en présence du major des avant-postes, il se présenta, en un allemand très correct, en sa qualité d'officier prussien et d'ami. Le Japon ne pouvait douter de la sympathie allemande à l'égard de ceux qui, à leur tour, humiliaient l'orgueil français.

Comme le commandant lui demandait s'il se présentait muni d'une mission officielle, le faux Albrecht dit que, parti d'Europe avant la guerre, il n'avait reçu l'ordre que de surveiller les agissements français du côté du Yunnan, mais que la marche victorieuse des Japonais l'avait décidé à franchir la frontière, dans le désir d'assister à la prise de Cao-Bang.

Vu l'heure tardive, le commandant lui déclara qu'il en référerait, le lendemain matin, auprès de l'autorité supérieure. En attendant, il l'invitait à passer la nuit dans un gourbi attenant au poste de police et, là, il l'informerait, dès qu'elle lui serait parvenue, de la décision prise au sujet de sa requête.

Le Penven se soumit, sans maugréer. Il s'informa seulement des moyens de prendre quelque nourriture. Le major le fit conduire à

une cantine par un homme de garde, qui reçut secrètement la consigne de surveiller ses actes.

Hervé ne parut pas s'en douter et, son repas pris, vint s'étendre sous une paillote qui lui fut désignée. Il grilla lentement quelques cigarettes achetées à la cantine, avec la volupté d'un fumeur privé depuis quelques jours de tabac. Puis il feignit de s'endormir, la face tournée contre la paroi.

Mais ses doigts écartaient les brindilles, et son regard épiait ce qui se passait à l'extérieur. La sentinelle devant les armes se promenait sans s'écarter de plus d'une trentaine de pas, à droite et à gauche, du poste et du gourbi contigu occupé par le faux officier prussien. Un feu éclairait longuement la zone qu'il fallait traverser en sortant de la paillote. En revanche, par derrière, la nuit était profonde.

Le Penven examina la contexture de son gîte. Il était bâti en bambous réunis par un clayonnage. Sans bruit, il fendit ce dernier avec son couteau, profitant, pour scier chaque brin, de l'éloignement rythmé de la sentinelle, dont il entendait tour à tour croître et s'affaiblir les pas. Vers le milieu de la nuit, le passage était préparé, s'ouvrant comme un volet dans la paroi.

Il se glissa au dehors, puis rampa dans la direction du parc et l'atteignit sans encombre. Là, il se faufila sous les voitures, à la recherche de celles qui pouvaient contenir le précieux liquide indispensable à ressuciter la « frégate ».

De temps à autre, quand il entendait s'éloigner le pas des factionnaires qui gardaient le convoi, il haussait lentement la tête pour inventorier les chargements des voitures. Il arriva ainsi, face à une masse oblongue, allongée sur le sol tel un mastodonte accroupi et qui projeta sur lui une ombre dense. À la lueur du ciel étoilé, il re-

connut avec joie le ballon dirigeable arrimé contre terre. Le pétrole cherché ne devait pas être loin.

Àce moment, la lune surgit sur l'horizon, inondant de clarté la campagne. Hervé s'aplatit sous un fourgon, maugréant contre l'astre intempestif. Mais, ô surprise ! là, devant lui, oubliés sans doute, deux bidons gisaient entre les roues. Il les soupesa, ils étaient pleins. À la lueur qu'à l'instant il venait de maudire, il lut sur leur flanc une marque américaine. C'était bien le liquide convoité.

Il le tenait… Ce n'était que le premier point. Le plus difficile restait à accomplir : l'exode avec son butin. Et comment faire sous la clarté lunaire ? Il regarda l'astre avec colère ; mais l'espoir lui revint, des nuées accouraient de l'horizon. Passeraient-elles devant cette lune de malheur ?

L'obscurité était plus que jamais indispensable au succès de son entreprise. Chargé des deux bidons, il ne pourrait plus ramper comme naguère ; il devrait s'avancer à peine courbé, et l'aisance de sa marche serait entravée.

Les yeux au ciel, il épiait la course des nuées. L'une d'elles enfin mordit sur le croissant, le masqua de son voile opaque. Par malheur, à ce moment la promenade de la sentinelle l'amenait juste vers le fourgon. Quand elle l'eut dépassé, par une déchirure, l'astre reparut, éblouissant.

Le Penven, toujours terré, frémissait d'impatience. Mais un autre nuage survint. L'instant lui parut propice : d'un pas allongé et étouffé, il se défila, courbé, usant autant que possible de l'ombre des fourgons. Comme il avait à longer un parc d'artillerie, des pas sonnèrent. Il n'eut que le temps de se tapir sous un affût.

Une patrouille passa, le frôlant presque. Hervé essuya la sueur qui perlait à son front et reprit sa marche furtive.

Il touchait à la lisière du camp. Au détour du dernier fourgon, dans sa hâte à se jeter à travers champs, il se heurta à un factionnaire. L'homme, d'abord surpris, voulut épauler. Son hésitation le perdit. Profitant de ce court répit, l'officier avait lâché ses deux bidons et saisi à la gorge l'infortunée sentinelle. Suffoquée sous la poigne nerveuse, elle se débattit et, dans ses gestes convulsifs, trouva la gâchette de son arme et fit partir le coup.

D'un geste brusque, Le Penven rejeta le soldat sur le sol, ressaisit son butin, et à corps perdu se lança vers la corne du bois où devaient l'attendre les siens.

Derrière lui le camp était en rumeur. Le poste, accouru au coup de feu de la sentinelle, la trouva râlante sur le sol. Hervé aurait eu le temps de gagner le refuge, si la lune, reparue au firmament, n'eut allongé démesurément l'ombre de sa silhouette fuyante. Une fusillade crépita. Autour de lui les ricochets sifflaient, écorchant la terre ; puis un choc brutal au bras l'avertit qu'il était touché… Il eut la force de reprendre dans sa main valide le bidon que l'autre ne pouvait plus soutenir, et continua à courir, mais d'une allure inégale, déséquilibré par le poids et affaibli par le sang qu'il perdait…

Bientôt il se crut à bout de forces et se désespérait de ne pouvoir au moins atteindre ses hommes pour leur remettre le précieux dépôt ; c'était là son unique souci. Il acceptait la mort, si elle tirait du péril son ami et les siens.

Cependant, au bruit de la mousqueterie, Gilles Troussequin s'était porté au ras de la lisière. Il vit le péril de son officier. Suivi de Pi-Tou-Laï, il s'élança à son secours ; ils l'atteignirent comme il tré-

buchait, prêt à tomber. Tous deux le soutinrent. Alors, d'une voix expirante, il jeta :

« Les bidons ! Sauvez-les ! »

Sur un signe du Parigot, le Chinois empoigna les deux récipients, tandis que Gilles épaulait contre lui son capitaine et le soutenait d'un bras passé sous les aisselles. À pas lents, ils rétrogradèrent sous la pluie des balles et parvinrent enfin à l'abri des bois, où les Japonais ne pouvaient, la nuit, se hasarder à les poursuivre.

Hervé défaillait. D'un examen rapide l'ordonnance reconnut que seule la perte de sang occasionnait cette faiblesse. La balle avait fait séton dans le bras sans intéresser aucun organe essentiel. Il banda fortement la plaie couverte d'une compresse d'eau fraîche, puis le capitaine fut étendu sur une civière improvisée avec des bambous et des lianes. Alors Troussequin donna l'ordre du départ, et la petite troupe reprit le chemin de la caverne, où l'attendait anxieusement Salbris.

La fraîcheur du matin ranima Hervé. À se voir porté par les siens, hors du pouvoir de l'ennemi, un sourire rayonna sur sa face pâlie. Près de lui, il vit son ordonnance, lui tendit sa main valide, en murmurant :

« Et les bidons ?…

— Nous les avons ! Soyez tranquille, mon capitaine… Votre blessure ne sera rien… Mais restez calme pour éviter la fièvre.

— Tu as raison, mon brave. Merci seulement et je me tais. Mais avant d'arriver, préviens-moi ; je veux être debout pour aborder Salbris. »

Le poste accourut au coup de feu de la sentinelle.

XIV

DUEL AÉRIEN

Le jour était venu. La petite troupe escaladait des rampes ardues, ralentie par le fardeau de la civière, dont de demi-heure en demi-heure les porteurs se relayaient. Heureusement, nulle rencontre ne troubla la marche. On approchait enfin. Effaré, un éclaireur se replia et vint annoncer au Parigot, qui remplaçait Hervé dans le commandement de l'expédition :

« La caverne est débloquée et vide.

— Tonnerre ! s'exclama Troussequin, qu'est-il arrivé ? » D'une course il prit les devants, sans prudence, mais Pi-Tou-Laï se lança à sa suite pour être prêt à lui porter secours. Ensemble ils arrivèrent devant la grotte. Les roches, naguère accumulées devant l'entrée, étaient rejetées sur les flancs ; dans l'intérieur, personne. L'aéroplane avait également disparu. Seul le cadavre du tigre, dépouillé de sa peau, exhalait une odeur nauséabonde.

Une angoisse étreignit le Parigot, partagée par le jeune Chinois, qui déjà pleurait son père… Soudain, de l'extérieur, un appel tomba vers eux :

« Par ici !… Sur le plateau !… »

Hâtivement, ils escaladèrent la pente en coupant au court, stimulés par la voix qui leur rendait l'espérance. En débouchant, ils se trouvèrent face à Salbris, Laï-Tou et O-Taï-Binh, debout près de l'aéroplane monté et prêt à prendre essor, tant la foi de Roland dans le succès de l'entreprise de son ami était complète.

Le Penven, malgré l'oubli de son ordonnance, de lui-même avait quitté son brancard. Il s'avança d'un effort, vint droit à Roland et

du geste lui désigna les deux bidons que portait l'homme auquel il donnait le bras.

« Bravo ! » cria Salbris.

Et, la main tendue vers la « frégate », il ajouta :

« Tu vois, j'y comptais ! »

Tout à coup sa voix baissa, altérée ; il avait vu le bras bandé de son ami.

« Tu es blessé ?...

— Une égratignure ! répondit vaillamment Hervé. Le principal est obtenu, j'ai réussi ! »

Mais Le Penven pâlissait. Roland le fit asseoir sur l'herbe, appuyé à un quartier de roche. Alors il examina la plaie. Heureusement la pharmacie portative incluse dans la nacelle de l'aéroplane contenait tous les ingrédients propres à un pansement antiseptique. Quelques minutes plus tard, ragaillardi par la fraîcheur des linges et des compresses, par l'absorption d'un bouillon concentré que rapidement Salbris avait fait délayer dans une tasse d'eau bouillante, Hervé s'excusa :

« Quelle femmelette je fais !... C'est assez me dorloter ; il faut que je m'occupe de nos hommes.

— Troussequin y a pourvu, répliqua Salbris, comme il le fera désormais ; car tu ne peux tenir campagne et je t'emmène avec moi.

— Non ! refusa le capitaine ; ma place reste à la tête de ma troupe. »

Roland secoua la tête.

« Mon ami, dans ton état tu ne peux être pour nos amis qu'un embarras et qu'un danger, et tu ne leur es plus absolument indispensable. Ton ordonnance a fait ses preuves, et tu peux, sans inquiétude, lui confier la mission de ramener les nôtres à Cao-Bang, où, je l'espère, nous serons dans une heure et où nous préviendrons de la prochaine arrivée de nos auxiliaires… En route donc ! Tout est paré !… »

Laï-Tou, dépourvu de moyens pour souder une pièce au réservoir endommagé, l'avait revêtu de la dépouille du tigre tendue sur le métal et assujettie par une double couture rabattue, ointe de la graisse du fauve et de la résine d'arbres aromatiques. L'étanchéité était désormais celle d'une outre. Sûr du résultat acquis, le Chinois avait transvasé les deux bidons dans le récipient et opéré l'allumage.

Hervé s'était rendu aux raisons de son ami ; il comprenait que, malgré son énergie, il pouvait devenir pour les siens une cause d'achoppement s'il restait à leur tête. Il appela donc son soldat et lui fit ses recommandations dernières. Triste de se séparer de son officier, mais en même temps fier de la mission qui lui était confiée, le Parigot étreignit nerveusement la main que lui tendit Hervé une fois installé dans la nacelle, au moment où Roland embraya son moteur.

La « frégate » prit son essor.

Une ivresse gagnait l'aviateur à la sentir souple, maniable, obéissante à son commandement. Elle filait, tel un pigeon voyageur en route vers son colombier, droit au but, sans s'écarter de l'angle de direction indiqué par le compas pour atteindre la ville assiégée. L'œil à sa jumelle, Hervé soudain tressaillit ; il venait de recon-

naître, flottant à l'horizon sur le sommet de la citadelle, le drapeau inviolé.

« Nos couleurs ! Roland ; là-bas, je les vois !

— Déploie notre flamme ! » répondit l'aviateur d'une voix palpitante.

Et le ruban tricolore se déroula, claquant fièrement dans le sillage aérien de la « frégate ».

Mais, quelques instants plus tard, la voix d'Hervé s'étrangla d'inquiétude.

« Sur la droite ! le dirigeable japonais… Il va nous couper la route ! »

Salbris sourit :

« Nous marchons mieux que lui et pourrions l'éviter ; mais mon oiseau veut faire sentir son bec à ce mastodonte. Nous allons en délivrer nos assiégés. Cherche dans la boîte à ta droite… Vois-tu des fusées ?

— Oui, deux ! répondit le capitaine.

— Nous allons monter au-dessus de lui ; il s'agit de l'atteindre avec une d'elles. Tiens-toi prêt et vise bien ! »

Sous l'impulsion du gouvernail de profondeur, l'aéroplane s'éleva, tel le faucon avant de fondre sur sa proie. Le dirigeable se délesta pour déjouer sa manœuvre ; mais la souplesse du flyer l'avait déjà amené au-dessus de son ennemi.

« Va ! » cria Salbris.

La fusée enflammée descendit rapide, mais rasa la masse sans l'atteindre.

« C'est à recommencer, déclara Salbris ; tant pis pour le remous de l'explosion, nous passerons plus près. Il ne nous reste qu'un projectile ; il faut qu'il porte.

— Mais, objecta le capitaine, nous y resterons… Et notre entrée à Cao-Bang est encore plus importante que la destruction de l'engin ennemi.

— Nous n'y resterons pas ! riposta l'aviateur. Je vais passer à toute vitesse, notre élan nous aura déjà emportés hors de la zone dangereuse quand l'aéronat sautera… Attention !… je repars. »

Penché au-dessus du bordage, Hervé tenait la fusée ; soudain il enflamma la mèche et la lâcha.

Àtoute vitesse fuyait l'aéroplane.

Une détonation effroyable retentit… Aussitôt une rafale de cyclone ébranla l'atmosphère. Bien que déjà éloignée, la « frégate » fut prise dans un remous et déséquilibrée. Salbris comptait sur le gauchissement facultatif de ses ailes pour assurer sa stabilité ; par malheur, celle sollicitée n'obéit pas à la commande du levier. L'appareil pencha ; la chute parut inévitable…

« Ah ! se révolta Salbris, serions-nous ensevelis dans notre victoire ! »

Avec un admirable sang-froid il avait coupé l'allumage. Grâce à sa surface de sustentation, l'appareil ne s'effondrait pas d'un bloc et, toute rapide qu'elle fût, sa chute s'atténuait. L'aviateur espéra un instant pouvoir se relever… Hélas !… il était trop tard : au moment

même où Salbris remettait le moteur en marche, la « frégate », contre la cime d'un arbre, brisait son aile.

Les branches ralentirent la descente et le sol détrempé amortit le choc. Le premier, le capitaine se dégagea sans autre mal que le contre-coup infligé à son bras blessé ; mais il aperçut son ami, projeté à quelques pas, inanimé, les yeux clos.

Une angoisse lui étreignit l'âme. Il se jeta à lui, sa main chercha le cœur. Il battait… Aucun membre ne semblait luxé… Le traumatisme seul avait dû produire la syncope…, à moins, hélas ! qu'elle ne fût due à des lésions internes.

Le Penven leva la tête et s'orienta… À un peu plus d'un kilomètre, se dressait l'enceinte de Cao-Bang… En temps normal, il se fût fait fort d'y porter son ami ; mais son bras blessé lui interdisait d'y songer. Il l'essaya pourtant et dut s'avouer vaincu. Quant à abandonner Roland pour se sauver seul, la pensée ne l'en effleura même pas… Mais un désespoir lui déchira l'âme… Ils échouaient au port !…

Une pensée adoucit sa douleur : tout au moins ils périraient vengés !… La destruction du dirigeable japonais et de son équipage était un premier holocauste assez cuisant pour que l'ennemi trouvât insuffisante comme revanche la mort de l'aviateur et de son compagnon, et celle-ci exigerait encore des victimes, celles que le capitaine abattrait avant de tomber, car il défendrait jusqu'au dernier souffle sa vie et celle de son ami.

Justement voici que du rideau de bambous, là-bas, émergeait une troupe, fusil haut, se ruant vers le lieu de l'accident. Fièrement, Hervé arracha de l'épave de la « frégate » la flamme tricolore et l'exhaussa au-dessus de sa tête. Il se ferait tuer à l'ombre du drapeau !

Couché à plat ventre, il prit à la ceinture de Salbris le revolver inutilisé. Avec le sien, il avait douze balles qu'il ne tirerait qu'à coup sûr… Ah ! il se ferait, ainsi qu'à son ami, une belle escorte funéraire !…

Les assaillants approchaient d'une course précipitée. Encore quelques pas, ils seraient sur lui. Il se souleva sur le coude pour ajuster ; mais son doigt, qui déjà pressait la gâchette, la lâcha soudain… Les hommes, devant lui, avaient des faces blanches, ils portaient la vareuse bleue de notre infanterie coloniale…, ils étaient des Français !…

Hervé eut un cri d'enthousiaste délire. D'un sursaut il fut debout, agitant sa flamme aux trois couleurs… Un lieutenant se jeta à lui.

« Le capitaine Le Penven !…

— Boisonfort !… Vous, mon ami !… Ah ! que je vous embrasse ! »

Les deux officiers s'étreignirent ; mais aussitôt le lieutenant déclara :

« Il nous faut battre promptement en retraite, sans quoi nous ne tarderions pas à avoir les Japonais sur le dos. Et ils doivent avoir une rude dent contre vous à la suite de votre récent exploit.

— Et mon ami Roland Salbris, le conducteur de l'aéroplane, le fiancé de M Sauzède, qui venait à son secours, comment le transporter ?

— Mes hommes ont improvisé un brancard. Voyez, votre compagnon y est déjà installé. En route, donc. »

Quelques projectiles sifflaient sur les têtes. Toutefois la retraite s'exécutait sans hâte, par échelons successifs. Boisonfort atteignit de la sorte un ressaut de terrain derrière lequel il prit position. Là,

flanqué par le feu des remparts, il pouvait arrêter le mouvement de l'ennemi, sans crainte d'être abordé, car les Japonais ne se jetteraient pas dans la tenaille à double face meurtrière.

Alors, tout en surveillant le terrain, il expliqua son heureuse intervention au capitaine Le Penven, qu'il avait connu lorsque, tous deux lieutenants, l'un d'infanterie, l'autre d'artillerie coloniale, ils tenaient ensemble garnison à Brest.

Les branches ralentirent la descente.

« J'étais en reconnaissance, dit Boisonfort, et je venais de me poster à l'abri d'un bouquet de bambous pour épier la randonnée de l'aéronat japonais et saluer d'un feu à répétition son passage, lorsque j'aperçus comme un énorme oiseau de proie fondre de l'horizon. Ma jumelle me fit vite distinguer un aéroplane, et mon cœur soudain se gonfla d'émotion en voyant se dérouler derrière lui la flamme tricolore… Puis une angoisse me vint : qu'allait-il advenir de la rencontre du colosse et du pygmée aériens ?… Ah ! quelle joie ! vous preniez le dessus du dirigeable et votre fusée rayait l'air de son sillon lumineux… L'insuccès premier me dépita ; mais votre intrépidité m'émerveilla ; d'un retour circulaire vous reveniez à la charge, et de nouveau, de votre nacelle, un trait de feu descendit… Ce fut effarant. Une flamme énorme remplit le ciel, le mastodonte avait disparu, anéanti… Mais, hélas ! malgré la vitesse vertigineuse de votre fuite, les remous de l'explosion refluèrent jusqu'à vous. En même temps que je percevais le vacarme de la déflagration de l'aéronat, je vous vis chavirer à demi, tomber rapidement malgré vos sursauts pour reprendre l'équilibre, mais qui rendait la chute moins brutale. Avec un reste d'espoir de vous porter un secours efficace, de soustraire au moins votre agonie ou vos corps à l'ennemi, je me dressai pour enlever mes hommes que je trouvai tous debout, frémissant, le jarret tendu pour courir à vous… Et nous sommes arrivés à temps ;

nous avons soustrait votre ami blessé et vous, qui ne vouliez pas le quitter, à la capture des Japonais.

— Ils n'auraient eu que nos cadavres, répliqua Le Penven. Peu s'en est fallu même que vous n'essuyiez le feu de mes deux revolvers. En me voyant charger sur le flanc, je vous prenais d'abord pour l'ennemi. Je ne pouvais penser trouver un détachement de la garnison assiégée en rase campagne… Dieu merci ! c'étaient des frères d'armes qui me venaient. »

De nouveau sa main cherchait celle du lieutenant pour mettre dans son étreinte une éloquence que les mots ne parvenaient pas à exprimer.

« Mais, reprit-il, pourquoi nous attardons-nous ici ? »

Àce moment, Salbris ouvrit les yeux.

« Où suis-je ? murmura-t-il.

— Avec les soldats de Cao-Bang, répondit Hervé, qui n'avait pas quitté la civière où gisait son ami… Sois heureux ! Nous avons réussi !

— Réussi ! s'exclama Roland en se redressant. Oh ! aide-moi ! je veux entrer debout dans la ville. »

Au bras valide d'Hervé, il fit quelques pas, vacillants d'abord, bientôt raffermis. Aucun organe n'avait souffert ; seule la tête demeurait lourde de la commotion subie.

« Et ma pauvre « frégate » ? demanda-t-il.

— Restée au champ d'honneur, avoua Le Penven ; mais j'en rapporte le pavillon. »

Et fièrement il tendit à son ami la flamme tricolore sauvée du naufrage.

Mais Boisonfort intervenait :

« Que dites-vous, mon capitaine ?… Pensiez-vous donc que nous allions laisser à l'ennemi, en trophée, l'héroïque oiseau qui vient d'anéantir leur dirigeable ? Voyez ce groupe qui revient vers nous et dont, de ce point, nous protégeons la retraite : c'est l'équipe que j'ai laissée pour démonter la glorieuse épave et nous en rapporter les restes.

— Ah ! merci ! s'exclama Roland, pour vous qui y avez songé, pour les braves qui ont osé ce périlleux sauvetage. »

Salbris se trouva face au colonel, qui, en le reconnaissant, lui ouvrit les bras.

Boisonfort se retourna vers Hervé.

« C'est l'explication que vous me demandiez il y a un instant, mon capitaine. Vous le voyez, les Japonais qui, d'abord, avaient cru venir à la curée de votre oiseau mort, hésitent à s'engager plus à fond. Notre feu a ralenti leur élan… et tenez ! les voyez-vous s'arrêter net ? Cette fois, c'est une rafale d'obus à balles dont les a salés le canon de la place… Mais voici mon monde rallié. En route donc pour Cao-Bang. »

Un quart d'heure plus tard le rempart était franchi. Dès les premiers pas, Salbris se trouva face au colonel Sauzède, qui, en le reconnaissant, lui ouvrit les bras.

« Mon fils ! » dit-il.

Ce mot payait Roland.

Dans l'étreinte paternelle, il murmura :

« Jeanne !

— Viens ! reprit le colonel, que je te mène a ta fiancée. »

Une détonation effroyable retentit.

XV

DANS CAO-BANG

Au seuil de sa demeure le colonel arrêta Roland.

« Encore un peu de patience, mon fils. Il est nécessaire que je prépare notre Jeanne à votre réunion. Trop de joie parfois fait mal… Mais j'aviserai pour que ton attente soit courte. »

Salbris s'inclina, malgré sa hâte de retrouver celle à laquelle il venait à travers tant d'obstacles ; mais la prudence paternelle était trop justifiée pour qu'il n'en acceptât pas la sage décision.

Sauzède trouva Jeanne qui rentrait de l'ambulance, où elle passait chaque jour de nombreuses heures à réconforter blessés et malades de ses soins et de sa parole. La jeune fille eut la surprise de discerner un heureux sourire sur la bouche de son père, si grave depuis leur internement. Elle leva sur lui des yeux interrogateurs. Il souriait toujours.

Alors elle s'enhardit et demanda :

« De bonnes nouvelles, père ?

— Oui, mon enfant ; tout le monde ne nous abandonne pas dans notre détresse. Un ami, auquel tu penses aussi, ne nous a pas oubliés.

— Roland ! s'écria-t-elle debout dans un élan. Que savez-vous de lui et comment ?

— Tu n'es pas sans te souvenir de son invention dont nous parlions durant le voyage et qui me faisait le distraire, à ton grand dépit, de vos causeries moins graves ? Hé bien ! il la met en œuvre pour nous ; il est en route pour nous arriver par les airs.

— D'où tenez-vous cette nouvelle ? réclama la jeune fille palpitante ; comment est-elle parvenue ici, où nous sommes privés de toutes communications avec l'extérieur ?... Oh ! parlez ! parlez ! dites-moi tout ! supplia-t-elle, toute soulevée par la magnifique espérance d'un secours inattendu venu vers leur détresse.

— Elle est arrivée, pourtant. Comment ? demandes-tu... De la seule façon possible, par le succès de la tentative...

— Alors ?

— Alors, Roland a réussi ; il est venu à nous. Il est là ; tu vas le voir...

— Oh ! » sanglota-t-elle, délirante.

Sauzède avait ouvert la porte :

« Entre, mon fils, dit-il en tutoyant celui qu'il sacrait définitivement sien. Embrasse-la, tu l'as bien mérité. »

Après les minutes de joie sans mélange, le colonel, peu à peu, retomba dans une songerie grave. Il prit la main de Roland et déclara :

« Tu es près de nous ; c'est peut-être pour mourir ensemble. Sache que déjà la disette nous étreint. Nous n'avons plus pour longtemps les moyens de tenir, non contre l'assiégeant, mais contre la faim, et sur quel secours libérateur pourrions-nous compter, tout au moins avant de longues semaines ?... »

Roland répliqua ardemment :

« Vous vous trompez, mon père !... Avant-hier la flotte anglo-française avait quitté Singapoor, et celle du Japon marchait à sa rencontre. Aujourd'hui ou demain, elles se seront abordées, et si la victoire, en laquelle nous avons droit d'espérer, nous est acquise, d'ici huit à dix jours un corps de débarquement peut tomber sur les derrières de nos assiégeants, coupés de leurs communications et démoralisés par leur désastre naval.

— Que dis-tu ? s'enflamma Sauzède... Alors nous pourrions être sauvés ?...

— Nous le serons ! affirma énergiquement Salbris. La Providence, qui m'a conduit à vous, ne nous faillira pas dans l'avenir ; elle m'a donné foi absolue en sa surnaturelle protection.

— Dieu entende ton acte de foi ! soupira le colonel.

— Unissons le nôtre au sien, intervint énergiquement Jeanne ; et cette foi vaincra les obstacles, nous transportera au-dessus d'eux, nous assurera la délivrance !... L'arrivée de Roland nous est le premier des réconforts que nous envoie Dieu.

— Ah ! regretta Sauzède, si ton aéroplane ne s'était pas brisé, quels services il pourrait nous rendre ; d'abord pour pénétrer les desseins de l'ennemi, ensuite et surtout pour nous instruire de l'approche des secours !

— Mais, répondit Salbris, la troupe, qui nous a recueillis, ne l'a pas abandonné. Elle l'a ramassé sous le feu, endommagé c'est vrai, mais, je l'espère, réparable. Je vais m'atteler à cette tâche dès demain. Cette nuit peut-être, la poignée d'hommes dévoués qui m'a escorté jusque près d'ici se présentera pour pénétrer dans la ville. J'ai dans ses rangs des mécaniciens habiles, le Chinois Laï-Tou et ses deux fils. Nous leur avons donné un signe et un mot de reconnaissance dont il est urgent d'instruire vos avant-postes.

— Quels sont-ils ? demanda Sauzède.

— Le signe : celui de notre salut, car, à part le père de mes mécaniciens, mes Chinois sont chrétiens ; le mot : le nom de la nouvelle sainte, patronne de notre France et de ma fiancée : Jeanne d'Arc ! »

La jeune fille, d'un regard éloquent, remercia Roland de la pensée qui lui avait dicté son nom comme sauvegarde.

« Bien ! dit le colonel. Une compagnie partira cette nuit en reconnaissance vers le nord pour recueillir les vôtres. Pendant ce temps la fausse démonstration d'un feu vif d'artillerie absorbera l'attention des Japonais vers le sud-est, de façon à leur faire craindre de ce côté une sortie. Leur surveillance sera, par suite, détournée de leur aile droite et facilitera l'approche de votre détachement. Mais qui le commande ?

— Un simple soldat, Gilles Troussequin, ordonnance du capitaine Le Penven. Ce dernier voulait rester à sa tête, mais blessé au cours d'un acte inouï d'audace, — il a pénétré dans le camp ennemi pour s'emparer du pétrole qui m'était nécessaire, — il n'était plus en état d'entre prendre ce raid dans la brousse. Je l'ai alors pris à bord de ma « frégate », sans inquiétude pour le sort ultérieur de mes auxiliaires, car le troupier qui les dirige a fait ses preuves d'intrépi-

dité et d'intelligence ; peu rivaliseraient avec lui en fertilité d'invention ; je l'ai vu à l'œuvre.

— Hé bien ! dit Sauzède, je vais donner mes ordres et m'occuper des soins que réclame ton ami. Tout à l'émotion de notre réunion, j'ai à me reprocher d'avoir négligé ce vaillant compagnon. » Roland se tourna vers sa fiancée.

« Permettez-moi, Jeanne, de vous quiter aussi. Le dévouement que m'a témoigné Hervé ne me permet pas d'être ingrat à son égard, même pour la joie d'être auprès de vous. Je lui dois le sacrifice de cette heure pourtant si douce !...

— Allez ! mon ami, répondit la jeune fille, et ramenez ici le capitaine. À celui qui s'est donné à vous et à notre cause, je dois au moins d'être l'infirmière.

— Comme celle des autres, ajouta le père. Jeanne est plus souvent à l'ambulance que sous ce toit. Elle a compris son devoir de fille de soldat. Et c'est aussi d'un soldat qu'elle sera la compagne, si Dieu nous sauve ! car, mon cher Roland, tu en es un, et des plus braves.

— Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de me nommer votre fils, répliqua chaudement Salbris, et n'avais-je pas à me montrer digne de vous et de celle que vous me donnez ? »

Les deux hommes sortirent ensemble. Seuls tous deux, le colonel prit le bras de Salbris.

« Roland, commença-t-il, tu m'as prouvé que tu étais un homme, aussi te dois-je entière la vérité dont je dissimule encore toute l'horreur à ma fille. La place est à bout de ressources. À peine lui reste-t-il pour une semaine de vivres, malgré le rationnement déjà bien maigre auquel j'ai réduit la garnison. Seuls le vin et l'eau-de-vie

sont en abondance ; mais si je délivre largement le premier, je réserve la seconde pour ne mettre sa flamme au corps que dans un moment désespéré ; encore faut-il se méfier de la dépression qui suit son excitation factice. Comme munitions nous sommes un peu mieux partagés ; environ cent coups par pièce pour mes deux groupes d'artillerie de campagne, et quatre-vingts pour celles de mon unique batterie de montagne ; enfin deux cent cinquante cartouches par fusil pour les deux bataillons de mon régiment, celui de tirailleurs tonkinois et les divers postes que j'ai ralliés. Mes forces se composent donc de vingt bouches à feu et d'environ deux mille cinq cents fusils. En face j'ai une brigade japonaise, un demi-régiment d'artillerie, et sur mes flancs des nuées de pirates. Tant que nous tiendrons, je redoute peu ces derniers ; mais si nous étions forcés dans nos lignes par les troupes régulières, ce serait l'invasion succédanée des Pavillons-Noirs qui me glacerait d'épouvante. Mieux vaut la mort immédiate que de tomber aux mains de ces bandits, dont la férocité est inexprimable. Aussi ai-je résolu, si la ville est forcée, de me réfugier dans la citadelle, et si celle-ci à son tour succombe, je la ferai sauter avec nous tous, ensevelissant aussi l'ennemi dans son triomphe. Mes dispositions sont prises pour cela.

— Hé bien ! nous sauterons ensemble, riposta Roland. En attendant nous avons quelques jours devant nous. Dès que ma « frégate » sera réparée, j'irai aux informations. La bataille navale doit avoir eu lieu ou se livrer à cette heure. La flotte japonaise vaincue, nos troupes de débarquement prendront terre vraisemblablement au moment où je pourrai voler à leur rencontre. D'autre part, à l'annonce du désastre de leur marine, les Japonais se sentiront en péril et ceci peut les amener à lever le siège.

— Ou à tenter un assaut suprême qui, s'il réussissait, leur éviterait d'être pris entre deux feux et leur assurerait un point de résistance bien meilleur qu'il n'est actuellement pour nous, car les com-

plicités chinoises leur permettraient communications et ravitaillement par le nord-ouest. Puis ils pourraient encore tenir campagne sans infériorité. Un corps d'armée entier a envahi l'Indo-Chine, mon ami, il ne faut pas l'oublier. Nos troupes, bloquées dans les différentes places, décimées par leur défense, ne présentent guère plus de l'effectif d'une brigade et demie. Le corps de débarquement de nos flottes victorieuses ne peut excéder une division, par suite ne nous assure pas même la supériorité numérique sur les Japonais seuls, et ils ont encore pour alliés des milliers de Chinois. Ils peuvent donc continuer à tenir sur terre, même après la perte de leur flotte.

— Et le moral ? objecta Salbris. Songez combien le leur sera abattu par la défaite de leur marine, si fière depuis Tsou-Shima, et aussi par l'angoisse de se sentir coupés de leur base d'opérations et de ravitaillement ; tandis que le nôtre sera exalté par le triomphe de nos armes et la nouvelle de l'approche de nos troupes.

— J'en conviens ! dit Sauzède, et le résultat serait encore supérieur si nous pouvions maintenir l'espoir en persistante haleine par la connaissance constante des faits et gestes et des progrès de nos secoureurs. Il n'est pas douteux que ceux-ci chercheront à nous renseigner par dépêches transmises au moyen des ondes hertziennes ; par malheur je ne possède pas les moyens d'établir un poste récepteur de télégraphie sans fil.

— N'est-ce que cela ! s'écria Roland ; mais Hervé possède le récepteur de poche dû à M Cerebotani et perfectionné pour être impressionné au delà de cinquante lieues. C'est environ la distance à vol d'oiseau qui nous sépare du delta. Il suffit d'établir une antenne au faîte de la citadelle et de la relier par un fil conducteur à l'instrument, qui est des plus simples : un cadran de montre sur lequel l'aiguille court, se posant sur les lettres de l'alphabet comme dans le té-

légraphe Bréguet. Un autre fil de retour est établi avec la terre. Un planton, initié à ce système très simple, sera en permanence près du récepteur pour noter les dépêches reçues. En outre, je pourrai bientôt compléter les renseignements recueillis par les reconnaissances effectuées à bord de ma « frégate ».

Par vent moyen, elle peut rester trois heures au moins dans les airs sans ravitaillement, le temps d'aller à Hanoï et d'en revenir, au besoin en me ravitaillant dans cette ville lorsque les nôtres l'auront reconquise… »

Sauzède interrompit Salbris :

« Tu pourrais aller jusque-là avec un passager ?

— Sans doute ! affirma le jeune homme.

— Alors, dit le père, pourquoi, les nôtres débarqués, n'y transporterais-tu pas Jeanne ? »

Roland tressaillit. Oui ! de la sorte, la jeune fille serait à l'abri de tout danger ultérieur… Mais il serait séparé d'elle, car il n'admettait point qu'il ne revînt pas au poste où la présence de son appareil pouvait rendre d'inappréciables services.

« Oui ! reprit Sauzède, tu mettrais Jeanne en sûreté, et ta présence auprès d'elle me serait une garantie suprême.

— Vous n'y songez pas, mon père, interrompit Salbris. Mettre Jeanne en sécurité, bien ! mais vous abandonner, jamais !… Ma place est là où je l'ai prise, à vos côtés, jusqu'à la délivrance ou à la mort. Comment, quand je puis être utile au pays, en procurant un élément de succès à Cao-Bang assiégée, pourrais-je me cantonner dans un égoïste rôle de fiancé ? Non ! je transporterai Jeanne, la re-

mettrai à la garde de notre corps expéditionnaire, mais je reviendrai à vous. »

Des larmes perlèrent aux paupières de Sauzède ; la face durcie du soldat s'attendrit, et de nouveau il prononça les mots que Roland avait, une première fois, recueillis dans son cœur :

« Ô mon fils !... »

Àce moment, ils croisèrent Hervé Le Penven qui venait à eux.

« Vous, capitaine ! s'écria Sauzède, vous n'êtes pas à l'ambulance ?

— J'en sors, mon colonel, et pansé selon les règles. Soyez donc rassuré à mon égard. Maintenant que j'ai sacrifié à mon bien-être, je suis tout à votre disposition. Ce n'est pas mon bobo qui peut m'empêcher de faire du service. »

Sauzède répondit :

« Décidément j'aurais tort de désespérer quand il m'arrive des héros. Des hommes tels que vous deux, mes amis, valent toute une colonne de renforts. Hé bien ! mon cher capitaine, je vous attache à ma personne ; vous remplirez les fonctions cumulées de chef d'état-major et d'officier d'ordonnance, à pied toutefois, car tous nos chevaux ont dû être mangés. Par suite nos pièces sont immobilisées derrière leurs parapets. Pour l'instant, je vous prie de faire installer sans retard, au faîte de la citadelle, une antenne et de la rattacher à votre récepteur Cerebotani. Vous trouverez des télégraphistes dans la section du génie et vous organiserez le service afin qu'il y ait toujours un planton prêt à recevoir les dépêches. Ensuite, vous rallierez mon gîte, qui sera le vôtre, et vous me ferez l'honneur, avec Roland, de partager à ma table le riz et les biscuits qui sont nos seuls aliments. Heureusement le vin ne nous manque pas et compense

un peu la frugalité d'un tel menu. Puis, ajouta-t-il avec un vaillant sourire, ma fille vous offrira, comme dans le monde, une tasse de thé ou un grog avant que nous allions mettre en route la reconnaissance destinée à favoriser l'entrée dans la ville de vos auxiliaires, qui, soldats de tels chefs, nous seront précieux. »

XVI

Gilles Troussequin avait suivi du regard, aussi longtemps que ses yeux le lui avaient permis, l'essor de la « frégate » à travers l'espace. À la voir s'éloigner d'un vol aisé et sûr, prometteur du succès, le brave garçon, sans plus songer au péril dans lequel il demeurait, s'était frotté les mains et, quand elle eut disparu à l'horizon, il décida qu'il y avait du bon !

Maintenant c'était à lui de s'ingénier pour mener au but les braves gens qui lui étaient confiés. Par quelle ruse déjouerait-il les embûches qui l'attendaient sur le chemin de Cao-Bang ?... Il savait, à la suite de l'expédition de la veille, que ce n'était point l'armée régulière nipponne dont il aurait à tromper la surveillance, mais qu'il lui faudrait se glisser entre les bandes de Pavillons-Noirs qui prolongeaient au nord la ligne d'investissement. Là, sans doute, il trouverait moins de cohésion et de discipline ; en revanche, il aurait affaire à des ennemis plus féroces et pour lesquels les accidents du terrain n'avaient pas de secrets. Il se rendait compte des avantages que, sur ce point, possédaient ses adversaires, mais il calculait aussi ceux que lui octroyait leur ignorance de sa présence sur leurs derrières. Ils jugeaient n'avoir rien à craindre de ce côté, tandis qu'au contraire, lui était en garde vis-à-vis d'eux. Une première tactique se présentait à son esprit : foncer en trombe, passer sur le dos des

Chinois ahuris et, par une trouée audacieuse qui ne leur laisserait pas le temps de se reconnaître, parvenir aux lignes françaises. Ce moyen tentait son caractère aventureux et présentait des chances de réussite, mais il ne s'exécuterait pas sans sacrifices ; une partie des siens resteraient en route… Or le Parigot avait la coquetterie de vouloir amener son monde au complet, après s'être joué de ses ennemis. Ne découvrirait-il donc pas, dans sa cervelle inventive d'enfant de la rue Mouffetard, le stratagème qui lui procurerait la joie de rouler les magots ?

Avant tout, le temps était précieux. Il se résolut à s'en remettre à sa bonne fortune et à son esprit primesautier. Il ordonna donc le départ pour se rapprocher autant que possible de Cao-Bang, tant qu'il ne trouverait pas d'obstacles à sa route, de façon à en être à portée avant la nuit. Celle-ci venue, il tenterait, d'une façon ou de l'autre, d'en forcer le blocus.

Troussequin et sa troupe avaient dévalé les pentes de la chaîne principale et se glissaient à travers les méandres d'un pays accidenté et couvert, toujours à travers la brousse, pour éviter de fâcheuses rencontres sur les sentiers fréquentés. Les éclaireurs, qui battaient l'estrade, lui signalèrent un village abandonné. Dans l'espoir d'y recueillir quelques vivres, il se décida à y pénétrer tout en se couvrant soigneusement aux alentours.

Au milieu des paillotes désertées, il fut surpris de découvrir une villa mandarine également abandonnée.

Devant l'entrée se trouvait un riche palanquin, garni de coussins de soie et de nattes souples. À l'intérieur, les appartements ne semblaient pas avoir reçu la visite des pillards. Seule la véranda s'était écroulée et Troussequin discerna, parmi les débris, des éclats de bombe ou d'obus qui avaient produit ce ravage et sans doute provo-

qué l'évacuation du village. D'où provenait le projectile ?... Non de Cao-Bang assurément, vu l'énormité de la distance ! le Parigot ignorait la présence d'un aéronat dans l'armée japonaise, et que ce vaisseau aérien fouillât par fois les lieux suspects par la chute de projectiles jetés de sa nacelle, ce qui était le cas en l'espèce, le mandarin ayant oublié sur son toit un drapeau français naguère arboré, avant l'invasion, pour la visite d'un haut fonctionnaire de la colonie. Or ce drapeau lui avait valu les foudres nipponnes.

En continuant ses investigations, Gilles pénétra dans la fumerie. Là, il fit main basse sur des pipes et un pot d'opium, afin de consoler ce bon Laï-Tou du larcin dont il ignorait l'auteur, et sur la perte duquel il ne cessait de se lamenter.

Il ouvrit des coffres dans la pièce suivante : toute une riche garde-robe s'y étalait ; rien n'y manquait, pas même le bouton de corail insigne de classe du mandarinat.

Une idée bouffonne germa dans le cerveau du Parisien. Gamin incorrigible, il croyait tenir son bon tour à servir aux magots.

Il prit à part Laï-Tou.

« Mon vieux père, déclara-t-il, tu vas t'affubler de cette défroque de mandarin et te coller ce bouton en bonne place. Nous t'installerons ensuite dans le palanquin que porteront nos gars. Moi, tu vas m'entraver pour la forme ; je serai censé ton prisonnier. Si nous tombons sur tes sacrés compatriotes de Pavillons-Jaunes ou noirs, tu te donneras comme un mandarin envoyé par le gouverneur de la province-frontière pour échanger son fils, pris par les Français, contre ton serviteur qui, en cas de refus, est destiné à périr dans les supplices les plus raffinés de la mort lente, celle réservée aux dix crimes atroces... Et tu leur promettras, en cas d'échec, de revenir près d'eux les faire jouir du spectacle.

— Mais, se défendit Laï-Tou, c'est un crime pour moi de revêtir les insignes d'une dignité qui ne m'appartient pas.

— Vieux farceur ! répliqua le Parigot, n'es-tu pas déjà en faute en étant avec nous ? Tu me fais rire avec tes scrupules. D'ailleurs, pour les calmer, je t'ai ménagé une surprise qui t'aidera à jouer ton rôle et qui sera ta récompense. »

Il exhiba, aux yeux du Chinois ébloui, le pot d'opium et deux incomparables pipes, l'une d'écaille brune, l'autre de bambou noir au bouquin de jade.

Laï-Tou tendit des mains avides.

« Donne ! supplia-t-il.

— Une fois que tu te seras camouflé dans les belles frusques, dit le Parigot, pas avant. Ce sont des pipes de mandarin que seul un mandarin doit fumer ; ici l'habit suffira pour faire le moine, et le divin opium t'inspirera, ô mon père, la sagesse dans tes actes et dans tes paroles. »

Une heure plus tard, portant Laï-Tou, couché dans le palanquin, son plus jeune fils marchant près de lui en serviteur attentif, la caravane descendait vers Cao-Bang par les chemins frayés. Les poignets liés d'un nœud prêt à céder à la première traction, Troussequin marchait entouré par le reste de l'escorte en armes.

Étendu sur les nattes, calé contre les petits coussins de cuir, voluptueusement Laï-Tou fumait.

Il fumait, et chaque pipe de la drogue suave, dont il avait été si longtemps sevré, exaltait son cerveau, le dilatait de bien-être, l'éclairait de lucidité. Nulle tâche ne lui semblait désormais irréalisable, tout danger lui devenait puéril. Il possédait la certitude de

triompher de toutes embûches par la vertu du philtre aspiré dans les lourdes bouffées du poison oriental.

La rencontre prévue se produisit comme la caravane atteignait le bas des pentes ; elle donna dans un groupe de Pavillons-Noirs qui lui barra le chemin.

Mais O-Taï-Binh, qui s'était vêtu lui-même d'un costume de mandarin de classe subalterne, ainsi que l'indiquait son bouton de cristal, leva son bâton en criant :

« Place à Fou-Si-San, homme considérable, envoyé de l'illustre vice-roi du Kouang-Si, au nom de l'Auguste Élévation, en mission vers les barbares, justement punis en ce jour de leurs crimes envers le Fils du Ciel ! »

Déjà les Pavillons-Noirs se courbaient pour honorer le passage d'un aussi haut personnage, quand leur chef, moins respectueux et plus méfiant, osa s'approcher du palanquin pour en écarter les rideaux.

« Arrière ! s'écria Pi-Tou-Laï, en s'interposant ; aurais-tu la témérité de troubler dans ses rêves sacrés le noble Fou-Si-San ? »

Le pirate, alors, désigna du geste le prisonnier.

« Et ce blanc ?

— C'est le vil otage qui peut racheter la précieuse vie du fils unique de notre haut seigneur le gouverneur du Kouang-Si, enlevé par les barbares et détenu par eux dans Cao-Bang. Si le noble jeune homme ne nous est pas rendu, le captif périra de la mort lente réservée aux dix crimes atroces. Telle est la sublime volonté de celui qui commande au nom de l'Auguste Élévation.

— Et la preuve ? objecta le pirate.

— Ce rescrit signé des plus hauts dignitaires et timbré du sceau impérial. »

Et Pi-Tou-Laï tendait ouverte la pièce enlevée à l'Allemand Albrecht von Sonberg.

« Bah ! ricana le bandit, que m'importe ton mandarin et son fils ! tout barbare qui tombe sous ma main doit mourir. »

Il avançait un bras menaçant vers le prétendu prisonnier impassible. O-Taï-Binh l'arrêta.

« Ne te rends pas toi-même coupable de rébellion contre les volontés du mandataire du Fils du ciel, crime passible aussi de la mort lente. »

Le Pavillon-Noir haussa les épaules.

« Je n'ai d'autre chef que moi-même ! »

Le rideau du palanquin s'était soulevé. La tête vénérable de Laï-Tou se montra couronnée de l'attribut de la haute dignité usurpée, et sa voix ordonna, impérieuse et sévère :

« La mort à qui entrave les ordres du maître ! »

Le chef des pirates, en s'approchant du palanquin, s'était isolé de ses hommes retenus par la crainte et le respect ataviques de l'autorité impériale. O-Taï-Binh fit un signe. Des bras vigoureux étreignirent par derrière le rebelle et un coupe-coupe pesa sur sa nuque.

Laï-Tou prononça :

« Tu vas nous accompagner jusqu'aux lignes des barbares pour être témoin de notre mission. Si elle échoue, nous ramènerons ici le captif pour lui faire expier le crime des siens dans les tortures. Mais que ni toi ni tes hommes ne tentent de te soustraire à ma décision,

sinon aussitôt ta tête tombera. Donne-leur tes ordres pour que nous passions environnés du respect qui nous est dû. De leur obéissance dépend ta vie. »

Garrotté et placé entre deux gardiens, suivi d'un autre au revolver armé, le pirate, écumant de rage et de haine, dut se résigner, et le palanquin passa entre les rangs écartés et inclinés des Pavillons-Noirs.

La marche reprit, hâtive. Bientôt l'ombre envahit la campagne. Dans un passage étroit qui força un de ses surveillants à reculer, le pirate crut à la possibilité d'une évasion. D'une poussée brusque il culbuta son autre gardien et d'une détente des jarrets bondit pour disparaître dans une rizière… Au vol, une main de fer l'étreignit et le froid d'un canon de revolver glaça sa tempe. Et quelles ne furent pas sa stupeur et sa rage en se voyant tenu par le prisonnier blanc, soudain libre. Une fois la nuit venue, le Parigot avait cessé son rôle de captif pour se transformer en surveillant du bandit, dont il se méfiait à juste titre. Sans sa prompte intervention, le pirate eût rallié les siens et se fût lancé à la poursuite de ceux par qui il avait eu la maladresse de se faire prendre.

Un cri lui était monté à la gorge ; il y demeura, étranglé par la poigne qui lui serrait le cou. En même temps Pi-Tou-Lai lui enveloppait la tête d'un épais bâillon. Le Pavillon-Noir alors refusa d'avancer et se coucha sur le sol. La pointe d'un coupe-coupe le larda et le força de se remettre docilement en route.

Au vol, une main de fer l'étreignit et le froid d'un canon de revolver glaça sa tempe.

Alors un nœud coulant lui fut passé autour du cou.

« Marche ! ordonna Je jeune Chinois, la moindre résistance t'étrangle. »

L'allure fut activée. Des lumières lointaines s'étageaient, signalant le but. Tout à coup, dans la nuit, un cri éclata :

« Qui vive ?… »

Oh ! ce cri français !… Il retentit au profond du cœur de Troussequin, qui, ivre de bonheur, répondit :

« France !… »

Puis, se souvenant du mot, il reprit :

« Jeanne d'Arc !

— Avance à l'ordre !

— Ah ! oui, dit-il, le signe ! »

Il marcha vers l'éclaireur de la reconnaissance et, quand le soldat put le distinguer, son geste traça un grand signe de croix.

Alors il se retourna vers les siens.

« En avant, ordonna-t-il, nous sommes chez nous ! »

Ce ne fut pas sans surprise qu'à la porte de la ville le colonel Sauzède, Le Penven et Salbris, qui attendaient anxieusement le retour de la reconnaissance, virent Troussequin s'avancer, suivi d'un palanquin et conduisant un prisonnier. Hervé, avec une émotion profonde, ouvrit les bras à son ordonnance et l'embrassa en frère.

Le pirate désigna d'un geste le prisonnier.

XVII

LA DISETTE

L'arrivée prestigieuse de Salbris et du capitaine Le Penven, l'entrée héroï-comique du Parigot, de sa troupe et de son captif, avaient eu une heureuse influence sur la garnison, et le colonel Sauzède le constatait avec joie. Les défenseurs ne se jugeaient plus isolés du monde et abandonnés à leur mauvaise fortune depuis que leur était prouvée la possibilité de pénétrer du dehors jusqu'à eux. Un nouveau fait allait encore raviver l'espérance.

Le sapeur du génie commis à la surveillance du récepteur Cerebotani, le lendemain, entendit la sonnerie d'appel et vit l'aiguille se mouvoir autour du cadran. Il releva les lettres indiquées, tandis qu'en toute hâte un planton courait avertir le capitaine Le Penven.

Hervé arriva en coup de vent ; mais dès le premier regard jeté sur le papier du sapeur, il ne déchiffra que des lettres sans suite qui ne semblaient former aucun mot, bien qu'il pensât aussitôt que la dépêche fût rédigée en japonais. Salbris, survenu, l'étudia longuement. Il ne possédait guère que quelques rudiments de la langue des ennemis, toutefois il se croyait à même de comprendre les termes principaux du télégramme. En vain s'absorba-t-il ; la dépêche recueillie sur les caractères romains ne formait qu'un rébus intraduisible. Inutilement s'efforçait-il de transformer par analogie les lettres françaises en sons phonétiques japonais. Il n'obtenait qu'une cacophonie inintelligible.

Roland se dépitait. Il rejeta le papier et se disposait à retourner auprès de Laï-Tou et de ses fils attelés aux réparations de la « frégate », quand de nouveau la sonnerie d'avertissement retentit. L'aiguille courut sur les lettres qu'à mesure notait le sapeur ; les six pre-

mières formèrent un mot français : « Flotte… » ; puis se ponctuèrent signe par signe les mots prestigieux : « japonaise anéantie. Corps de secours va débarquer dans delta. »

Cette fois, c'était le vaisseau-amiral français qui avait émis les ondes annonciatrices de la victoire.

Ainsi la rencontre décisive s'était produite et nous triomphions !…

Le contact avait été pris entre les éclaireurs d'escadre, vers le soir, comme les flottes alliées allaient doubler le cap Saint-Jacques. Sitôt la nouvelle apportée par un croiseur à grande vitesse, l'amiral français avait convoqué son collègue anglais et les deux chefs s'étaient concertés en une longue conférence. Durant la nuit, la flotte britannique se sépara de nous pour s'élever vers le nord-est, tandis que les cuirassés français mettaient à la cape et semblaient vouloir se ménager un refuge, en cas d'échec, dans les eaux cochinchinoises, sous la protection des batteries du cap Saint-Jacques. Cette apparence de timidité avait pour but d'enhardir les Japonais et de les attirer dans la nasse que refermerait sur eux la ligne anglaise, qui, avant l'aube, par un changement de front, face à l'occident, assaillirait l'ennemi de flanc et l'acculerait à la côte dans un goulet dont l'escadre française fermerait l'issue.

Les commandants de bord, appelés par l'amiral, avaient regagné leurs postes, munis d'instructions secrètes. Dès lors, chacun, anxieux et impatient, attendit.

Ce fut une imposante veillée d'armes. Personne n'ignorait qu'au résultat de la bataille imminente étaient suspendues les destinées du pays, le salut de nos colonies, l'honneur militaire de la flotte. Vaincue sur mer, la France subissait un revers aussi désastreux pour son avenir et sa gloire que celui éprouvé sur terre, en 1870,

contre l'Allemagne. La nation serait déchue de son rang dans le monde et rejetée dans l'ombre qui enténèbre l'Espagne depuis la ruine de sa vieille suprématie militaire et maritime. Tous le savaient : il fallait vaincre !

Au jour naissant, les forces ennemies surgirent sur l'horizon. Elles s'avançaient d'une fière allure, dans un ordre imposant de force consciente et d'impeccable discipline. On les sentait confiantes dans leur valeur, glorieuses de leurs succès passés ; et chacun frémissait d'impatience de se mesurer à de tels adversaires, de se couvrir d'une gloire immortelle en sachant les vaincre.

Àla stupeur générale des non initiés aux desseins de l'amiral, celui-ci parut observer une attitude défensive. Quand chacun brûlait d'attaquer, la discipline voulait qu'il gardât une immobilité passive. Mais le sourire serein des commandants de bord atténuait l'angoisse des équipages.

Alors les bâtiments légers s'ébranlèrent et parurent vouloir marcher à l'impossible assaut des mastodontes, dont la puissante artillerie devait les écraser avant qu'ils fussent à portée de leur avoir infligé le moindre dommage.

Le cœur anxieux, on attendait toujours…

Et voici qu'au lointain une gigantesque gerbe d'eau fusait ; le cuirassé de tête de l'escadre nipponne s'inclinait sur bâbord, puis une explosion formidable soulevait une vague monstrueuse. Et quand elle eut passé, le navire avait disparu, anéanti dans l'explosion de ses chaudières, à jamais enfoncé dans les flots.

Presque aussitôt de nouveaux jaillissements d'écume enveloppèrent les deux navires qui suivaient de plus près le cuirassé sombré. Tous deux aussitôt interrompirent leur marche offensive, ré-

duits à l'impuissance par des avaries majeures, et se mirent à dériver vers la côte, voués à l'échouement inévitable…

Les torpilles automotrices Gabet accomplissaient leur œuvre.

Lancées par les contre-torpilleurs munis des appareils à émission d'ondes hertziennes, les porteuses de mort avaient cheminé, dociles, vers leurs buts, guidées sûrement dans leur marche par la volonté conductrice et savante des officiers attentifs aux postes de direction. Infailliblement elles étaient venues heurter les murailles d'acier des colosses nippons et la piqûre de ces moucherons avait éventré les monstres.

Alors la flotte anglaise apparaissait et bientôt vomissait les énormes projectiles de la gueule foudroyante de ses gigantesques pièces de tourelle. En même temps les cuirassés français fonçaient à leur tour et unissaient leurs voix rugissantes au tonitruant concert de la canonnade. Un ouragan de fer et de feu s'abattait sur les navires japonais, déjà démoralisés par la catastrophe qui avait anéanti ou ruiné leurs chefs de file… En même temps de nouvelles torpilles arrivaient, forant les cuirasses, brisant les gouvernails, détruisant les machines, creusant l'abîme au fond duquel s'engloutissaient de nouvelles victimes… Ah ! les orgueilleux vainqueurs de Tsou-Shima connaissaient à leur tour le désastre et la panique infligées par eux naguère à la flotte russe ; un à un leurs superbes cuirassés devaient abandonner le combat, atteints dans leur vie ou dans leurs principaux organes.

Lorsque le soleil plana au zénith, le canon avait cessé de tonner. Des puissantes escadres nipponnes ne subsistaient que quelques épaves échouées sur la côte ; quelques rares fumées de fuyards disparaissaient à l'horizon. L'océan avait refermé ses eaux sur onze navires engloutis. De lamentables carcasses avaient dû amener leur

pavillon. À jamais était abolie la suprématie jaune sur les mers orientales que dominaient triomphalement les couleurs franco-anglaises.

Sans tarder, les transports qui portaient les troupes de débarquement, sous la protection d'une escadre, hâtèrent leur route vers l'embouchure du fleuve Rouge, pressés d'apporter au plus tôt le secours attendu par nos garnisons assiégées.

Éperdus d'enthousiasme, les deux amis se précipitèrent au dehors à la recherche du colonel ; ils le trouvèrent qui sortait, assombri, des magasins d'approvisionnements. D'une voix claironnante ils lui crièrent :

« Victoire sur mer !… Nos troupes débarquent !…

— Ah ! dit Sauzède en tressaillant, tout au moins nous serons vengés !…

— Mieux que cela, sauvés ! » rectifia Le Penven.

Sauzède secoua la tête.

« Non, mes amis, car nous sommes à peu près réduits à la famine. Il faut au moins dix jours au corps de débarquement pour franchir, en refoulant l'ennemi, les deux cents kilomètres qui le séparent de nous. Et jusqu'alors, comment vivre ?…

— Nous mangerons nos bottes, comme ceux de Masséna à Gênes, » riposta crânement Salbris.

Le colonel eut un triste sourire. Un silence pesa entre les trois hommes absorbés dans une pensée unique : Faudrait-il succomber au moment où leur venait le premier sourire du retour de la fortune ?

« Mon colonel, dit soudain Hervé en relevant la tête, lorsque je suis entré dans le camp japonais pour y dérober le pétrole nécessaire à Roland, j'ai relevé l'emplacement de fourgons automobiles du service des subsistances. Cette partie du camp se raccorde par un chemin praticable à la chaussée qui mène à Cao-Bang.

— Mais qui a été rompue par mon ordre en avant de la ville, observa Sauzède.

— Oh ! reprit le capitaine, un pont de fortune est facile à jeter. Dès lors pourquoi ne tenterions-nous pas, de nuit, un coup de main sur l'aile droite du camp japonais ?... Parmi vos marsouins, nous trouverons certainement des chauffeurs, car votre recrutement comprend de nombreux Parisiens. Nous attaquerons vivement le parc. Les chauffeurs, sitôt les camions saisis, battront en retraite sous notre protection ; pendant ce temps, les sapeurs auront eu le temps de rendre la coupure praticable pour le retour à nos voitures automobiles.

— Nos voitures ! Vous ne doutez de rien, capitaine. À vous entendre, nous les tiendrions déjà. Or je crains que votre projet soit d'une témérité plus que chanceuse et ne nous coûte de grosses pertes, hélas ! sans résultat.

— Permettez-moi d'insister, répliqua Hervé. Je suis d'un avis différent, et voici pourquoi. Nos ennemis connaissent actuellement la ruine de leur flotte, et un grand désarroi doit exister chez eux. Nos hommes, au contraire, vont être galvanisés par cette même nouvelle. Ce soir, un Français vaudra dix Japonais. »

Réchauffé par l'ardeur virile de son officier d'ordonnance, Sauzède décida :

« Vous pouvez avoir raison, mon ami. D'ailleurs, dans notre situation, ne devons-nous pas tout tenter ? Je n'ai plus à être ménager du sang de mes soldats, puisque tous nous devons mourir si nous ne pouvons tenir jusqu'à la délivrance. Or, seul le succès de votre audacieuse expédition peut nous permettre d'en attendre l'heure. Le temps n'est plus à la prudence, mais à toutes les téméritées. Venez donc ; nous allons étudier à fond votre projet, puis nous organiserons la colonne d'attaque et lui tracerons sa mission.

— C'est moi qui lui servirai de guide, posa Hervé.

— Avec votre blessure, la fatigue excédera vos forces, objecta Sauzède.

— Bah ! répliqua Hervé, je ne la sens plus. La défaite sur mer des orgueilleux vainqueurs de Tsou-Shima m'a guéri, et seul j'ai personnellement reconnu le camp ennemi.

— Je n'ai pas le droit de refuser un concours précieux pour le succès, repartit le colonel. Faites comme vous l'entendrez, mon ami, si vos forces vous le permettent. »

Parmi les chauffeurs qui s'offrirent, Hervé en choisit douze, dont six titulaires et six suppléants, dont chaque couple conduirait une voiture. Les sapeurs préparèrent les troncs de bambous et les voliges destinés à jeter un pont sur la coupure de la route. Des chevalets y furent adjoints pour diminuer l'effort sur une portée trop longue. Un bataillon formerait la colonne d'attaque. Deux autres compagnies prendraient position à moitié route, sur une crête dominant un vaste champ de tir, et s'y tiendraient dans des tranchées pour soutenir la retraite et contenir, jusqu'après le passage des voitures, la poursuite des Japonais. Des pièces de montagne, traînées à bras d'hommes, leur seraient adjointes avec leur chargement d'obus à mitraille.

Vers onze heures du soir, la colonne sortit silencieusement de Cao-Bang. Elle se défila par des sentiers qui la mettaient à l'abri des faisceaux lumineux des projecteurs et lui permettaient de déboucher à courte distance de l'aile droite du camp, gardée moins sévèrement que son front.

Dans la ville, la garnison, anxieuse, attendait.

Minuit passa, puis une heure. Soudain une violente fusillade s'engagea dans la nuit… De lointains ronflements de moteurs s'éveillèrent, et soudain de hautes flammes jaillirent surmontées d'une fumée épaisse. Des fracas d'explosions retentirent. Alors le crépitement de la fusillade décrût ; mais la voix du canon à son tour s'éleva, et les obus sillonnèrent l'espace, s'abattant sur la route où grandissait le roulement des automobiles…

Parvenu dans le bois, à la corne duquel il avait naguère rejoint sa petite troupe, Hervé avait fait masser la colonne. Il réunit les officiers, fixa exactement chacun sur sa mission spéciale et son objectif. Afin de laisser à son officier d'ordonnance une autorité sans discussion, Sauzède lui avait donné à conduire un bataillon dont, par suite des maladies ou blessures, seuls des lieutenants exerçaient le commandement des compagnies. Le chef de bataillon avait été chargé de la prise de position intermédiaire avec les deux autres unités désignées pour cette opération.

Au coup de sifflet de Le Penven, les quatre compagnies débouchèrent ensemble, au pas de charge, sans tirer. Elles balayèrent devant elles les postes japonais surpris. À peine quelques sentinelles purent-elles donner l'alarme ; le camp était envahi avant que l'ennemi eût pris les armes.

Vivement, deux compagnies avaient obliqué à droite pour occuper la route par laquelle les fourgons devaient faire retraite ; les

deux autres couvraient les chauffeurs, déjà maîtres de leurs voitures,... mais les réservoirs en étaient vides. Heureusement le dépôt de pétrole était proche. Toutefois les quelques minutes employées à la mise en train des moteurs avaient permis aux troupes japonaises les plus voisines de se grouper et d'accourir. Les fourgons cependant démarrèrent. À cette vue, l'ennemi tenta une charge furieuse pour les reconquérir. Hervé sentit sa ligne près de fléchir. Mais son fidèle ordonnance était là ; il éventra quelques récipients de pétrole, les jeta au milieu des voitures et y bouta le feu, puis dans le brasier jeta tous les bidons à sa portée. En quelques instants un rideau de flammes s'étendit, propagé par le vent qui en rejetait la fumée noire et suffocante à la face des Japonais.

Dégagés par cette manœuvre, les compagnies commencèrent aussitôt leur retraite par la route, couvrant celle des voitures conquises et ralliant les troupes qui déjà avaient prononcé le mouvement sur la droite.

Mais de toutes parts les projecteurs s'allumaient, découpaient dans la nuit des zones lumineuses ; les batteries couvraient d'obus la ligne de retraite, d'un tir heureusement difficile à régler. Les fantassins s'étaient dissimulés dans les rizières qui bordaient la chaussée ; mais les automobiles, malgré leur vitesse qui déconcertait le pointage, devaient continuer leur route sous la pluie des projectiles. Deux d'entre elles, brisées par les obus, durent être abandonnées. Pourtant, à 3 heures du matin, Cao-Bang refermait ses portes sur quatre fourgons enlevés. La sortie coûtait aux Français vingt-deux tués ou pris et dix-sept blessés légèrement, qui avaient pu rentrer à leur rang.

Le premier soin du colonel fut d'inventorier les fourgons. Le premier lui causa une déception navrante ; il ne contenait que des sacs et des caisses vides... En revanche les trois autres étaient pourvus

de riz, mais dont la provision avait déjà été entamée. L'ensemble pesé donna cinq mille six cents rations. C'était cinq à six jours de plus que pourrait tenir Cao-Bang en s'en tenant à une demi-ration par bouche. Donc, avec les quelques reliefs existant, un peu plus d'une semaine était assurée.

Le temps indispensable à la colonne de secours si, sans perdre de temps, elle s'était mise en marche.

Un malencontreux accident vint tarir la source d'informations qui apportait aux assiégés les nouvelles réconfortantes des troupes de débarquement. L'éclat d'un obus japonais tombé dans la citadelle brisa le récepteur Cerebotani. Perte irréparable ! mais tout au moins la merveilleuse invention du prélat avait-elle permis aux défenseurs de connaître la victoire de leur flotte et l'annonce d'un prompt secours.

Ce fâcheux obus avait fait partie d'une grêle de projectiles dont l'assiégeant avait couvert la place au lendemain de la sortie. Ce bombardement causa de nombreux dégâts matériels, mais peu de pertes humaines, le colonel ayant terré ses troupes dans les casemates et le tir ennemi étant sans précision, vu la grande distance qui obligeait les pièces de campagne, — les Japonais n'ayant pas débarqué de matériel de siège, — à tirer à toute volée.

Toutefois Sauzède redouta que ce bombardement ne fût le prélude d'un assaut général. Il fit donc renforcer l'enceinte et redoubler la surveillance. Pendant ce temps, Salbris harcelait Laï-Tou et ses fils, qui jour et nuit travaillaient à la réparation de la « frégate ». Bien qu'intact dans ses œuvres vives, le flyer avait pourtant assez souffert de sa chute pour que sa remise en état fût malaisée. L'armature faussée de l'aile avait exigé que les tiges d'aluminium fussent retirées de leur enveloppe pour être redressées à la forge et

subir à nouveau la trempe dont Salbris possédait le secret. Puis il fallut les réincorporer au tissu caoutchouté, sans compter les déchirures de ce dernier, qui réclamèrent un sérieux rapiéçage. Le cinquième jour, Salbris fit une ascension d'essai qu'il dut aussitôt interrompre. Le gauchissement des ailes, dont la manœuvre manquée avait causé sa chute précédente, demeurait rétif ; de plus, le moteur n'avait plus sa régularité ancienne. Roland le démonta et trouva la cause de ce fonctionnement défectueux. Cette réparation fut aisée. Il n'en était pas de même pour l'aile blessée de son aéroplane, qui, même réparée, conservait comme une ankylosé et n'obéissait plus à la commande du levier de manœuvre. Un nouveau démontage fut nécessaire. Ce contre-temps retarda encore de quarante-huit heures la mise au point de l'aéroplane.

Depuis trois jours, le dernier biscuit était mangé ; seules quelques poignées de riz alimentaient insuffisamment la garnison. Et les assiégés, à bout de vivres, restaient sans nouvelles de la marche de leurs libérateurs.

La détresse générale semblait avoir prise même sur l'optimiste Troussequin. Le brave garçon se montrait soucieux ; mais la cause de son humeur renfrognée n'était pas dans le souci de l'avenir menaçant qui guettait la garnison assiégée. Seule l'inaction lui pesait, et il se tourmentait la cervelle en vain sans découvrir le moyen de jouer un nouveau tour de sa façon à ces démons de magots qui investissaient la place. Il en voulait à ces gens-là de se garnir la panse, tandis que les camarades avaient le ventre creux. Il comprenait bien qu'il ne fallait pas songer à renouveler le coup de main de son capitaine sur le camp ennemi. Les Japonais avertis se tenaient certainement sur leurs gardes. Mais, du côté des pirates, n'y avait-il donc rien à tenter ?

Cette idée l'obsédait sans qu'il en trouvât la solution. Il pensait bien que les bandits ne possédaient pas avec eux des approvisionnements et qu'ils devaient vivre au jour le jour sur le pays. La surprise d'une de leurs bandes n'eût donc donné que des résultats insignifiants. Où dénicher alors les vivres nécessaires à la garnison ? Le chef capturé aurait peut-être pu donner des indications précieuses ; mais il se renfermait dans un mutisme farouche, attendant la mort avec un mépris superbe. Il savait que, par les siens, il serait bientôt vengé.

Sauzède n'avait pas ordonné l'exécution immédiate du pirate, précisément dans l'espoir d'en tirer quelques aveux précieux ; mais, las de se heurter au silence de cet homme, il allait commander de lui trancher la tête et de la planter en exemple sur le parapet, face aux positions occupées par les Pavillons-Noirs, quand Troussequin lui demanda de surseoir encore. Il avait enfin son idée.

Il s'était soudain souvenu du regard de concupiscence qu'avait eu le pirate, lors de leur rencontre, sur la pipe de bambou noir à bouquin de jade que fumait Laï-Tou dans sa litière. Le prisonnier devait être un friand de la fameuse drogue, et par elle il parviendrait sans doute à le séduire.

Troussequin avait eu la sage précaution de ne livrer à Laï-Tou qu'une partie de la provision d'opium trouvée dans la villa mandarine. Il en possédait encore deux pots intacts et, à la mine navrée de Laï-Tou, avait deviné que le vieux Chinois avait fini de consommer son viatique. Il alla donc le trouver et lui réclama la fameuse pipe de bambou noir en échange d'un de ses pots d'opium. Le vieux ne se sépara pas sans soupir de cet incomparable objet ; mais, sans la drogue chérie, de quoi lui servait-elle ? Il lui en resterait une au moins pour fumer le nouveau don du Français.

Alors le Parigot emmena le Chinois dans le cachot du prisonnier et lui dit de fumer une pipe devant lui.

Àla vue de Laï-Tou s'installant sur une natte et préparant sa fumerie, le Pavillon-Noir ferma les yeux pour échapper à la vision tentatrice ; mais bientôt l'odeur s'exhala avec la fumée des lèvres de Laï-Tou, et, malgré la volonté de leur maître, les narines du captif se dilatèrent voluptueusement au parfum respiré. Sa bouche s'humecta de convoitise. Troussequin alors s'approcha :

« Regarde-moi, magot, déclara-t-il en balançant devant les yeux du bandit la pipe à bouquin de jade et un pot d'opium. Et toi, Laï-Tou, traduis-lui mes paroles. »

Il reprit alors :

« Ceci est à toi, si tu le veux ! »

Le prisonnier regardait avidement, un doute dans les yeux.

« Dis-lui donc, reprit le Parigot, que Troussequin n'a jamais menti. »

Laï-Tou répéta ces paroles.

Un dernier combat se livrait dans l'âme du pirate. Mais le vieux Chinois alluma une autre pipe, et la tentation l'emporta :

« Que veux-tu de moi ? » prononça-t-il.

C'était le premier son sorti de ses lèvres depuis sa captivité. Il fût mort en silence, mais sa volonté sombrait devant la tyrannie de l'opium.

Troussequin lui fit expliquer son projet. Une révolte raidissait le pirate et lui faisait secouer négativement la tête. Alors, de nouveau,

le Parigot levait devant lui les objets tentateurs, tandis que Laï-Tou allumait une autre pipe.

Après une longue défense, la dernière résistance s'anéantit. Il consentait.

« Écoute, dit Troussequin, pour te prouver ma bonne foi, je vais te donner une pipe à fumer ; tu n'auras le reste qu'à notre retour. »

Il n'ignorait pas qu'une fois goûtée à nouveau, la drogue serait pour le captif d'une nécessité encore plus impérieuse.

Malgré sa répugnance à gaspiller le précieux poison pour ce maudit, sur l'ordre du Parigot, Laï-Tou prépara une pipe et l'offrit aux lèvres avides du prisonnier. Le vieux Chinois s'indignait de voir le bambou noir à bout de jade profané par un être si vil ; mais Troussequin lui imposait sa volonté.

« Et maintenant, attends-nous. Nous agirons la nuit venue. »

Ravi de son premier succès, le brave troupier rassembla les Chinois de sa bande, leur fit endosser la défroque et les armes de Pavillons-Noirs tués lors des sorties de la garnison et leur expliqua leur mission.

« Nous allons sortir de la place avec notre prisonnier. Il sera censé le chef de notre bande, mais je ne le quitterai pas de l'œil, ainsi que deux d'entre vous prêts à le tuer au moindre mot ou acte suspect. Vous allez me déguiser aussi en bandit. Il s'agit d'aller razzier un village où nous devons trouver du bétail. Comme ce n'est guère dans les mœurs des pirates de s'encombrer, de troupeaux, nous serons censés, en cas de mauvaise rencontre, opérer pour les Japonais, qui nous offrent de l'argent contre cette marchandise. »

Le colonel Sauzède n'avait donné qu'à contre-cœur son consentement à l'expédition du Parisien. Toutefois il ne s'était pas cru en droit de s'opposer à une tentative qui pouvait procurer à la place les moyens de tenir quelques jours de plus, quand chaque journée gagnée pouvait devenir celle de la délivrance.

Le Penven voulut accompagner son ordonnance jusqu'à la sortie de la petite troupe des lignes françaises et fit une ronde afin de s'assurer qu'aucune erreur ne l'accueillerait dangereusement au retour. Il renouvela dans chaque poste la consigne de ne tirer que si la demande renouvelée du mot d'ordre restait sans réponse, et lui-même demeura au point par où l'expédition avait projet de rentrer, une fois l'opération accomplie.

Le pirate marchait à la tête de la petite troupe, mais encadré par deux hommes, et Troussequin le talonnait, revolver au poing. Des menottes, habilement dissimulées sous les plis des étoffes, réduisaient le captif à l'impuissance, reliées par une fine chaînette d'acier dont le Parigot gardait l'extrémité dans son poing gauche.

De petits groupes de Pavillons-Noirs furent rencontrés. Surveillé par ses gardes, impuissant à s'affranchir, le pirate ne démentit pas les paroles échangées entre les troupes. Ils avancèrent donc sans encombre et parvinrent à un village qui fut aussitôt fouillé.

Une paire de buffles, une demi-douzaine de porcs constituèrent le butin. La prise, bien que modeste, était déjà embarrassante à ramener. Le Parigot jugea devoir s'en tenir là, et la retraite commença en poussant devant soi le bétail conquis. Deux hommes furent désignés pour marcher sur ses flancs et le maintenir en bon chemin.

« C'est pas grand'chose, pensait Troussequin ; mais il y a longtemps qu'on ne s'est mis de la viande fraîche sous la dent. Quand il

n'y en aurait qu'une petite ration pour chacun, tout de même ça serait du bon ! »

Comme la petite troupe était déjà à portée de fusil de nos lignes et que le Parigot se réjouissait de l'heureux résultat de sa bordée, les cris d'un porc, qu'un de ses conducteurs avait frappé comme il s'écartait de la sente, attirèrent un parti de Pavillons-Noirs. Ceux-ci, aux explications données, opposèrent une attitude incrédule ; le chemin suivi ne menait pas au camp japonais, mais à la ville assiégée. Un doute rapprocha les pirates de la troupe dont ils voulaient reconnaître le chef. Le prisonnier, en se voyant si près des siens, oublia la menace du Parigot ou espéra pouvoir s'y soustraire. D'un brusque à-coup il arracha sa chaîne des mains de son geôlier et, se croyant affranchi, cria :

« À l'aide ! Ce sont les amis des barbares ! »

Mais le dernier mot s'acheva dans un hoquet sanglant. Le revolver du Parisien avait aboyé, et le bandit s'abattait, le crâne fracassé.

Au coup de feu, une ruée se précipita sur Troussequin. À cinq reprises, son arme abattit un adversaire. Ses hommes, d'abord surpris, vinrent à la rescousse et le dégagèrent. Intimidés, impuissants à reconnaître les leurs dans cette mêlée avec des hommes de même race et de mêmes vêtements, les pirates hésitèrent. Le Parigot profita de ce répit pour rallier les siens et battre en retraite… Mais, hélas ! le fruit de son expédition était perdu ; il ne fallait plus songer à retrouver les bêtes, dispersées durant la bagarre.

Les Pavillons-Noirs n'osèrent poursuivre leurs ennemis si près des postes français, auxquels les détonations avaient certainement donné l'alarme. Troussequin se retirait donc indemne de l'aventure, mais navré d'en avoir perdu le bénéfice, quand sur ses pas surgit un des porcs égarés. Il l'empoigna au passage et, malgré ses cris, l'em-

porta sous son bras. La petite taille de l'espèce tonkinoise lui permettait cet exploit sans qu'il eût le droit de se comparer à Hercule. Il rentra ainsi dans les lignes après avoir rencontré son capitaine, qui, au bruit des coups de revolver, s'était porté avec quelques hommes à son aide.

Il empoigna le porc au passage et, malgré ses cris, l'emporta sous son bras.

Le maigre trophée, insuffisant à ravitailler la place, fut cependant une aubaine pour les malades et les blessés de l'ambulance, auxquels elle fut réservée. Mais Troussequin ne se consolait pas de la perte de son butin. Il fallut la défense formelle du colonel Sauzède pour qu'il ne se risquât plus dans une nouvelle aventure.

Seul Lai-Tou, auquel revinrent la pipe de bambou noir au bouquin de jade et le pot d'opium à peine entamé par le prisonnier, trouva qu'il y avait du bon !

L'ennemi tenta une charge furieuse pour reconquérir les fourgons.

XVIII

VEILLÉE D'ARMES

Enfin la « frégate » fut au point. Ce jour-là, les derniers sacs de riz avaient été distribués à la troupe. La seconde semaine commençait depuis la réception du télégramme annonçant le débarquement des troupes par la flotte victorieuse. La colonne devait approcher.

Roland vint trouver Sauzède. Le moment était venu de mettre Jeanne à l'abri des dangers toujours imminents de l'assaut et aussi

de la famine.

Certes, il était cruel au père de se séparer de sa fille et de lui dire un adieu qui serait peut-être le dernier. Néanmoins il jugeait de son devoir de sauver cette jeune existence d'une mort atroce, si les secours arrivaient trop tard.

Il se rendit auprès de Jeanne, accompagné de Salbris, et, un masque serein posé sur sa figure, lui dit :

« Roland part sur sa « frégate », et il t'emmène avec lui. »

La jeune fille s'étonna :

« Où cela ?

— Mais à Hanoï, où tu seras en sûreté.

— Alors il vous abandonne ? se récria Jeanne.

— Tu juges mal ton fiancé, mon enfant. Une fois qu'il t'aura mise en sûreté, il reviendra nous renseigner sur les mouvements de nos amis.

— Et moi, reprit la jeune fille, je vous saurais dans un péril que j'aurais lâchement déserté… Ah ! mon père, est-ce vous, le noble soldat, qui me proposez cette défaillance ?… J'ai partagé jusqu'ici votre sort, je veux le subir jusqu'au bout, connaître ensemble la joie de la délivrance ou mourir dans votre dernier baiser !…

— Mais,… tenta d'objecter le père, ému de tant de vaillance et de tendresse.

— Rien ne prévaudera contre ma décision. Je reste.

— Ah ! s'écria Roland, si vous nous déchirez le cœur d'angoisses pour vous, vous enorgueillissez celui dont vous êtes né et celui à qui

vous daignerez être si nous sommes sauvés !

— Nous le serons, mon ami, déclara Jeanne, j'en ai l'intuition profonde. La main de Dieu est sur nous… Partez donc, et revenez-nous en annonciateur de la bonne nouvelle. J'ai foi que vous nous l'apporterez. »

Muni des instructions de Sauzède et du baiser courageux de sa fiancée, qui voulut assister a son départ, Roland s'installa sur son aéroplane. En place de Jeanne, il emmenait avec lui un sergent du génie, Jean Laugars, qui avait assisté dans la réfection de l'appareil et s'était initié à sa manœuvre. Il pourrait donc le suppléer en cas de nécessité.

Le général se porta au-devant de Salbris.

La « frégate » prit son vol, monta pour franchir les lignes ennemies. Elle traversa les salves qui la saluèrent au passage sans autres avaries que quelques déchirures de balles sans importance dans le tissu caoutchouté des ailes.

Àvingt kilomètres au delà, d'autres troupes apparurent en désordre. Elles appartenaient encore à l'ennemi. C'était la garnison japonaise de Lang-Son, qui se repliait sur le corps de siège de Cao-Bang, fuyant, sans doute, devant l'approche menaçante des Français. Quelques nouvelles minutes de vol, et cette fois Salbris poussa un hourra d'enthousiasme : l'avant-garde française était en vue.

Il descendit rapidement d'un vol plané, tel l'oiseau qui va se poser. Le général Ledru-Mesnil, commandant la colonne, aperçut l'oiseau qui fondait sur lui, du haut des airs, sa longue flamme tricolore éployée claquant victorieusement dans son sillage, et, d'un galop, se porta au-devant de Salbris qui venait d'atterrir.

« Mon général, dit Roland, j'arrive de Cao-Bang. La garnison tient bon, mais ses derniers vivres sont épuisés. Au passage, j'ai aperçu dans le camp japonais les préparatifs d'un assaut suprême. L'ennemi n'attend sans doute pour le livrer que le renfort de la garnison de Lang-Son, que j'ai reconnue, il y a un instant, et qui n'est plus qu'à une vingtaine de kilomètres du camp. Hâtez-vous donc si vous voulez sauver les défenseurs de Cao-Bang et transformer un désastre imminent en victoire. »

Le général répondit :

« Ce soir nous bivouaquerons à Nam-Sang, c'est-à-dire a cinq lieues de la place en péril. Je donnerai un repos nécessaire à mes troupes, et, vers minuit, je me remettrai en marche pour tomber au lever du jour sur les derrières de l'ennemi… Mais, s'interrompit-il, qui donc êtes-vous, monsieur, que rien ne décèle en vous que vous apparteniez à l'armée ?

— Je n'en suis pas, en effet, mon général. Je suis commissaire des douanes chinoises et fiancé de la fille du colonel Sauzède. À la nouvelle du péril de ceux que j'aime, je me suis mis en route, et, grâce à ma « frégate », j'ai réussi à parvenir près d'eux.

— Mais alors vous êtes Roland Salbris, dont le succès à Chang-Haï a rempli les colonnes de la presse mondiale. Heureux de vous connaître, monsieur, dans des circonstances qui vous font un suprême honneur. »

Le général avait chaudement étreint les mains du jeune aviateur. Puis il reprit :

« Je vais vous confier la consigne à transmettre à votre futur beau-père, car vous seul êtes à même de la lui porter avec votre merveilleux oiseau. Donc, que, dès l'aube, le colonel Sauzède fasse

de son côté une sortie avec le plus de monde qu'il lui sera possible, ne laissant que l'indispensable à la garde de la ville. Grâce à nos attaques combinées, j'espère que la matinée ne s'achèvera pas sans que nous nous soyons donné la main. Mon chef d'état-major va rédiger mes instructions, que vous remporterez ; mais, en attendant, faites-moi l'honneur de mettre au pillage nos fourgons pour charger votre aéroplane de ce qu'il pourra enlever. Que désirez-vous ?

— Du biscuit, déclara Salbris, que chaque homme puisse manger avant de combattre.

— Quel poids ?

— Cent kilos. Je vous laisserai le sous-officier du génie que j'ai amené ; il connaît en détail la topographie de la région et pourra vous être un indicateur précieux. »

Dans sa hâte à porter aux assiégés l'annonce de l'approche des troupes françaises et au colonel les ordres pour l'attaque du lendemain, Salbris ne voulut pas attendre que la nuit lui rendît sa traversée moins périlleuse. Il se contenta de s'élever pour franchir le camp japonais. Mais l'ennemi, en éveil depuis son précédent passage, avait braqué la mitrailleuse Krupp, inventée pour le tir contre les aéronats. Une gerbe de mitraille enveloppa l'aviateur à son passage, criblant les toiles, sans atteindre heureusement ni le pilote ni les organes essentiels. Mais des feux de mousqueterie poursuivirent l'oiseau échappé à la mitrailleuse. Salbris poussa l'allumage. Il se croyait déjà hors de portée, quand une balle, à demi-morte, ricocha sur l'armature de la nacelle et l'atteignit au coude. La douleur de la contusion lui fit lâcher le volant, et un geste involontaire, sous le coup reçu, avait infléchi le gouvernail dans une position qui entraînait l'appareil en une descente vertigineuse. De la main gauche, Salbris put ressaisir le levier et rétablir l'équilibre, mais pas assez tôt

pour que l'aéroplane n'eût donné l'impression d'une chute à ceux qui le suivaient des yeux, et dans le camp japonais, et sur les remparts de Cao-Bang. Convaincus de la capture de l'aviateur et de son flyer, les Japonais interrompirent leur tir, tandis qu'une clameur de désespoir s'élevait de la ville assiégée. Jeanne, présente, tomba à genoux et leva les mains vers le ciel… À ce moment, la « frégate » se releva soudain, brûla la politesse à ceux qui la croyaient déjà tenir, et bientôt vint atterrir parmi les amis qui la jugeaient perdue.

Le premier mot de Roland fut pour le colonel :

« Demain nous serons libres et vainqueurs ! »

Puis il se jeta dans les bras que lui tendait Jeanne, qui, après avoir subi l'angoisse de son péril, s'éperdait dans l'ivresse de son salut.

« Dieu m'a entendue ! » murmura-t-elle en action de grâces.

Salbris se retourna vers Sauzède, impatient d'être plus largement renseigné.

« J'ai laissé le sergent Laugars comme guide au général Ledru-Mesnil, qui bivouaque à quelque vingt kilomètres d'ici. À sa place, je rapporte cent kilos de biscuits, soit trois ou quatre par homme.

— Ah ! tu songes à tout ! s'écria le colonel. En te prenant pour fils, mon cœur a bien choisi… Tu nous reviens en ravitailleur du corps et de l'âme avec ta « frégate » trouée comme un drapeau… Mais tu es blessé ! s'alarma-t-il en remarquant le bras inerte de Roland.

— Une simple contusion de balle morte, douloureuse seulement par la sensibilité de l'endroit atteint. La chair est meurtrie, mais

non entamée… Mais j'ai les instructions du général à vous transmettre, afin de combiner ses efforts avec celui qu'il vous demande.

— Allons ! dit Sauzède ; que les chefs de service soient prévenus de se rendre chez moi, sans délai, pour le conseil de défense. En les attendant, Jeanne te pansera, Roland ; puis tu assisteras à la séance, ta présence nous sera nécessaire. »

Une demi-heure plus tard, le conseil de défense était réuni. Chacun, anxieux, attendait les ordres, qu'il devinait suprêmes.

Sauzède avait déjà pris connaissance des instructions du général et médité son plan d'action. Presque tous les combattants marcheraient. Seuls resteraient dans la ville les blessés, malades, hommes du service auxiliaire, la petite troupe qui avait accompagné Salbris, les servants de l'artillerie de campagne, immobilisée faute d'attelages et dont les pièces étaient en batterie à la citadelle. Il leur serait adjoint cependant les divers postes de milice ralliés par Sauzède durant sa retraite. En comprenant les malades et blessés encore capables de faire le coup de feu, l'effectif laissé serait d'environ trois cent cinquante fusils. Le capitaine Le Penven en aurait le commandement, et il reçut la communication secrète de la mission confiée à Salbris, qui, pour être toujours prêt à la remplir, ne devrait pas quitter le réduit de la citadelle. Les artilleurs, non indispensables au service des pièces de campagne, marcheraient avec celles de montagne, tirées à bras ainsi que leurs munitions. La sortie s'exécuterait par le sud-est, afin de se rabattre, d'un mouvement enveloppant, vers la route de Lang-Son, axe d'attaque de la colonne de secours.

Si, durant la sortie, la ville était attaquée par les Pavillons-Noirs, la résistance aurait lieu d'abord aux portes et sur l'enceinte. Dans le cas où celles-ci seraient forcées, tous se renfermeraient dans la citadelle. Là la lutte devrait être acharnée, jusqu'à la dernière car-

touche, jusqu'au dernier souffle. Plutôt que de laisser tomber ce réduit aux mains des pirates, son chef le ferait sauter. Tout était prêt pour une telle éventualité, et cette tâche était dévolue à Roland Salbris.

« Je te commets à la garde de l'honneur français, à celle de nos blessés et de ta fiancée, ajouta Sauzède en s'adressant à Salbris. Plus heureux que moi, qu'un autre devoir réclame, c'est toi qui restes au poste le plus périlleux, à celui aussi qui me tient le plus au cœur. »

Le colonel récapitula alors les effectifs. Sur les deux mille cinq cent trente hommes de la garnison, quatre cent trente resteraient, dont quatre-vingts environ hors d'état de combattre. Ceux-ci et l'ambulance seraient immédiatement transférés à la citadelle, où se réfugieraient également femmes et enfants.

« Allez, messieurs, dit alors le colonel, chacun à vos préparatifs. Demain sera pour nous le jour de la mort ou de la délivrance, et cette fois nous avons le droit d'espérer. »

La veillée fut grave. Au moment de quitter sa fille, le colonel songeait que le baiser qu'il lui mettrait au front serait peut-être le dernier. Combien il regrettait d'avoir cédé à sa volonté de rester dans la place ! elle serait main tenant hors de péril dans les rangs de la colonne française, plus près d'être réunie à lui, que son devoir obligeait à marcher au-devant de ses secoureurs, que dans ce Cao-Bang où il lui fallait la laisser exposée au plus terrible danger. Et il n'avait pas le droit de se révolter, même intérieurement, contre la mission que lui imposait l'intérêt général et son honneur de soldat.

Vers 3 heures du matin, les hommes furent éveillés. Un demi-litre de vin fut distribué à chacun avec sa part des biscuits apportés par la « frégate ». Les bidons reçurent une double ration d'eau-de-

vie, avec la consigne étroite de n'y toucher que sur l'ordre donné. Le colonel réservait le coup de fouet de l'alcool pour la charge décisive. Les sacs ne furent pas pris ; les cartouches s'empilèrent dans les poches et dans les musettes. Puis la porte s'ouvrit, et silencieusement la colonne se fondit dans la nuit déjà pâlissante.

Demeurés seuls, Roland et Jeanne unirent leurs mains dans une étreinte muette. Elle disait l'angoisse de leurs âmes, mais aussi leur volonté d'en être maîtres. Toutefois une fierté gonflait le cœur du jeune homme à se sentir le protecteur de l'aimée. De même une force venait à Jeanne de sentir Roland près d'elle à cette heure suprême.

Une gerbe de mitraille enveloppa l'aviateur.

XIX

LA SORTIE

Sitôt la porte franchie, la colonne obliqua vers la droite derrière des rideaux de bambous, afin de se soustraire aux vues de l'ennemi, dont, chaque nuit, les projecteurs fouillaient la campagne. Elle s'engagea ensuite dans les rizières, vint tourner la croupe d'une colline broussailleuse, puis s'enfonça dans un ravin d'où elle n'émergea que couverte par l'écran de grands bois qui palissadaient ses flancs. Précédée seulement d'une légère avant-garde, elle donnerait ainsi l'illusion aux postes japonais qu'ils n'avaient affaire qu'à une simple reconnaissance, et lorsque leur erreur serait dissipée, il serait trop tard pour qu'ils pussent efficacement prévenir le camp d'une attaque que leur faiblesse ne leur permettrait pas de retarder.

Le colonel Sauzède calculait que la colonne de secours, partie à minuit, ayant environ seize kilomètres à parcourir pour atteindre les derrières du camp japonais, emploierait quatre heures à parcourir cette distance, de nuit, vu les difficultés du terrain. Une autre heure au plus pour prendre ses dispositions d'attaque, et celle-ci se produirait alors vers 5 heures du matin. Il ignorait une cause qui allait fausser son calcul. La garnison nipponne de Lang-Son, que Salbris avait vue en retraite vers le camp japonais, exténuée de fatigue, avait dû s'arrêter avant d'avoir atteint ce dernier et était bivouaquée sur la route de Lang-Son à Cao-Bang.

Le colonel, parvenu à la lisière des bois qui regardaient la gauche ennemie, distante de deux kilomètres, avait fait halte. Il n'était pas en force pour s'engager à fond tant que l'attaque principale, conduite par le général Ledru-Mesnil, ne serait pas imminente. Il lui fallait néanmoins attirer d'abord sur lui l'attention et l'effort de l'ennemi, pour que la subite apparition des Français sur ses derrières le surprît en mauvaise posture. Certes, l'assiégeant ne pouvait ignorer l'approche de la colonne de débarquement ; mais, la sachant campée à une vingtaine de kilomètres, il ne devait pas redouter son apparition avant le milieu du jour.

Mais un officier envoyé en pointe revint porteur d'une grosse nouvelle. L'ennemi, qui probablement n'attendait que d'être grossi par les troupes qui avaient évacué Lang-Son, profitait de ce renfort pour jouer son va-tout. En effet, il débouchait de ses lignes et se dirigeait sur la ville, évidemment avec l'intention de l'emporter d'assaut.

Une sueur froide perla aux tempes de Sauzède. Que pourrait Cao-Bang dégarni contre l'attaque simultanée des Japonais et des Pavillons-Noirs ? Car ceux-ci évidemment étaient prévenus de coopérer à l'assaut.

Le colonel, devant l'urgence de ce nouveau péril, n'hésita pas à bouleverser son plan primitif. Avant tout, il fallait arrêter le mouvement offensif de l'armée nipponne. Nettement, il fit face au nord et descendit les pentes. Les Japonais, qui, en toute sécurité, avançaient vers Cao-Bang, furent soudain assaillis de flanc par une fusillade des plus meurtrières qui suspendit leur mouvement offensif. Une indécision marquée se manifesta chez eux, incertains de qui provenait cette attaque inopinée. Dans le but de les tromper davantage et de leur faire supposer que le corps de débarquement non seulement les talonnait, mais les débordait déjà, Sauzède ne garda en première ligne qu'un de ses bataillons, soutenu par celui de tirailleurs annamites, et se fit prolonger par l'autre vers la droite, en lui prescrivant d'obliquer constamment, et, une fois un champ suffisant gagné, de se rabattre face à l'ouest, de façon à confirmer les Nippons dans l'idée que l'avant-garde française les avait atteints. Suivant les circonstances, ce bataillon se ressouderait à lui dans la marche convergente en avant ou prendrait contact avec cette avant-garde qu'il devait d'abord simuler.

Àson tour, l'artillerie de montagne ouvrit le feu. Le colonel, arrêté à la lisière des bois, évitait de révéler, en se montrant, la faiblesse de son effectif. Vu la nécessité de prolonger l'erreur de l'ennemi, il fit porter en ligne le bataillon annamite sans plus se ménager de réserve. L'arrivée imminente des troupes de secours suppléerait à celle-ci.

Àsix heures du matin, la situation demeurait la même, plus critique, parce qu'avec le grand jour les Japonais se rendraient plus facilement compte du petit nombre de troupes engagées, bien qu'elles tentassent de se faire croire plus nombreuses par l'extension de leur ligne et la violence de leur feu.

Le colonel, nerveux, tendait l'oreille pour percevoir la fusillade qui lui eût dénoncé l'approche du général Ledru-Mesnil, inexact au rendez-vous. À travers le tumulte de son propre combat, aucun bruit révélateur ne parvenait à lui. Toutefois, il lui sembla qu'au loin tonnait la canonnade…

Que faisait donc le corps de secours ?

Le général Ledru-Mesnil s'était mis en route à l'heure indiquée. À 4 heures du matin, il se heurtait aux troupes qu'il poursuivait depuis Lang-Son. Celles-ci, prévenues de l'attaque des leurs sur Cao-Bang, se sacrifiaient pour empêcher l'intervention de la colonne française en temps opportun. Q'importait si elles étaient anéanties, pourvu que le corps assiégeant pût s'emparer de la ville et s'y retrancher avant l'arrivée des Français ?

Ledru-Mesnil ne fut pas long à démêler cette tactique et comprit quel danger courait Cao-Bang démunie de sa garnison par la sortie qu'il avait réclamée du colonel Sauzède. Coûte que coûte, il lui fallait marcher de l'avant. Mais il se heurtait à des adversaires décidés, couverts par des tranchées creusées pendant la nuit et dont le feu meurtrier décimait les siens.

Devant l'impossibilité de leur passer sur le ventre, le général se décida à une manœuvre hasardeuse, mais qui lui permettrait au moins d'avancer. Il laissa un simple rideau de troupes face aux défenseurs et déborda par la droite, seule libre, avec le reste de sa colonne. Ce mouvement le jetait en plaine, entre la route de Cao-Bang et la rivière de Bang-Giang, situation évidemment précaire, mais qui lui permettait de gagner du terrain, dissimulé dans les rizières, et de se rabattre sur les derrières des assiégeants aux approches de la ville.

De leur côté, les Japonais, remis de la surprise que leur avait causée l'attaque inattendue du colonel Sauzède, en ne voyant pas l'ennemi poursuivre son offensive, avaient deviné sa faiblesse. Par une manœuvre analogue à celle du général français, ils opposèrent quelques troupes bien embusquées à cet ennemi qui n'osait déboucher des couverts et reprirent, avec leur gros, leur marche sur la ville, qu'une fusillade annonçait déjà aux prises avec les bandes chinoises.

Àce moment, le bataillon détaché par Sauzède entra en action. Cette fois, la colonne nipponne arrêta net son offensive. Le stratagème du colonel avait atteint son but ; l'ennemi se croyait rejoint par l'avant-garde de Ledru-Mesnil.

Aussitôt, par un à droite général, en pivotant sur sa queue, l'armée japonaise commença un mouvement de recul vers le Bang-Giang. Sans son retard, la colonne française l'eût trouvée en plein changement de front et l'eût jetée dans la rivière. Mais elle put passer celle-ci sans encombre et prendre position sur les hauteurs qui dominent la rive opposée et commandent la plaine. En même temps elle appuyait vers sa droite pour se réunir aux pirates et, grâce à leur concours, pénétrer dans Cao-Bang par le nord. En tout cas, elle s'adossait maintenant à la frontière chinoise, qui, en cas de nécessité, se laisserait bénévolement violer.

Devant ce changement de front, Sauzède fut mordu d'une tentation affolante : se rabattre sur Cao-Bang pour venir à la rescousse des siens en danger… Mais agir ainsi, c'était abandonner le bataillon qu'il avait lancé en avant, sans appui, et manquer au général Ledru-Mesnil au moment où la manœuvre des Japonais l'exposait à être pris de flanc. C'eût donc été forfaire à ses devoirs de chef et de soldat.

Sans plus permettre à sa pensée de se perdre dans l'obsession du péril des siens, Sauzède obliqua franchement à droite, — ce qui l'éloignait de Cao-Bang, — pour se relier à son bataillon détaché, et de la sorte former un échelon débordant à la gauche du général Ledru-Mesnil, qui, décidément, devait incessamment déboucher. Il ignorait que celui-ci, voyant la route barrée, s'était imprudemment peut-être, mais dans un sentiment généreux d'altruisme, engagé entre le chemin et la rivière et que, par suite, une large trouée se creusait entre la colonne de secours et sa troupe.

Chez les Japonais, le passage du Bang-Giang, guéable en plusieurs points, s'achevait quand, enfin, parurent les premiers éléments de la colonne française, qui, déployés dans la plaine, se trouvèrent soudain pris d'écharpe par le feu de l'ennemi, posté sur des pentes dominantes et couvert par le fossé de la rivière.

Pendant ce temps, les troupes de Lang-Son, qui avaient contenu l'avant-garde française, ne tardèrent pas à s'apercevoir que les forces principales de l'adversaire s'étaient glissées le long du Bang-Giang en débordant leur gauche. Elles se mirent donc en retraite, par échelons, avec l'intention de se ressouder au corps assiégeant de Cao-Bang en formant une tenaille dans laquelle viendrait se buter le corps français, dominé de toutes parts.

Cette manœuvre, dangereuse pour nos armes, semblait près de réussir, et le général Ledru-Mesnil se vit un instant étreint sur ses deux flancs sans pouvoir se dégager autrement que par un recul. Mais reculer, c'était abandonner la garnison de Cao-Bang et la condamner à être écrasée, ainsi que la ville, sous des forces supérieures. Le général ne pouvait se résoudre à sacrifier ceux qu'il avait mis lui-même en péril, ni ensuite à subir les conséquences de l'occupation de Cao-Bang par l'ennemi, occupation qui serait la pierre

d'achoppement de sa marche en avant. Coûte que coûte, il fallait vaincre !

La situation critique dans laquelle s'était jeté Ledru-Mesnil apparut au colonel Sauzède, comme, par sa marche oblique, il se rattachait à son bataillon de démonstration, qui lui-même venait de prendre contact avec l'avant-garde française, dont le mouvement en avant avait suivi la retraite des Japonais de Lang-Son. Elle était forte d'un bataillon et demi et d'une batterie de campagne, ce qui portait les forces dans la main de Sauzède à dix-huit compagnies, quatre pièces de campagne et autant de montagne. Avec cet effectif, il se résolut à une vigoureuse reprise d'offensive.

Lancées en avant, les troupes de Sauzède tombèrent sur l'ancienne garnison de Lang-Son, exténuée par les fatigues de la retraite et du combat soutenu depuis l'aube, et la balayèrent de la route, en la culbutant en désordre dans les rizières, où elle se vit aussitôt enveloppée par Ledru-Mesnil, dont l'aile gauche se trouva en même temps dégagée et put prendre pied sur la chaussée. Aussitôt le général envoya l'ordre à Sauzède de pousser une pointe offensive vers la ville, soutenu par ses troupes, qui allaient pivoter sur leur droite pour se placer, par un changement de front, à l'abri de cette même route et faire face aux Japonais, lesquels, pour l'attaquer, auraient à retraverser le Bang-Giang, et cette fois sous son feu.

L'intervention de Sauzède avait de bout en bout interverti les rôles et renversé les situations. Grâce à son initiative, le combat était rétabli et le succès accessible.

Une émotion violente soulevait le colonel en exécutant le mouvement qui le rapprochait de la ville où était en péril ce qui était tout son cœur : sa fille et le fils qu'il avait adopté de toute sa tendresse et

de tout son orgueil. Depuis le matin, les échos de la lutte que soutenait la poignée de braves laissée dans l'enceinte lui poignaient l'âme d'angoisses. Enfin, d'une côte gravie, la ville lui apparut.

Sur les remparts extérieurs flottaient les enseignes chinoises ; mais la citadelle, au faîte de son mât, haussait encore fièrement les trois couleurs et continuait à cracher la mort sur les hordes hurlantes qui se ruaient à son assaut… Combien résisterait encore ce dernier obstacle ?… Arriverait-il à temps pour le secourir, ou verrait-il s'anéantir, dans une explosion effroyable, à la fois le drapeau et la chair de sa chair ?…

Sur l'autre rive du Bang-Giang, les Japonais, déconcertés par l'intervention inopinée de Sauzède, qui avait dégagé Ledru-Mesnil et lui permettait non seulement d'échapper à la défaite, mais encore de se rétablir dans une situation favorable, ne conçurent plus qu'un espoir, celui de pénétrer dans Cao-Bang déjà forcée par les bandes chinoises. Ils appuyèrent vers leur droite, afin de se relier aux Pavillons-Noirs et de leur prêter appui pour emporter la citadelle, dernier obstacle à l'entière possession de la ville. Certes, de la sorte, ils abandonnaient la malheureuse garnison de Lang-Son ; mais celle-ci était déjà décimée ou prisonnière, et le but atteint vaudrait le sacrifice.

Avec rage, Sauzède surprit la manœuvre. Il s'agissait désormais de gagner de vitesse l'ennemi, plus proche de la ville qu'il n'était lui-même, d'arriver à temps au point où la route bute contre la rivière, afin de s'opposer à la jonction des Japonais et des Chinois.

Hélas ! ses troupes épuisées par les jeûnes et les fatigues de huit heures de marche et de combat semblaient peu susceptibles d'un vigoureux effort. Alors il songea à l'eau-de-vie des bidons et donna l'ordre que chacun bût d'un trait, avec la flamme de l'alcool, l'élan

qui galvaniserait les forces sous son éperon. Puis il lança son monde en avant, à toute allure…

Arriverait-il ?… Serait-il trop tard ?

XX

Courageux, mais sombre et le cœur serré, Jeanne et Roland avaient vu disparaître la colonne qui allait combattre pour le salut commun et l'honneur de nos armes. Ils n'ignoraient point le critique de la situation où les plaçait le coup d'audace qui laissait Cao-Bang dégarni afin d'assurer, par l'intervention inopinée de la garnison, le succès de l'attaque du général Ledru-Mesnil. D'autre part, les dangers auxquels courait le colonel Sauzède oppressaient leur âme, non moins que ceux qu'ils sentaient peser sur leur tête.

Henri Le Penven s'absorbait dans les obligations que lui imposaient les responsabilités assumées, sans fléchir sous leur poids. Dès la veille, il avait réparti sa poignée d'hommes à leurs postes futurs, et toute la nuit s'était employée aux préparatifs d'une défense à outrance. D'étroits couloirs de retraite étaient seuls ménagés entre le rempart et la citadelle ; ailleurs les rues étaient barricadées, jonchées de débris dont l'enchevêtrement se compliquait de fils de fer barbelés, se hérissait de bambous appointés et formait un obstacle qui briserait l'élan des envahisseurs, retarderait longtemps leur marche et les tiendrait sous le feu de la citadelle. Des étais soutenaient les pans des parois dominant les couloirs de retraite, prêts à être culbutés d'une poussée par les défenseurs après leur passage et à accumuler derrière eux de rébarbatifs amas de décombres.

Un simple fossé, renforcé en arrière d'une levée de terre palissadée de bambou, formait la première enceinte. La citadelle, construite sur un mamelon, aux abords directs dénudés, offrait de plus sérieuses défenses. Tout d'abord la profondeur et la largeur de son fossé, déjà protégé en avant par des trous de loup et des réseaux de fils de fer, et garni au fond de chaussetrapes fabriquées pendant le siège, de tessons aigus, de pieux affilés semblables à ceux fichés au creux des trous de loup.

Ensuite se dressait un solide parapet de terre, renforcé de gabions et de fascines et hérissé, sous sa plongée, d'une rangée de piques dardant leurs pointes vers l'extérieur. Aux angles, des barbettes montraient dans leurs embrasures les gueules menaçantes des pièces, auprès desquelles étaient rangés les caissons garnis de toutes les gargousses disponibles.

En arrière, un énorme cavalier abritait les casemates et la poudrière. Par les soins de Sauzède, une double communication électrique permettait d'en embraser instantanément les poudres, les réserves de mélinite et de dynamite. Salbris avait vérifié le passage du courant, et dans le réduit blindé, son poste, d'où il pouvait suivre les péripéties de la lutte, il savait n'avoir qu'à soulever le protecteur en ébonite qui isolait les boutons de contact pour, en appuyant sur ces derniers, amener l'explosion, cette explosion qui, bien que mortelle, leur serait libératrice et, après avoir sauvé l'honneur, ne laisserait aux mains de l'ennemi qu'une conquête sans valeur et qui serait en même temps son tombeau.

De légères passerelles étaient jetées pour permettre aux défenseurs de se réfugier dans la citadelle une fois la première enceinte emportée. Quelques coups de hache suffiraient alors à les rompre et à précipiter dans le fossé leurs débris.

Et maintenant Le Penven attendait l'assaut. Il l'attendait, sans forfanterie, mais, malgré la gravité de la situation, avec une secrète espérance au cœur. Une mystérieuse prémonition semblait lui promettre le secours suprême de cette Providence qui, jusqu'ici, ne lui avait pas manqué.

Et près de lui, allègre, Gilles Troussequin affirmait à chacun qu'il y aurait du bon ! La crâne humeur du Parigot remettait du cœur au ventre aux moins virils. « Des Français, disait-il, se laisseraient-ils faire la barbe par les magots ?... » Et un beau rire d'insouciance soulignait son incoercible entrain.

L'aube blanchit, et bien vite le soleil surgit sur l'horizon. Les abords de Cao-Bang restaient déserts. Soudain, avec les premiers échos de la fusillade, des cris effroyables retentirent. Se fiant à la mousqueterie entendue comme, à l'indice de l'attaque des Japonais, les bandes chinoises surgissaient des fourrés pour se porter à l'assaut de la ville.

Le Penven avait ordonné de n'user les munitions qu'à coup sûr. Les pirates parvinrent à environ trois cents mètres de l'enceinte sans qu'un coup de feu ne les eût accueillis ; mais alors de toutes parts les fusils vomirent la mort.

Sous la grêle des projectiles, les premiers rangs décimés oscillèrent ; la poussée des autres les porta quand même en avant, et les Jaunes couronnèrent la contres carpe. La ruée fut si forte, que les plus avancés culbutèrent dans le fossé, où ils s'empalaient misérablement. Mais, derrière eux, d'autres vagues affluaient, porteuses de fascines, dont l'amas, çà et là, recouvrait les chausse-trapes, édifia des digues dangereuses, mais cependant accessibles. Les défenseurs concentraient leur tir sur les points menacés, bientôt jonchés de cadavres sur lesquels marchaient leurs compagnons, usant de ces

corps comme de degrés pour escalader l'escarpe. Sur un point, le fossé fut ainsi franchi, et les pirates s'attaquèrent à la palissade.

Le Parigot était là. Il se redressa et, d'une détente des reins, lança un objet muni d'une mèche enflammée à sa pipe, en criant de sa voix de gavroche :

« Gare la bombe ! »

C'était un bidon d'essence, dont il avait fait ample provision à la réserve constituée pour l'approvisionnement de la « frégate ».

Un autre, d'autres encore suivirent. Dans leur chute, les récipients faisaient explosion et répandaient sur l'eau stagnante du fossé une nappe ignescente dont les langues léchaient les fascines et transformèrent bientôt leurs levées en haies de feu.

Devant cet ennemi nouveau, les Chinois reculèrent et les défenseurs eurent un répit. Ils n'avaient subi que des pertes légères, tout en en infligeant de terribles à leurs agresseurs. Mais, vu la multitude de ceux-ci, la mort de vingt d'entre eux équivalait à peine à la mise hors de combat d'un seul des assiégés. Toutefois ce premier recul était un succès qui rendait foi aux défenseurs et retardait l'heure critique où ils devaient être submergés par le flux des envahisseurs. Il permettrait enfin d'espérer en l'arrivée à temps des troupes libératrices.

Mais des lisières des bois dans lesquelles ils s'étaient réfugiés, les Pavillons-Noirs préparaient leur nouvelle attaque en couvrant de projectiles les remparts de Cao-Bang. Déjà leur feu avait fait plusieurs victimes, quand Hervé, intrépidement, parcourut nos lignes, prescrivant aux siens de s'accroupir derrière le parapet, sans répondre à l'ennemi par un gaspillage de munitions trop précieuses pour être employées autrement qu'à coup sûr.

Devant le silence subit de la place, les Chinois crurent l'avoir réduite à l'impuissance. De nouveau ils s'élancèrent. Cette fois ils apportaient des troncs, des monceaux de verdure, des mottes terreuses sur lesquelles le feu ne mordait point aisément. Le même silence accueillit leur approche ; ce ne fut qu'à une cinquantaine de pas des remparts que les rafales se déchaînèrent, creusant dans leur masse des trouées sanglantes.

Si ralenti qu'il fût, l'élan ne fut pas endigué, et les Jaunes de nouveau bordèrent le fossé. En hâte ils précipitaient arbres, herbes, terre et aussi les cadavres des leurs. Sur cet amoncellement de matériaux et de corps humains, dont certains se tordaient encore dans les affres de l'agonie, d'audacieux partisans franchirent l'obstacle et s'attaquèrent aux palissades, en dépit du carnage affreux que le feu à bout portant de la place creusait sans relâche dans leurs rangs.

Un horrible cri de triomphe enfin retentit… Par une large brèche, le flot jaune répandait son torrent.

Àun signal de clairon, exécuté par le Parigot, bon à tout et ancien membre de la fanfare des Gobelins, sur l'ordre de Le Penven, les assiégés simultanément battirent en retraite. Le capitaine ne pouvait exposer son faible effectif aux pertes certaines d'un combat corps à corps. Derrière les défenseurs s'écroulaient les demeures sapées et subitement privées de leurs étais par les sapeurs qui fermaient la marche. Dès lors, pour avancer, les pirates auraient à se frayer passage au travers d'un amoncellement de décombres.

Et, dès la première tentative, les canons, maintenant démasqués, couvrirent ces ruines de mitraille.

Le bras droit immobilisé par la contusion qui lui avait luxé la pointe du cubitus et produit l'ankylose du membre, Roland Salbris, impuissant à combattre, n'avait pas quitté Jeanne et, d'un œil an-

xieux, suivait, par les créneaux du réduit blindé, les phases angoissantes de la lutte. À contempler l'acharnée défense de la poignée de héros cramponnée aux remparts, il s'indignait d'être le témoin inactif de la bataille ; mais alors il se remémorait la tâche sacrée et le dépôt précieux qui lui étaient confiés et tournait vers Jeanne ses regards dans l'expression desquels il tentait de mettre tout l'amour qu'il eût voulu lui vouer sur terre et qui peut-être, dans quelques instants, allait être fauché par la mort. Et il songeait que ce serait lui l'exécuteur de cette mort qui leur tiendrait lieu d'épousailles, qu'il en avait voulu ainsi, et qu'à la pensée des épouvantes de la capture par les pirates il le voulait encore…

Pâle, mais sans défaillance, la jeune fille priait. Dieu seul, à cette heure, pouvait leur salut, et si la mort était inévitable, n'était-ce pas encore sa miséricorde qu'elle devait implorer pour elle et les victimes qui s'enseveliraient dans un holocauste à la patrie et à l'honneur !

Une révolte, parfois, soulevait pourtant l'âme de Roland à voir cette fleur d'innocence et de jeunesse menacée d'être l'hostie de l'armée, comme jadis la tendre Iphigénie aux rives de l'Aulide. Ah ! sans son bras blessé, il aurait pu l'emporter dans les airs, sur sa « frégate », la transporter en lieu sûr, quitte à revenir ensuite reprendre son poste de danger et d'honneur !

Et néanmoins, en revanche de ces affres, de quel réconfort était pour lui la présence de la vierge agenouillée qui élevait vers le ciel, contre le péril, le palladium de sa prière !

Sous eux, le combat s'acharnait avec ses alternatives de trêves momentanées et de menaces toujours renaissantes. L'enceinte extérieure abandonnée, Roland et Jeanne s'étaient cependant sentis moins isolés, plus confiants à voir refluer autour d'eux le groupe,

hélas ! déjà réduit, des défenseurs. Les obstacles que hérissaient les ruines de la ville arrêtaient momentanément l'offensive des agresseurs, et Le Penven mettait à profit ces minutes de répit pour répartir les survivants aux postes de combat.

Mais des décombres enfin franchis, malgré la mitraille et les incendies allumés au cours de la retraite, les faces jaunes de nouveau surgirent.

Le dernier acte du drame commençait.

Salbris attendait, pour appuyer sur le bouton qui mettrait le feu aux poudres.

Sur un signal, que saluèrent d'effroyables hurlements, une ruée d'êtres, aux figures grimaçantes, chaudes de convoitise et de haine, pullula sur les glacis, emporta les fils de fer, combla les trous de loup et vint border la contrescarpe, en dépit des sillons sanglants qu'ouvraient en elle les rafales des canons et le tir à répétition des fantassins. Les Chinois tentaient de combler le fossé au moyen de matériaux arrachés aux décombres de la ville ; d'autres avançaient de longues échelles de bambous pour les jeter en ponts au-dessus de l'obstacle, tandis que des tireurs postés dans les ruines criblaient de balles tout défenseur qui se montrait pour repousser et réduire ces passerelles volantes.

Déjà plus d'un brave avait succombé dans cette tâche, quand Troussequin accourut. Il avait déterré, dans le magasin d'outils, des faux, serpes et faucilles. Hâtivement, il les distribuait aux postes menacés. Bientôt ces lames courtes et tranchantes, emmanchées à des bambous, s'allongèrent par les créneaux et mordirent sur les frêles engins des pirates. Les échelles chargées d'hommes s'écroulaient, et le fond du fossé n'était plus qu'une litière de morts et de

mourants, les uns les membres brisés, d'autres embrochés sur les pieux ou écharpés par les dents des chausse-trapes.

Hélas ! le flot envahissant semblait intarissable. Une marée humaine de plus en plus dense battait les assises de la citadelle. Les pirates paraissaient décidés à combler le fossé de leurs corps pour se frayer chemin plutôt que de renoncer au pillage et aux représailles qu'ils comptaient tirer de ces barbares exécrés.

Un à un, nos braves tombaient derrière leurs créneaux. Le feu des canons se ralentissait, réduit aux dernières gargousses. De même se raréfiaient les cartouches des fantassins, bien que les gibernes des morts et des blessés fussent soigneusement vidées par leurs voisins. Depuis plus de cinq heures, la petite garnison se défendait avec un acharnement et une furie inspirés par le désespoir… Que faisaient donc ceux qu'ils attendaient en vain et pour lesquels ils allaient mourir ?

Un nouvel assaut ranima le feu. Durant quelques instants, fusils et canons tirèrent avec rage ; puis les détonations décrurent, s'espacèrent, les derniers coups s'éteignirent… L'ennemi, une fois encore, avait reculé ; mais désormais les armes étaient sans munitions pour recevoir la prochaine attaque.

Et celle-ci vint.

Un effroyable corps à corps s'engagea sur les parapets envahis. Cette fois, c'était la fin !

Salbris arracha le protecteur de la communication électrique. Il n'attendait plus, pour appuyer sur le bouton qui mettrait le feu aux poudres, que le moment où la citadelle, complètement envahie, lui permettrait de faire payer leur victoire aux pirates par un plus grand carnage. Et le moment vint ; toute l'esplanade autour du ca-

valier fourmillait de faces jaunes… Il embrassa Jeanne d'un regard sublime et, sans trembler, avança la main.

Soudain, une stupeur arrêta les envahisseurs, les fit tournoyer dans une panique.

Àtoute volée, un clairon français sonnait la charge.

Et voici que, du dehors, de toutes parts, d'autres répondaient, jetant leurs notes endiablées, tandis qu'éclatait le cri français : « En avant ! à la baïonnette ! »

Par chaque brèche, les troupiers français surgissaient, tombaient sur les épaules des pirates affolés par cette irruption inattendue. En quelques minutes la cour fat évacuée par les Chinois, que, la baïonnette aux reins, les marsouins précipitaient dans le fossé.

Et la porte du réduit s'ouvrit pour livrer passage à Roland et à Jeanne, que reçut dans ses bras le père victorieux !…

Lorsque Le Penven, debout malgré trois blessures, eut rassemblé les survivants de l'héroïque défense, sur les trois cent cinquante combattants, seuls soixante-treize demeuraient debout, et, parmi eux, Troussequin, indemne de toute égratignure, malgré la hardiesse dont il avait fait preuve. Il tenait encore à la main le clairon sauveur. Car c'était lui qui, au moment de sauter avec la citadelle, par un défi suprême, avait jeté les notes vibrantes de la charge, ces notes qui avaient suspendu le geste exterminateur de Salbris. Et comme les hommes de Sauzède arrivaient au pied de la citadelle, l'appel lancé par la fanfaronnade héroïque du Parigot avait éveillé en écho les sonneries des clairons français et porté, d'un suprême effort, les soldats à la charge libératrice.

Sur un point, le fossé fut franchi.

XXI

APRÈS L'ÉPREUVE

Dans la cathédrale d'Hanoï, pavoisée de drapeaux et de trophées, Roland Salbris et Jeanne Sauzède s'agenouillaient devant le prélat dont la main bénissante unissait devant Dieu ces deux jeunes vies qui, ensemble, avaient connu le frisson avant-coureur de la mort. Le capitaine Le Penven et le soldat Gilles Troussequin étaient les témoins du jeune marié, à côté du général Ledru-Mesnil et du gouverneur de l'Indo-Chine, qui, dans une belle confraternité d'armes et de patriotisme, avaient tenu à honneur de faire pendant à ces deux braves en assistant la fille du héros de Cao-Bang. Pour la cérémonie, Sauzède étrennait le dolman piqué des étoiles du généralat, récompense bien due à sa défense et au combat qui avait terminé la guerre.

Àla sacristie, sitôt les félicitations coutumières adressées, les uniformes s'esquivèrent. Un spectacle inattendu attendait le jeune couple à son débouché sur le parvis.

La garnison était là, en armes.

Le gouverneur, d'un geste, retint sur les marches M. et M Salbris. Le général Ledru-Mesnil s'était porté devant le front des troupes.

D'une voix vibrante, il appela :

« Soldat Gilles Troussequin !

« Capitaine Hervé Le Penven !

« Monsieur Roland Salbris ! »

Émus, les trois hommes se rendirent à son appel. Il les fit placer devant lui.

L'épée haute, il commanda :

« Ouvrez le ban ! »

Les clairons sonnèrent d'un souffle qui fit passer dans les moelles des trois hommes le frisson éveillé naguère par les accents de la charge dans la citadelle de Cao-Bang.

Alors le général s'avança vers Roland.

« Au nom du président de la République, pour services exceptionnels rendus à une place assiégée, nous vous faisons chevalier de la légion d'honneur. »

L'épée frappa légèrement les deux épaules du nouveau décoré, et le général l'attira contre son cœur dans une chaude accolade.

Puis il se tourna vers Le Penven et lui conféra la même distinction.

Le ban fut fermé et rouvert. Cette fois, Troussequin recevait la médaille militaire.

Puis les troupes défilèrent devant les trois héros.

Le nouveau général rentrait en France, où il était pourvu d'un commandement à Paris. Avec mélancolie il voyait passer les jours qui le séparaient de son embarquement. La vie allait l'éloigner de sa fille bien-aimée, qui déjà n'était plus toute à lui. Il ne s'était pas cru le droit, pourtant, de retarder le bonheur de ses enfants, après les épreuves subies et l'héroïque conduite de celui qu'il était fier de nommer son fils. Mais son cœur de père saignait.

Roland Salbris avait lu sur le front de cet homme, qu'il honorait et aimait d'une piété toute filiale, sa secrète mélancolie. Et pourtant il avait un heureux sourire. Le jour de l'embarquement arriva, sur ce même Taï-Binh, où ils s'étaient connus. Jeanne et Roland étaient sur le pont, près de leur père, que l'émotion pâlissait.

« Allons ! mes enfants, dit tout à coup Sauzède, se sentant impuissant à se maîtriser jusqu'au bout ; l'heure du départ approche. Dites-moi adieu et retournez à terre.

— Vous ne voulez donc pas que nous retournions en France par le même bateau que vous ? répliqua mutinement Jeanne.

— En France ?... Que veux-tu dire ? balbutia le général d'une voix oppressée.

— Oui, mon père, intervint Salbris, pardonnez-nous d'avoir joué avec votre cœur en voulant vous réserver cette surprise. Notre cabine est retenue sur ce paquebot, à côté de la vôtre, et nos bagages embarqués. Je ne fais plus partie de l'administration des douanes chinoises ; j'ai envoyé ma démission, et en voici la cause. Le gouverneur m'a fait appeler pour me transmettre des propositions de la part du gouvernement français. Les services qu'a rendus ma « frégate » durant les événements derniers ont frappé son attention. Il veut doter nos places et nos unités de guerre d'appareils calqués sur le mien. Il m'a donc offert d'en surveiller la construction dans les manufactures de l'État. Je lui réserve le secret de mon alliage et de sa trempe, et je reçois une prime importante pour chaque aéroplane construit. Or, comme chaque régiment en possédera trois, et les places de guerre toute une équipe, c'est la fortune assurée. Ceci simplement dit pour sauvegarder les intérêts de la famille que je fonde, car je suis déjà trop heureux de pouvoir doter ma patrie d'un élé-

ment nouveau de puissance militaire. Et de plus j'ai ainsi la joie de ne pas nous séparer de vous.

— Oh ! s'écria Sauzède, j'étais bien inspiré en te nommant mon fils ! »

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Conqu%C3%A9rants_de_l%E2%80%99air. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.